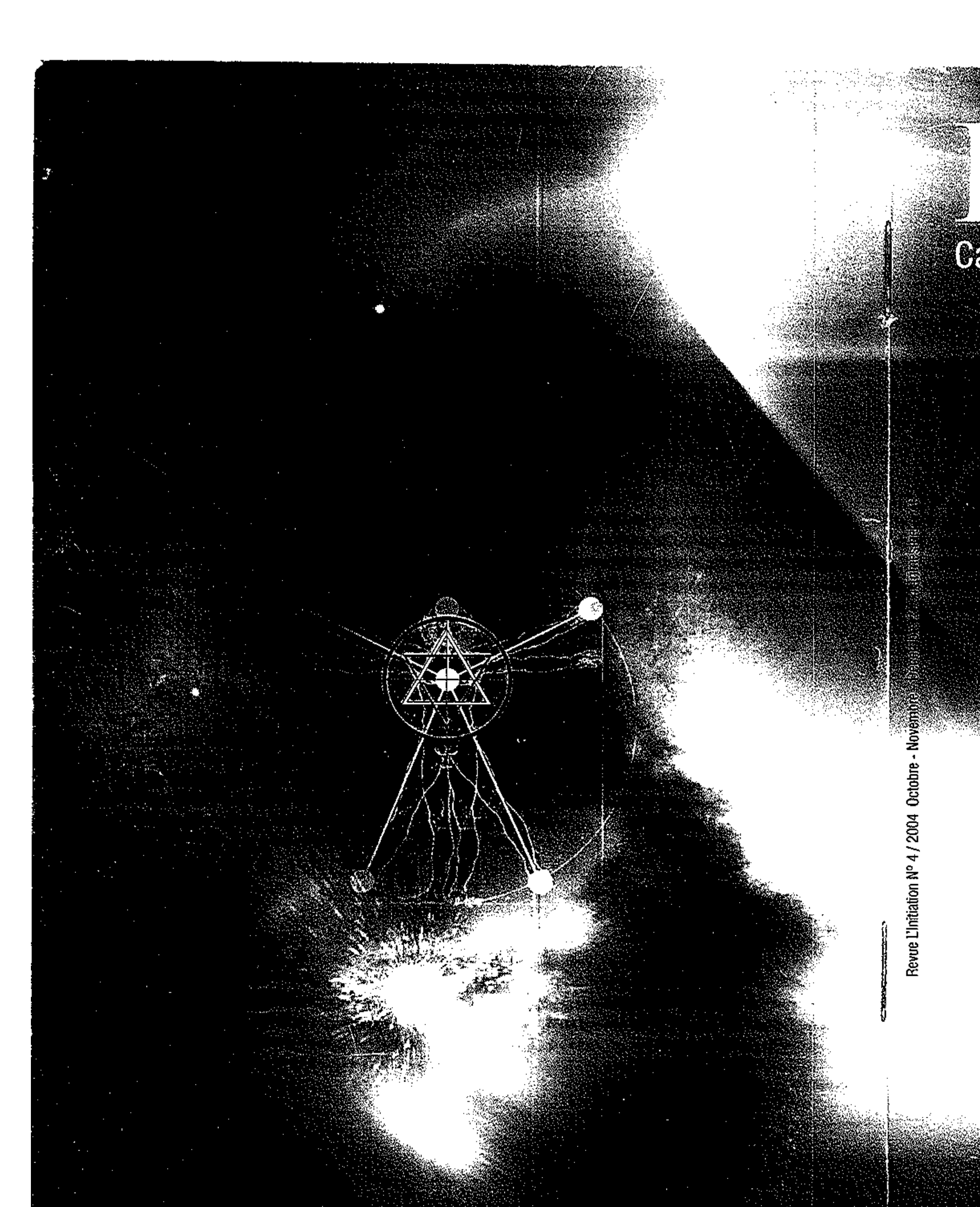
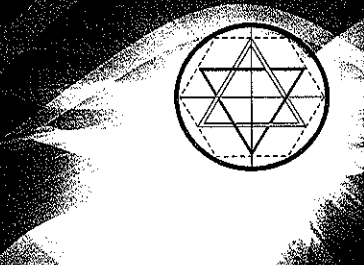
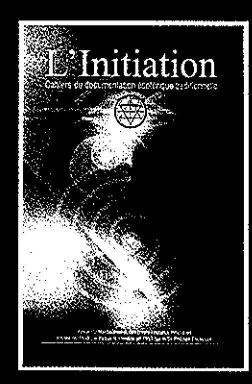

Revue L'Initiation N° 4 / 2004 Octobre - Novembre
www.papus.info

L'Initiation

niers de documentation ésotérique traditionnelle

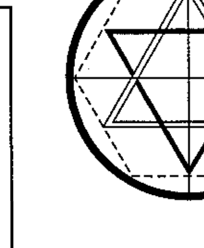


Revue du **Martinisme** [illegible] initiatiques
ndée en 1888 par **Papus** et réveillée [illegible] par le **Dr Philippe Encausse**



Amis abonnés, n'attendez pas pour renouveler votre abonnement pour 2005

MERCI !



L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9h00 et 18h00)
01.47.81.84.79
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en Chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteur en Chef adjoint :
Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :
Jacqueline Encausse
Administrateur : Annie Boisset
Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.- F. Turpaud & Marc Bariteau †

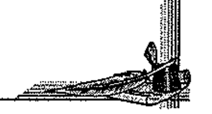
Conception graphique :
www.criatus.com

L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.papus.info (site officiel)
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com



Le Directeur : Michel Leger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 1009 G 85504 du 7/10/04.
Imprimerie BRAILLY - 69564 Saint-Genis Laval Cedex - Dépôt légal n° 10408 - décembre 2004

Sommaire



Par Yves-Fred Boisset

À nos amis abonnés

L'année 2004 a vu votre revue adopter un nouvel habillage et nombre d'entre vous nous ont manifesté leur satisfaction. Nous les en remercions vivement. Nul d'entre vous n'ignore que notre seul objectif est l'amélioration permanente de cette revue dont la nouvelle série, mise en œuvre par Philippe Encausse en 1953, vient de dépasser son premier cinquantenaire.

Notre équipe s'est également enrichie de nouveaux collaborateurs dynamiques et inventifs qui sont les principaux artisans de la rénovation de la revue et qui, comme nous, ont pour devise « semper rectificando ».

Nous avons également ouvert un site internet car il faut bien savoir employer les outils mis à notre disposition. Pas une seconde, nous ne doutons que, si l'informatique était apparue quelques décennies plus tôt, ni Papus, ni Philippe Encausse n'auraient hésité à la mettre au service de leur œuvre dont le rayonnement, déjà grand, s'en serait trouvé encore bien plus étendu.

De nouveaux abonnés sont venus nous rejoindre au cours de cette année et nous espérons qu'ils deviendront eux aussi des lecteurs fidèles de la revue.

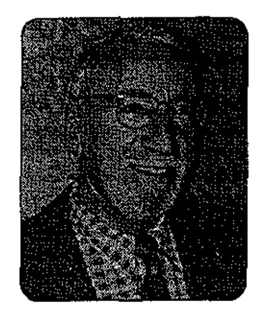
Nous avons encore de nombreux projets pour les années à venir et, ce, dans la seule perspective de toujours mieux servir la mission dont nous avons hérité et qui fait notre raison de vivre.

Toutes les personnes participant à la confection de la revue sont bénévoles, les abonnements ne servant qu'à payer les frais d'impression, de façonnage et de routage de la revue et, bien entendu, la Poste dont le gros appétit n'est plus à démontrer. Aussi, qui nous reprocherait de demander instamment à nos abonnés de renouveler leur souscription dans le premier trimestre de l'année (entre janvier et mars) afin de nous faciliter les tâches administratives, elles aussi bénévoles et assurées avec dévouement et grand soin par Annie Boisset ? Les lettres de rappel adressées aux retardataires ont un coût non négligeable et représentent une charge supplémentaire. Nous vous remercions d'avance de votre compréhension.

Toute l'équipe rédactionnelle et administrative de la revue vous souhaite d'agréables fêtes de fin d'année et une nouvelle année pleine de joies et d'enrichissement spirituel.

Les deux Saint Jean

Par François Bertrand



Conférence présentée à la Société Théosophique de France, à Paris, le 16 mars 2003.
Frère lecteur et lectrice amie
Puisse ce travail apporter
Grande part de Lumière et de Vie

Introduction

Dans les principaux dictionnaires des Saints, il est dénombré non pas deux Saint-Jean mais cinquante et d'emblée ce nombre cinquante nous interpelle, car c'est la moitié de cent, on s'en serait douté... et cent représente la Vérité complète, manifestée, alors que quatre-vingt-dix-neuf ne fait que s'en approcher, et c'est le maximum que l'homme, même parvenu à une certaine forme de perfection, puisse jamais atteindre. Cinquante représente donc la *moitié* de la Vérité et c'est le passage de l'exotérisme à l'ésotérisme : de un à quarante-neuf c'est l'exotérisme et à partir de cinquante, c'est l'ésotérisme... Cinquante, c'est la valeur habituelle donnée à la lettre de l'alphabet hébreu נ, נון ,Noun, comme d'ailleurs à la lettre arabe correspondante ن. Noun signifie en hébreu *le poisson* ou les verbes *fleurir, multiplier, devenir grand, perpétuer*. N'oublions pas aussi que Noun est le père de Josué (voir Exode ch. 33, v. 11) et nous reviendrons sur ce point plus tard dans cet exposé.

Dès l'entrée nous allons devoir nous situer dans le domaine du non-dit, du caché, du réservé et bien entendu du sens du caché que nous allons essayer de comprendre. Et si nous parlons des deux Saint-Jean, c'est que Saint Jean-Baptiste et Saint Jean l'Evangéliste occupent une place tout à fait à part dans le christianisme et ils forment comme deux reflets et une complémentarité, nous pourrions dire une *heureuse dualité*. Le premier et le second seront respectivement :

- le Précurseur	- le Successeur
- le Yang	- le Yin
- le masculin	- le féminin
- l'actif	- le passif
- l'Esprit	- la Matière
- le feu	- l'eau
- le sang royal transfiguré	- la coupe du Graal couleur émeraude

Mais comme dans tous les cas où ce genre de comparaison vient à l'entendement il ne faut pas aller trop loin...

Qui sont ces deux Jean ?

D'abord ils ont un nom :



Saint Jean le Baptiste

Jean en hébreu s'énonce Iôhanan יוֹחָנָן, ce qui veut dire *favori de Iahvé* ou encore *celui dont Iahvé a pitié*; ou *celui sur lequel Iahvé déverse ses énergies bienfaisantes*. Souvenons-nous aussi que Iôna יוֹנָה, c'est *la colombe* et nous reparlerons de colombe à deux reprises un peu plus loin...

Jean-Baptiste, c'est **Iôhanan-bar-Zékarya,** Jean, fils de Zacharie et Jean l'Evangéliste, c'est **Iôhanan-bar-Zébadya**. Le prénom *Iôhanan* était assez fréquent dans le monde hébraïque de l'Ancien Testament : c'était le nom du fils du roi Josias, Iôhanan ben Kareah, un compagnon du gouverneur babylonien de Judée et Iôhanan Hyrcan, un roi et grand prêtre asmonéen, sans compter plusieurs Tannaïms et Amoraïms.



Saint Jean l'Évangéliste

Ceci étant posé nous sommes maintenant en mesure de résumer la vie sur terre de nos deux héros.

Aperçu de la vie de Saint Jean-Baptiste



Jean fut appelé du vivant même de Jésus «le Baptiste ». Il était le fils d'Elisabeth et de Zacharie et serait né à Aïn Karim, nom moderne de la localité biblique de Bet Cherem dans la montagne de Judée. Les textes évangéliques ne nous disent rien sur son enfance, cependant la grande religieuse visionnaire Anne-Catherine Emmerich, la stigmatisée de Dulmen, en Allemagne, (1774-1824), nous communique des informations précieuses auxquelles je ferai appel ici ou là. Nous apprenons en effet que dès l'âge de dix-huit mois, sa mère Elisabeth avait dû l'emmener et se réfugier avec lui d'abord dans le désert puis dans une grotte où ils séjournèrent assez longtemps. Jean était déjà solitaire et méditatif dans son enfance et très tôt il fut directement instruit par des « figures lumineuses » qui étaient près de lui et qu'il voyait. Il eut aussi des contacts avec un Essénien qui appartenait à un centre situé dans la région du mont Horeb.

Presque toute sa vie se déroula dans le désert et il aimait cette vie simple et rude au cours de laquelle il pouvait prier et pratiquer les austérités et même les mortifications offertes à l'Eternel. Sa nourriture était très frugale et il mangeait, dit l'Evangile, des sauterelles et du miel sauvage. Il était simplement vêtu d'une peau de mouton autour des reins et dans certains cas portait un genre de manteau fait de poils de chameau. Son maintien était grave et noble et ses actions, comme plus tard sa parole, étaient empreintes d'une fermeté et d'une énergie extraordinaire et en tout ce qu'il faisait, il obéissait de fait à une « inspiration céleste ».

Il faut cependant savoir que cette façon de vivre n'avait rien de très extraordinaire à l'époque et un certain nombre d'ermites vivaient ainsi dans le désert, près d'un point d'eau ou sur les bords du Jourdain.

Si la majorité des ermites vivait dans le silence et l'isolement, Jean en vint assez rapidement à enseigner et à prêcher. Il disait à la foule, car quelquefois il y avait beaucoup de monde autour de lui : « avant de songer à être des saints, soyez d'abord de braves et honnêtes gens ! » ; ils exhortait les soldats : « ne soyez pas des pillards et contentez-vous de votre solde ! » ; et aux percepteurs : « demandez ce qui est dû, mais pas plus ! » et les riches avaient droit à : « que celui qui a deux manteaux en donne un à celui qui n'en a pas ! ». Et à tous il demandait d'accomplir deux rites : d'abord une reconnaissance de leurs manquements et fautes, leurs péchés, comme une confession publique, puis une immersion physique dans l'eau[1] en prenant l'engagement de changer de façon de vivre et ne plus accomplir, pour autant que faire se peut, de « faux-pas », ce qui est le sens primitif du mot *péché*, de péchés donc, de contraventions à la Loi, afin que se produise le véritable retournement, métanoïa, vers la Divinité qui, en retour, leur conférerait le don d'une énergie spirituelle, d'une *influence spirituelle*, pour employer le langage de René Guénon, ou tout simplement pour utiliser cette fois le langage chrétien habituel d'une *grâce*.

De fait Jean ne s'éloignait pas beaucoup du schéma général de la religion hébraïque... Cependant son originalité par rapport aux autres ermites résidait dans le fait que ce rite généralisé de la confession des fautes et du baptême était de la plus haute importance en tant que préparation appropriée à la venue de quelqu'un d'infiniment plus grand et plus puissant que lui, de quelqu'un dont « il n'était pas digne de délier la courroie de ses sandales... » (Evangile selon Saint Luc, ch. 3, v. 16).

Il est bon de se souvenir que ce rite du baptême avait une origine très ancienne, que ce soit du côté de l'Inde, de la religion zoroastrienne de Perse ou de celle de l'Egypte pharaonique et bien entendu de l'hébraïsme, et qu'il avait toujours constitué un rite de purification au sens large du mot.

1 Il existe des opinions différentes au sujet du baptême de Jean : procédait-il à une immersion totale de l'individu dans le Jourdain à un endroit prévu ou bien Jean se déplaçait-il d'un endroit à l'autre effectuant le baptême dans des sources ou des filets d'eau ou des ruisseaux ou même peut-être de simples trous d'eau ? Il est bien connu que dans la tradition hébraïque l'aspersion d'eau, bénite ou obtenue par lustration, c'est-à-dire en plongeant un tison rougi dans un récipient contenant l'eau à lustrer, donc mise en contact avec le «feu», était suffisante pour obtenir la purification souhaitée de l'individu qui en bénéficiait. A lire certains textes rédigés d'après les visions d'Anne-Catherine Emmerich on peut penser que ce pourrait être cette seconde méthode que Jean utilisait même si cela n'est pas exprimé clairement.

De Jérusalem et de toute la contrée des *foules entières venaient entendre le* prophète Jean, dont Jésus dira plus tard qu'il « était plus qu'un Prophète, un Messager devant Sa Face » (Evangile selon Saint Matthieu, ch. 11, v. 9), entendre *ses discours grandioses et enflammés...* Jean annonçait que les temps étaient proches et qu'il fallait se préparer consciencieusement et être très vigilant pour ne pas retomber dans le péché... *Il était dans l'attente de Celui qui allait venir...*

Un jour, alors qu'il était au bord du Jourdain en train de baptiser, nous dit l'Ecriture, *il vit avec les yeux du cœur* dans la foule cet « Etre de Lumière » duquel émanait un grand rayonnement. Alors qu'Il s'approchait il Lui déclara : « c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par *Toi* et *Tu viens à moi...* » *(Evangile selon Saint Matthieu* ch. 3, v. 14). Alors cet Etre, Jésus, le persuada de faire ce qu'Il lui demandait et Il fut baptisé comme les autres. Alors le Ciel s'ouvrit et Jean vit « l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur Jésus » et une voix se fit à ce moment entendre « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en Qui Je Suis pleinement accompli ! » (ch. 3, v. 17).[2] *Jésus se retira ensuite aussi modestement qu'Il était* venu... cependant que les hommes et les femmes continuaient à venir très nombreux pour entendre sa prédication, confesser leurs péchés et se faire baptiser.

Alors qu'il recommandait désormais à tous de suivre Jésus, « *l'Agneau de Dieu* », comme il l'avait surnommé, et non pas de rester avec lui, peu lui obéirent... pourtant plusieurs de ses proches disciples parmi la trentaine qui formait le *premier cercle*, allèrent effectivement vers Jésus et l'un d'eux fut André de Bethsaïda, en Galilée, dont nous reparlerons plus loin.

Jean paraît, par ailleurs, devancer le message christique qui interviendra beaucoup plus tard et cela sur un sujet différent mais qui lui est lié : Jean semble remettre en cause l'élection même du *Peuple Elu*. Il est vrai que le texte exact de l'Evangile selon Saint Matthieu (ch. 3, v. 8 et 9) précise : « Ne vous avisez pas de dire : *"nous avons pour père Abraham" car, je vous le dis, des pierres que voici* Dieu peut faire naître des enfants à Abraham... ». Autrement dit, il ne sert à rien aux Juifs d'invoquer l'appartenance au Peuple Elu qui rend différent des nations.

2 La traduction donnée habituellement de la fin de la phrase : «... en Qui J'ai mis toute Mon affection ! » est non seulement fade, mais fausse : le texte grec utilise le mot εὐδόκησα explicitant ce qui est rapporté ici et bien sûr ceci possède une signification beaucoup plus forte et profonde...

L'élection n'est pas un droit, ni un quitus de sainteté et l'Eternel peut refaire un *Peuple Elu* avec n'importe qui...

Jean-Baptiste n'avait pas la langue dans sa poche et il commit ce que l'on pourrait appeler une *imprudence*, si ce n'était de volonté délibérée, compte tenu de ce qu'il était extérieurement et intérieurement : il dénonça très vivement la conduite scandaleuse du tétrarque, Hérode-Antipas, l'un des fils d'Hérode le Grand, mort en 4 avant notre ère. Anne-Catherine Emmerich, suivant ses visions, raconte qu'Hérode-Antipas et sa famille, accompagnés d'une petite troupe, étaient venus écouter Jean et lui avaient demandé son opinion sur la question, tâchant, en quelque sorte, de l'amadouer, mais en vain.

L'on se souvient, en effet, cet Hérode Antipas avait réussi à séduire Hérodiade, la femme de son frère Hérode Philippe. Hérodiade avait abandonné son mari au cours d'un voyage à Rome pour venir en Palestine accompagnée de sa jeune et jolie jeune fille Salomé. On connaît la suite : Hérode, amoureux de Salomé, lui promet au cours d'un banquet organisé dans la forteresse de Machéronte[3] de lui donner ce qu'elle désire si elle consent à danser pour lui. Salomé, sur le conseil pernicieux de sa mère, demande alors qu'il lui soit donné, sur un plat d'argent, la tête de Jean-Baptiste... Horrifié et tiraillé de tous côtés, Hérode n'a pas d'autre choix : il accepte et tiendra sa promesse. Il enverra un de ses gardes exécuter Jean dans son cachot[4]...

Saint-Jérôme nous dit que lorsque Salomé apporta à sa mère la tête sanglante, Hérodiade donna libre cours à sa haine envers Jean-Baptiste en plantant un stylet dans le crâne de celui-ci, comme Fulvie, la femme de Marc-Antoine l'avait fait avec le crâne de Cicéron...

On permit aux disciples de Jean-Baptiste d'enterrer sa dépouille. Le remords d'Hérode-Antipas le poursuivit toute sa vie et il fut, avec Hérodiade, exilé en Gaule,

3 Ce n'est que très récemment, entre 1978 et 1981, au cours de fouilles italiennes, que Machéronte fut localisé sur une cime isolée située à l'ouest de la Mer Morte, en territoire de la Jordanie actuelle. Il s'agissait d'une forteresse et d'un somptueux palais avec thermes, mosaïques, stucs et peintures.

4 Cet épisode de la fin tragique du Prophète constitue le sujet de la pièce de théâtre d'Oscar Wilde « Salomé », écrite en français en 1893, pièce qui fut splendidement mise en musique par le compositeur allemand Richard Strauss dont la première eut lieu en 1905. Par ailleurs le Français Antoine Mariotte écrivit lui aussi un opéra sur le même texte, qui fut présenté en 1908.

dans les Pyrénées, à Lyon-des-Convènes, ville gallo-romaine, aujourd'hui dite *Saint-Bertrand-de-Comminges.*

Pour continuer, lorsque les chrétiens d'occident vinrent attaquer *leurs* frères d'orient et s'emparèrent de Constantinople le 12 avril 1204 au cours de la Quatrième Croisade, la sainte relique du chef de Saint Jean-Baptiste fut volée et après un long périple repose aujourd'hui dans la cathédrale d'Amiens. Diverses investigations et le grand rayonnement de la relique nous autorisent à penser que celui-ci est authentique, et de plus le chef en question présente un petit trou dans le frontal, au-dessus de l'orbite gauche, et ainsi il est donné substance aux dires de *Saint-Jérôme.*

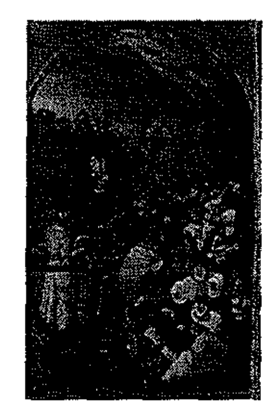
Enfin, et pour *achever ce repérage signalons que la décollation de Saint* Jean-Baptiste est toujours célébrée le 29 août et que sa fête de naissance l'est le 24 juin. Jadis dans certains pays on jeûnait avant cette date afin d'être intérieurement prêt pour la célébration.

Un dernier point : Saint Jean-Baptiste est le patron du Québec et sa fête est célébrée avec éclat dans la ville du même nom depuis 1636 et même avant, alors que la ville ne comptait que deux cents âmes. En 1834, le 24 juin, célébrée par un « banquet nationaliste » destiné à s'affranchir de la métropole, la Grande-*Bretagne, la fête de Saint Jean-Baptiste deviendra un élément* primordial de la vie des Québécois : la Fête Nationale.





Saint Jean le Baptiste



Aperçu de la vie de Saint Jean l'Evangéliste



Saint Jean Évangéliste

Si un résumé biographique est relativement facile à établir pour le Baptiste, il n'en est pas de même pour Saint Jean l'Evangéliste, même si un fil conducteur bien visible traverse sa longue existence sur terre.

Les exégètes ont écrit beaucoup de pages et échafaudé de nombreuses théories afin de réconcilier les aspects assez souvent divergents de sa personnalité.

Comment des œuvres d'une telle profondeur peuvent-elles avoir été écrites par un simple pêcheur de Galilée ? Comment l'auteur des trois épîtres johanniques, avec leur intense message d'amour et de fraternité, peut-il être le même que celui des visions flamboyantes de l'Apocalypse ? Et comment le «Fils du Tonnerre » qui voulait que Jésus fît tomber le feu sur les Samaritains inhospitaliers (Evangile selon Saint Luc, ch. 9, v. 54) peut-il être le disciple que Jésus préférait, que « Jésus aimait », (Evangile selon Saint-Jean, ch. 19, v. 26, ch. 20, v. 2, ch 21, v. 7 et 20) et celui auquel il confia Sa Mère (Evangile selon Saint-Jean ch. 19, v. 26) ?

C'est, peut-on penser, une *superposition* du pêcheur inculte, au vocabulaire et à la syntaxe simpliste, du théologien mystique du fameux « Prologue » (Evangile selon Saint-Jean, ch. 1, v. 1 à 18), de l'imprécateur qui dénonce « l'Antichrist », appelé de façon erronée « l'Antéchrist » (Première Epître de Saint-Jean, ch. 2, v. 18, 19 et 22) ou encore l'Initié avancé, si ce n'est l'Adepte qui a « vu », tel un Rishi de l'Inde, la « Jérusalem Céleste » et ses splendeurs (Apocalypse, ch. 21 en entier) ?

Parmi d'autres, une solution nous est peut-être apportée par le grand Initié anglais que fut le Major Wellesley Tudor Pole qui vécut et servit au Moyen-Orient pendant de nombreuses années et termina sa vie en Angleterre dans les années 1960.

Il écrivit plusieurs ouvrages comme « The Silent Road[5] », « Writing on the Ground » et encore « A Man seen afar ». A noter que Wellesley *Tudor* Pole était un *descendant de la grade famille royale des* Tudor.

Donc Wellesley Tudor Pole, de la même façon que Charles Leadbeater ou Geoffrey Hodson et bien d'autres, avait la possibilité d'aller facilement dans les mondes spirituels et les mondes subtils consulter le « Grand Livre de la Vie », appelé aussi « la Mémoire du Monde » ou encore « les Annales akashiques », où tout est enregistré. Et Wellesley Tudor Pole nous dit qu'en réalité, ou au moins pour lui, il y avait autour de Jésus, dans son entourage, sept personnes et peut-être *même davantage qui portaient le nom de Jean* (Iôhanan) et bien sûr l'un des sept était « celui que Jésus aimait... ». Pour corroborer historiquement ce point, je citerai le fait que Papias, evêque d'Hiérapolis, parle d'un « presbyte Jean » qui serait différent de l'Apôtre et l'indication en est citée par Eusèbe de Césarée dans son « Histoire de l'Eglise » (III, XXXIX, 4) et reprise ensuite par Saint-Jérôme. Aujourd'hui cependant la véracité de ces faits est contestée par certains commentateurs.

Jean était donc le fils de Zébédée et d'*une certaine Salomé (différente, bien sûr, de* la fille d'Héodiade) et frère cadet de Jacques, appelé plus tard « le Majeur ».

D'entrée il convient de rappeler qu'environ une vingtaine d'années séparaient les deux Saint-Jean. C'est donc tout jeune homme qu'il écouta l'enseignement de Jean-Baptiste mais dès qu'il l'entendit saluer Jésus par les mots « voici l'Agneau de Dieu » il a reporté sur ce dernier l'admiration qu'il éprouvait pour le Précurseur.

Quelques mois ou quelques années plus tard, lorsqu'avec son frère aîné Jacques, Jacques dit « le Majeur », ils aidaient leur père, un pêcheur du lac de Tibériade, à retirer les filets, Jésus les appela afin qu'ils Le suivirent (Evangile selon Saint-Marc, ch. 1, v. 2) et les honora du titre de *Boanergès*, c'est-à-dire de *Fils du Tonnerre* (Evangile selon Saint-Marc, ch. 3, v. 17). Les deux frères devinrent avec Simon-Pierre les compagnons les plus proches et les plus assidus du Maître.

5 Cet ouvrage a été partiellement traduit en français et publié sous le titre accrocheur mais assez stupide : « la Route du Graal » par Simone Saint-Clair, éditions Astra, Paris, 1977. Cependant l'un des mérites du livre est de nous fournir un portrait de W.T.P., comme on l'appelait familièrement, en quatrième de couverture... Les *autres ouvrages n'ont jamais été traduits et c'est fort dommage !*

Par exemple eux seuls étaient avec Lui lorsqu'Il ressuscita la fille de Jaïre (Evangile selon Saint-Marc, ch. 5, v. 37). De même ils étaient seuls avec Lui lors de la sublime expérience de la Transfiguration sur le Mont-Thabor (Evangile selon Saint Matthieu, ch. 17, v. 1). C'est lui qui fut avec Pierre envoyé en ville pour la préparation du Dernier Souper (Evangile selon Saint Luc, ch. 22, v. 8) et se trouva de fait assis près de Lui pendant celui-ci et enfin au jardin de Gethsémani (Evangile selon Saint Matthieu, ch. 26, v. 37). L'épisode le plus touchant et aussi très ésotérique, et signe de total confiance, est, comme déjà dit, lorsque, sur la Croix, Il lui remit Sa Mère et à Sa Mère Il remit Jean... (Evangile selon Saint-Jean, ch. 19, v. 26 et 27).



Saint Jean l'Évangéliste

Après la Résurrection, et quelle que soit la signification précise donnée à ce mot et bien sûr quelle que soit ce qui s'est vraiment déroulé entre le vendredi et le dimanche suivant, ces trois grands Apôtres, Jean, Jacques et Pierre, auxquels se joindra Jacques le Mineur, fils d'Alphée, formeront les « Piliers de l'Eglise » qui à cette époque s'ébauchait (Epître de Saint-Paul aux Galates, ch. 2, v. 7).

Lorsque Jacques le Majeur fut décapité sur ordre d'Hérode Agrippa Ier vers 43 ou 44 de notre ère, il semble que Jean était déjà parti de Palestine. Il reviendra cependant à Jérusalem pour le Premier Concile, tenu en cette ville en 50 ou en 51 alors que Jacques le Mineur avait été désigné comme Evêque de Jérusalem.

Avant qu'il se retire dans l'île de Patmos, il était le patriarche respecté et sage de l'Eglise d'Ephèse d'Asie. S'est-il, en quelque sorte, exilé dans l'île de Patmos sur ordre de l'empereur Néron ou peut-être de Domitien, ou de l'un de leurs délégués sur place ? Nous l'ignorons. Cependant il semble bien que cet exil fut motivé par le fait que l'empereur de Rome était fustigé dans l'Apocalypse..., ce qui suppose, bien sûr, que ce dernier livre du Nouveau Testament ait été écrit alors que Jean était encore à Ephèse.

Jean quittera ce bas monde vers 98 ou 101 de notre ère, au début du règne du grand empereur Trajan, alors que l'Empire Romain allait atteindre sa plus grande expansion territoriale.

Il semble que le grand Saint-Jean que nous aimons et admirons ait réellement composé les trois Epîtres dont la première résume la doctrine chrétienne en trois mots : « Dieu est Amour »(Première Epître de Saint-Jean, ch. 4, v. 8) et ces trois mots seront largement utilisés comme *devise* et même, pourrait-on dire, comme *slogan*...

Wellesley Tudor Pole nous dit que Jean fut le seul disciple qui comprit réellement et complètement Jésus et ses enseignements et à la fin de sa vie il dicta, selon lui, ce qu'il avait retenu de la vie et des enseignements du Maître. Ce récit à la première personne existerait toujours et serait *découvert* un jour ou l'autre. Sans aucun doute ce document extrêmement précieux complètera ce que nous savons déjà de la vie de Jésus et de ce qui s'est passé au cours de celle-ci aussi bien qu'après...

Saint Jean l'Evangéliste est célébré, on le sait, le 27 décembre et à l'origine en même temps que son frère Jacques le Majeur. Cependant aujourd'hui, comme dans le calendrier d'avant le Concile Vatican II, ce dernier est fêté le 25 juillet.



Saint Jean l'Évangéliste

Il est intéressant de signaler que dans l'art chrétien Saint Jean l'Evangéliste occupe une place très importante et se trouve fréquemment associé à l'aigle. Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur l'aigle comme animal protecteur, emblématique, allégorique et symbolique mais tel n'est pas le propos de ce travail. On sait aussi que l'aigle est un des quatre *Vivants* de la vision du prophète Ezéchiel (ch. 1, v. 5 et 10) et de l'Apocalypse (ch. 4, v. 6 et suivants). Comme l'aigle, Jean est celui qui voit non seulement l'ensemble du panorama de la terre qu'il domine, mais aussi *voit*, *contemple* la réalité divine et en particulier celle du Verbe incarné qu'il exprime complètement.

On représente aussi Jean âgé, tenant un calice à la main, image qui fut adoptée, semble-t-il, au XIII[ème] siècle et paraît en relation avec le Dernier Souper, la Cène, mais également avec la légende suivant laquelle Saint-Jean tenait à la main une coupe de vin empoisonné et alors qu'il la bénit, ce vin se transforma : le poison s'éleva de la coupe en prenant la forme d'un serpent... Il est loisible de voir dans cette image l'illustration des mots de Jésus sur la Croix s'adressant à Jean et à Jacques : « Il est vrai que Ma coupe vous boirez ! » (Evangile selon Saint Matthieu, ch. 20, v. 23). Il est loisible également pour l'auditeur ou le lecteur de ce texte d'envisager de nombreux développements alchimiques ou simplement allégoriques de cette image.



Saint Jean l'Évangéliste

(à suivre)...

Saint Jean le Baptiste



Les précurseurs de Martinez et de Saint-Martin

Par Jean-Luc Caradeau

Je pourrais faire miennes ces paroles de Willermoz :

« Quelques heureuses circonstances me procurèrent l'occasion dans mes voyages d'être admis dans une société bien composée et peu nombreuse, dont le but qui me fut développé hors des règles ordinaires me séduisit. Dès lors tous les autres systèmes que je connaissais (car je ne puis juger de ceux que je ne connais pas) me parurent futiles et dégoûtants… ».
De fait, je pense comme lui que tout système métaphysique dont le but réel n'est pas la réintégration de tous les êtres est par essence : « futile et dégoûtant », et j'ajouterais injustifié et injustifiable.

Martinez, en présentant son « système maçonnique et théurgique[1]» se prétend l'héritier d'une longue tradition, et comment pourrait-il en être autrement ? Bien qu'un examen superficiel des enseignements de Martinez puisse les faire «paraître originaux », il n'en est évidemment rien, du moins en ce qui concerne le « fond », ce que l'on appelle souvent la « théologie de la réintégration » bien que d'après-nous il s'agisse d'un « **enseignement métaphysique** » au sens où l'entendait Guenon et non d'un enseignement théologique.

C'est d'ailleurs dans ce sens que selon nous, il faut interpréter la « contradiction temporelle » du Traité et de la Bible. En effet, selon le Traité, l'homme est créé pour « *être l'instrument de la réintégration du majeur spirituel* », et donc après la **prévarication de celui-ci**. A l'inverse, dans la Bible, la prévarication des anges n'intervient qu'après la création de l'homme, puisque selon la Bible : « *les fils d'Elohim*[2] » trouvèrent que « *les filles des hommes étaient belles…* ». Les détails de cette prévarication étant d'ailleurs rapportés par le livre d'Hénoch où ces anges sont appelés Néphilim « les tombés ».

A partir du moment où nous constatons cette contradiction, il est bien certain que « la prévarication et la chute des anges comme celle de l'homme » sont des

1 Ordre des vrais Chevaliers Maçons Elus Cohen de l'Univers..
2 Genèse chapitre 6.

allégories au sens où l'entend Denys l'Aréopagite ; allégories permettant à notre imperfection humaine d'accéder indirectement au monde des intelligibles. Je cite le livre de la hiérarchie céleste, chapitre 2 :

> « *Car, si la théologie a voulu recourir à la poésie de ces saintes fictions, en parlant des purs esprits, ce fut, comme il a été dit, par égard pour notre mode de concevoir, et pour nous frayer vers les réalités supérieures ainsi crayonnées un chemin que notre faible nature peut suivre.* »

Dans ces conditions, il est bien évident que la doctrine de la réintégration a par nature un caractère universel, lequel dépasse largement dans le temps et dans l'espace ce cercle d'influence du monde chrétien, et même celui du monde judéo-chrétien.

En effet, si les « ailes des anges » sont des allégories, ainsi que leur « forme humaine », alors ils sont des conceptions théoriques des entités au sens propre du terme. L'individualité qui leur est attribuée a donc elle aussi un caractère d'allégorie propre à nous permettre d'accéder à ces réalités supérieures[3] Donc, on ne voit pas pourquoi des « allégories différentes » appartenant à des cultures différentes ne décriraient pas des réalités spirituelles identiques.

Comment d'ailleurs ne pas rapprocher la dissertation de Martinez démontrant la nature démoniaque du nombre 2, de l'enseignement de Yajna Valkya à son épouse Maïtreyi dans l'Upanishad Grand Aranyaka[4] qui montre que le conditionnement (la chute), c'est la dualité consciente « sujet objet » de laquelle résulte (selon Martinez) la création du cercle « surcéleste », lieu de séjour du majeur spirituel (les anges) en plus du « cercle divin », lequel aurait dû être seul à continuer d'exister.

Parmi les précurseurs païens de Martinez et de Saint-Martin, nous nous devons également de compter les inspirateurs de la mythologie shivaïste : Shiva est une divinité ascète créatrice et destructrice du monde qui se déplace suivie de toutes

3 Cela bien entendu ne signifie pas qu'il n'existe pas pour l'état angélique quelque chose d'analogue à l'individualité. Nous n'en savons rien. Cependant l'analogie n'est pas l'identité, même si pour nous permettre d'accéder à ces domaines, l'abus qui consiste à les confondre est dans ce cas nécessaire.

4 C'est le plus ancien Upanishad.

les bêtes nuisibles et répugnantes parce qu'elle est la seule à leur accorder la compassion, entendez à leur accorder « Moksha », la libération du cycle des existences, cycle qu'il n'est pas obligatoire de comprendre au « premier degré»...

Dans le même courant nous inscrirons évidemment le bouddhisme mahayana, puisque la pratique de cette voie implique que le fidèle prête les vœux de Boddhisattva, lesquels consistent en l'acceptation de « réincarnations successives » et donc des **souffrances jusqu'à la libération de tous les êtres.**[5]

Parmi les précurseurs païens de Martinez et Saint-Martin, nous devons également placer les pythagoriciens ; la preuve de cette parenté résidant en leur *doctrine politique ; même si le fait de tenter de traduire une* « voie de réintégration» en une voie sociale ou politique est évidemment une erreur grossière[6]..

Ainsi, si le pythagorisme politique entraîna rapidement la chute de l'école pythagoricienne, c'est parce qu'une société basée sur la vertu telle que la comprenait Pythagore devient rapidement pour le sybarite moyen une société d'oppression. Rien ne prouve cependant que l'aspect politique du pythagorisme ne fut pas une interprétation abusive de l'enseignement du maître.

On sait en effet que, je cite :

> « *Il professait une philosophie dont le but était de délivrer et d'affranchir totalement de ses entraves et de ses liens l'intellect qui nous a été attribué [...].* » Porphyre, vie de Pythagore.

Cette préoccupation, liée à celle d'un perfectionnement de la *société, et à travers* elle d'un perfectionnement global de l'humanité montre assez que la voie *pythagoricienne ne* **considérait pas le salut individuel comme une chose envisageable.**

5 Rappelons que selon la doctrine Bouddhique, la première cause de souffrance est *l'ignorance. La démarche* du Bodhisattva implique donc l'idée de débarrasser les créatures de l'ignorance ou plutôt de leur transmettre la connaissance.

6 *C'est la preuve « côté pythagorisme ». Côté Martinez la preuve est l'importance qu'il accorde à la « quatriple* essence » et le lien constant qu'il affirme entre elle et le dénaire, lien qu'il explique par le développement de la Tétraktys : 1 + 2 + 3 + 4 = 10, la quatrième ligne de points représentant la « quatriple essence ».

D'ailleurs, Martinez et Saint-Martin rejoignent bien souvent les pythagoriciens. « Le nombre « 2 » est d'abord donné à l'intelligence démoniaque et d'abord à la confusion où se trouvent les esprits pervers » (Fond Z, La magie des Elus Coens, Franc Maçonnerie Catéchisme, Paris Cariscript, 1989).
Voici l'explication de ce passage (ou d'un autre comparable) par Saint-Martin dans « Les nombres » :

> « *Tel est en effet le crime des démons* [... je coupe...]. *On ne peut rien faire produire à « 1 », ni lui rien ôter* [je coupe encore...]. *Par conséquent, il est impossible de faire naître 2 de 1, et, s'il en sort quelque chose par violence, ce ne peut être que de l'illégitime et comme une diminution de lui-même (de l'un).* [Je coupe largement]. *Mais diviser l'être par le milieu, c'est faire passer l'entier à la qualité de moitié ou de demi,* ***et c'est là la vraie origine illégitime du binaire.*** »

Je coupe, toujours largement pour relever un peu plus loin cette phrase :

> « *Mais cette diminution par le centre n'empêche cependant pas que l'unité demeure complète puisque l'altération ne peut tomber sur elle, mais seulement sur l'être qui la veut attaquer et qui n'en reçoit plus rien que par mesure brisée au lieu d'en recevoir la mesure pleine.* »

Voilà que nous sommes bien proche du taoïsme où Tao est Yin et Yang, mais où l'illusion, la première cause d'ignorance, c'est la conscience qui accepte l'illusion d'une séparation entre Yin et Yang, d'une différence de nature en ce qui n'est que deux modalités de la même « énergie primordiale », bien que Tao n'ait aucune part ni au Yin, ni au Yang ; tout comme nous le dit Saint-Martin : « Aussi le mal est il étranger à l'unité »[7]...

Or la réintégration, c'est justement le retour à l'unité : unité de conscience entre l'être et la créature, retour à un état indivis entre « Etre et Non-être ». Evidemment, ce message n'est pas donné par Martinez avec une grande clarté...

7 Il faut ici envisager que, chez Saint-Martin comme chez Martinez, les notions de Bien et Mal vont bien au-delà des concepts moraux qu'elles représentent dans le langage courant. Dieu ou le Bien ou l'Unité étant comparable à Tao, l'alternance bien-mal à Yin et Yang et le mal lui-même à « la première cause d'ignorance»... Ce qui n'exclue pas évidemment que, malgré cet aspect métaphysique, bien et mal gardent par ailleurs leur sens courant.

C'est ce que le Tao te King, lui, affirme avec force :

> « *Les dix mille êtres paraissent ensemble, et je les vois s'en retourner. Ils prolifèrent vigoureusement, puis chacun revient à son origine. Le retour à l'origine, c'est le repos.* » (Editions Paul Derain Maspero).

D'ailleurs il faut relever comme un argument en ce sens ces phrases de Martinez :

> « *Le créateur a tellement fait force de loi contre eux, qu'ils sont infiniment plus tourmentés et molestés que tous les autres esprits. Leur tourment est d'être assujettis à opérer le mal [...] sans pouvoir changer leurs actions mauvaises et contraires à l'action divine. C'est là ce que le créateur a voulu faire entendre [... lorsqu'il a prononcé par ses députés...] que* ***les prévaricateurs seraient punis par leur propre crime*** ».

Voila une phrase que nous ne pouvons que rapprocher des trois points de vue eschatologiques du Poïmandres (le premier livre du Corpus Herméticum). Dans le livre 10, chapitre 7, il s'agit de la Métempsychose, au chapitre 20 la métempsychose devient réincarnation ; enfin dans le chapitre 21, à une question sur le châtiment des âmes qui ont péché, Toth répond : « *Est-il plus grand châtiment pour l'âme humaine que l'impiété ?* ». On n'est pas vraiment loin des **prévaricateurs punis par leur propre crime.**

Quant aux précurseurs chrétiens, ils sont fort nombreux et le premier d'entre eux est peut-être saint Paul. Il est en effet, à notre connaissance, le premier à affirmer que le **Christ est un nouvel « Adam »**. Or, affirmer cela, ajouter que tout chrétien est, par le baptême « *mort et ressuscité avec le Christ* » revient à affirmer que le Christ ouvre au chrétien la possibilité de la réintégration... Il écrit dans la première épître aux Corinthiens « *tous meurent en Adam et ressuscitent en Christ* ». Il s'en explique d'ailleurs à demi mot dans le passage qui commence par :

> « *C'est ainsi qu'il est écrit, le premier homme Adam a été fait âme vivante ; le dernier Adam est un esprit qui donne la vie. [.../...]. Le premier homme est issu du sol terrestre ; le second homme, lui, vient du ciel* ». *[.../...]. Je l'affirme frères, la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. [.../...] Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés en un instant en un clin d'œil au son de la trompette finale.* » (Chapitre 15, versets 45 à 52).

Idée qu'il traduit au verset 28 à propos du Christ à la fin des temps :

> « *Et quand toutes choses lui auront été soumises, alors le fils lui-même se soumettra à celui qui lui a tout soumis* ***afin que Dieu soit tout et en tous*** ».

N'est-ce pas là la résorption du cercle surcéleste dans le cercle divin et donc, le processus de réintégration ?[8]

C'est ce concept du vieil homme (l'Adam exilé sur la terre) et de l'homme nouveau (celui qui sera réintégré à la fin des temps avec tous les êtres parce qu'il a été préalablement sauvé par le Christ, saint André) qui est repris par de nombreux «mystiques » chrétiens entre autres par Raymond Lulle[9] pour qui :

> « *le Mal est le synonyme d'une privation d'Amour qui empêche cette Quintessence céleste incorruptible et explique la disharmonie des éléments du monde sublunaire. Pour notre auteur, la chose la plus importante de la foi chrétienne demeure l'incarnation Christique de cet Amour dans le monde sublunaire et, aussi et surtout, la résurrection du corps, c'est à dire la possibilité d'accéder à cette* ***incorruptibilité propre à la quintessence.*** »

Mais Lulle s'attache peu à la description ou à l'explication du but, sa grande préoccupation est l'action et l'action d'amour qui conduit à l'être... Il est sans nul doute plus simple de remarquer que Lulle, comme les pythagoriciens, théorise sur une société idéale, et cette idée de société idéale, est l'un des modes d'expression que les auteurs ont trouvé pour ce que Martinez appelle la réintégration.

De fait, la métaphysique lullienne suit un schéma alchimique, et tout schéma alchimique qui donne priorité en apparence à la réintégration du règne minéral postule à fortiori celle de tous les êtres.

---

8 L'unité (Dieu) contient la multiplicité des êtres « vivant » dans le cercle divin, ceux-ci participent donc de l'unité ; alors que les êtres du cercle surcéleste, étant extérieurs au cercle divin participent de la multiplicité. Les lecteurs intéressés pourront se reporter à la « figure universelle » dessinée par Saint-Martin. Les Leçons de Lyon aux Elus Cohen (Robert Amadou, Editions Dervy) page 42.

9 La citation de Lulle a été prise sur le Web (malheureusement le site n'existe plus).

Or, si nous acceptons les alchimistes dans leur ensemble comme précurseurs de Martinez, il nous faut accepter parmi eux certains alchimistes islamiques, en particulier Jabir qui fut l'un des premiers et reste sûrement l'un des plus grands. Ce Jabir dont les disciples presque directs furent les ismaéliens qui préconisaient le caractère symbolique de la loi et la référence à « l'imam invisible », un imam qui est bien proche chez Jabir comme chez les ismaéliens primitifs de l'Adam d'avant la chute[10].

Ce développement était évident, puisque tous ces gens se réfèrent au moins indirectement à Pythagore et au Corpus Herméticum. Un peu plus tard, en Occident, nous verrons le même courant initiatique se manifester à travers la renaissance platonicienne prônée par Ficin. Ce Ficin qui écrit dans son commentaire de l'épître de Paul aux Romains à propos de la religion romaine :

> « *Mais devons nous supposer que les plus doctes des grands prêtres de cette religion vénéraient de tels objets comme s'ils avaient été des esprits ? Certainement pas, mais plutôt qu'ils offraient au peuple la possibilité de rendre un culte aussi absurde*[11]. »

Réflexion qui montre bien que selon Ficin, les « divinités » représentées par des «idoles » ne sont pas fondamentalement différentes des « saintes fictions » de Denys… Et que dire des hymnes orphiques de Pléthon et de Ficin, sinon que, destinés à transformer l'opérateur, ils constituent une opération de magie subjective, qui, dans une « forme polythéiste » (ce serait certainement faire insulte à l'intelligence de Pléthon que de penser qu'il ne partageait pas les opinions de Ficin en ce qui concerne les païens) modelaient et marquaient cette partie d'eux-mêmes qui est la plus apparentée au divin selon un « aspect particulier de la divinité[12]». Dans la même école, ou plutôt le même courant, il

10 A propos de Jabir, voir *Le Matin des alchimistes*, Jean-Luc Caradeau *Editions Trajectoire*.

11 *De Ficin à Campanella* D. P. Walker…

12 Pléthon (Gémiste de son vrai nom), né vers 1400 à Constantinople, trouva refuge en Italie, participa au concile de Florence (1438-1439), fut admis à la cours du premier des Médicis et fut probablement le premier philosophe de l'académie platonicienne fondée par Cosme Médicis. Il fut même probablement l'inspirateur de cette institution. Extrait d'un hymne de Pléthon :
« *Pouvons-nous en votre honneur accomplir ces rites de la façon la plus convenable, sachant que vous n'avez besoin de rien de notre part ? Mais nous modelons et nous marquons notre imagination et cette partie de nous-même qui est la plus apparentée au divin et au beau et en rendant notre imagination malléable et obéissante à ce qu'il y a en nous de divin et de beau...* » (Cité dans De Ficin à Campanella D. P. Walker…).

nous faut conter Lazarelli qui, dans son Crater Hermétis écrit :

> « *De même que Dieu créa les anges célestes, qui contiennent les formes exemplaires de toutes choses, de même l'homme véritable fait des âmes divines qu'il nomme dieux atlantides…* »

On pourrait croire là qu'il ne s'agit que de la création d'une « idole » et du Daïmon qui l'anime décrite dans « l'Asclépios » (un autre livre du Corpus Hermeticum), en effet Ludovico Lazarelli est disciple de Johannes Mercurius de Corigio qui fut un Thaumaturge célèbre à l'époque (contemporain de Louis XII).

Or Lazarelli écrivit qu'il avait été « re-procréé par Johannes »… De quoi s'agit il ? Lazarelli dit qu'il est inspiré : « **non par un démon socratique mais par l'esprit de Jésus Christ qui habite en ses adorateurs** ». Autrement dit, « l'idole » (le dieu atlantide) est ici le roi « Ferdinand d'Aragon » qui, dans le Crater joue le rôle du disciple, quant au Daïmon qui l'anime, c'est soit « le Saint Esprit », soit « l'Esprit du Christ » ; autrement dit le prototype de « l'homme réintégré ». D'ailleurs, Walker ne s'y trompe pas, puisqu'il conclut :

> « *La magie de Lazarelli […je coupe…] se proclame ouvertement comme étant d'une grande importance religieuse et clairement en concurrence avec les pratiques théurgiques orthodoxes* »[13]..

Parmi les héritiers de ce courant, nous placerons évidemment un Trithemius de Spanheim, un Henri Corneille Agrippa et un Paracelse, pour ne citer que les plus célèbres…

Mais arrêtons-nous un instant sur Paracelse et "*La grande astronomie*",[14] qui est bien loin d'être un ouvrage d'astronomie ! Heureusement Paracelse, avec sa clarté habituelle (un peu d'ironie ne saurait nuire) donne une définition de l'astronomie :

13 " 1505 Lefevre d'Etapes brought out in France for the first time in one volume Ficino's **Pimander**, and the **Asclepius**, which also included Ludovico Lazarelli's **Crater Hermetis** (written before 1494 and modelled upon **Corpus Hermeticum IV**, which describes the passing on of divine knowledge from Master to Disciple)." Extrait de http://smithpp0.tripod.com/psp/id6.html.
Le livre est lisible en latin sur le Web à : http://www.isns.us/neoplatonism-online/philosophers.htm… Malheureusement il ne peut pas être téléchargé.

14 Pierre Deghaye - Dervy - Astronomie.

> *"L'homme est formé de la substance du Grand Monde. Ainsi la nature du Macrocosme est en lui. Mais l'homme a deux natures. L'une est celle du Macrocosme qui comprend le firmament et la terre, l'autre est le ciel éternel dont il a également été créé. L'astronomie est la science sublime qui permet de savoir laquelle des deux natures engendre ses pensées".*

Un peu plus loin, il exprimera le but de la création en lui donnant la forme d'une description de la nature du monde :

> *"Il y a deux créateurs, et chacun est Dieu en trois personnes. Ils sont un seul et même Dieu. Le premier est Dieu le Père, c'est lui qui crée l'homme de la terre d'en bas, le second est le fils qui fait naître l'homme d'en haut. Aux deux créateurs correspondent deux créatures distinctes. L'Esprit Saint a allumé la lumière de la nature pour que l'homme créé par Dieu le Père fut éclairé par elle dans sa vie terrestre. Quant à l'homme créé par le Fils, il est l'homme nouveau en qui l'Esprit Saint fait briller la lumière éternelle. Lorsque cet homme nouveau quittera ce monde, l'image de Dieu incarnée en lui sera recueillie par la main de Dieu et sa chair corruptible retournera à la terre".* [...]

Remarquons qu'ici Paracelse est très proche de Raymond Lulle. Remarquons également, et c'est écrit ailleurs dans l'ouvrage que pour Paracelse cette dernière phrase signifie le retour de l'homme dans l'état d'être de « l'Adam d'avant la création ».

Il nous faut évidemment relever que Paracelse est le seul auteur qui soit cité dans les documents des Rose+Croix du seizième siècle (Il aurait d'après ces documents traduit le Liber Mundi en bon latin). Ces mêmes Rose+Croix que certains auteurs du siècle dernier confondirent avec enthousiasme avec les Réaux+Croix en traitant des « cénacles Rose+Croix de Lyon » ; autrement dit des loges martinezistes lyonnaises. La confusion n'était d'ailleurs peut être pas aussi absurde qu'il peut y paraître au premier abord. La croix est le tau de l'alphabet proto-hébraïque et, tracée seule, bien avant le Christianisme cette lettre signifie : « le nom du Seigneur ». Tracée sur un objet ou un être, elle signifie «consacré au Seigneur». Par ailleurs Rohé en hébreu signifie voyant ou prophète, or, de Rohé à Réau ou à rose il n'y a qu'un pas cryptographique que nous

franchissons avec allégresse en pensant que les deux titres ont probablement le même « sens fondamental » à savoir « voyant consacré à Dieu ». De là à penser que les deux démarches ont le même but, il n'y a également qu'un autre pas que nous franchissons également du même mouvement en raison de l'importance de l'alchimie et de Paracelse dans la doctrine des Rose+Croix. Une doctrine des Rose+Croix qui nous amène avec le plus grand naturel au plus proche dans le temps des précurseurs de Martinez et de Saint-Martin, à savoir Jacob Boehm.

Evidement, on pourrait trouver entre ces auteurs, ces doctrines, ces visions de la spiritualité bien des contradictions, et même probablement entre les uns et les autres des raisons de disputes, de bons prétextes à excommunication mutuelle !

Tel n'était pas notre propos. Nous n'avons recherché que des parentés de démarches. De même nous ne pensons pas avoir mis à jour des filiations de doctrines ; nous ne prétendons même pas que Martinez ou Saint-Martin aient pu avoir connaissance des œuvres de tous les personnages et auteurs que nous avons cités. Nous avons recherché uniquement ce qui permettait de rapprocher les uns des autres et en aucun cas ce qui pouvait les séparer ou les éloigner.

Par ailleurs, nous nous sommes surtout axés sur les pensées qui s'appuyaient sur une démarche théurgique, probablement parce que les écrits qui en traitent ont suscité plus d'intérêt parmi les auteurs modernes que ceux qui exposent une démarche intérieure, et sont par conséquent plus facilement disponibles. Probablement aussi parce que l'utilisation de la « technologie théurgique » comme instrument d'évolution spirituelle engendre chez ceux qui l'utilisent des textes plus nombreux et nuit donc par là même au secret ou plutôt au caractère intime de la démarche.

Finalement, nous aurions pu citer également, comme précurseurs de Martinez et Saint-Martin, les confréries de pénitents masqués ou cagoulés, qui choisissent de souffrir anonymement le jour du Vendredi Saint **pour le salut de tous les êtres**... Et, c'est l'expression même « tous les êtres », et non pas « tous les

15 D'autre part, un jour, visitant une église, je m'étonnais de voir un mur orné de nombreuses croix portant la rose en leur centre. Je posai une question à propos de ces croix à une dame qui faisait visiter l'église. Elle me jeta un regard à la fois soupçonneux et excédé avant de me répondre que c'était là la « croix du Saint Esprit ». Je n'ai pas trouvé de références documentaires pour appuyer ses propos. En revanche, selon la Confessio les Rose+Croix se réunissent une fois par an dans la « Maison du Saint Esprit » qui est la maison de l'ordre.

hommes » comme je m'y attendais, qui m'a fait penser que ce rite annuel était l'indice qu'il y a peut-être eu dans le secret de ces confréries autre chose que l'exotérisme catholique. Mais ceci restera sans nul doute à jamais une question. L'adhésion aux confréries de pénitents est secrète, et si elles diffusent ou ont diffusé un enseignement quelconque, le secret en reste bien gardé. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est que, un jour, répondant à un journaliste, un pénitent cagoulé a prononcé le mot « être » dans une phrase où j'attendais le mot homme. Evidemment, la souffrance, et plus encore la pénitence auto infligée, n'est pas au centre des démarches ésotériques de Martinez ou de Saint-Martin, il n'empêche qu'elle reste d'après eux présente jusqu'à la réintégration finale, tout comme elle reste présente dans le Mahayana jusqu'à la libération de tous les êtres.

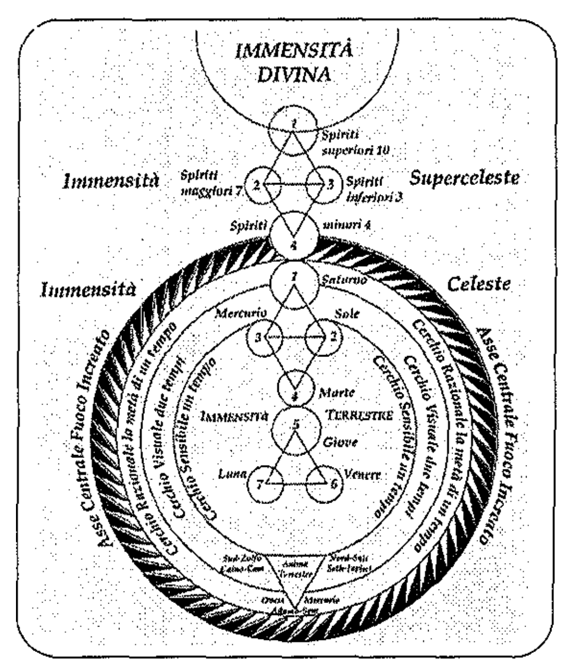


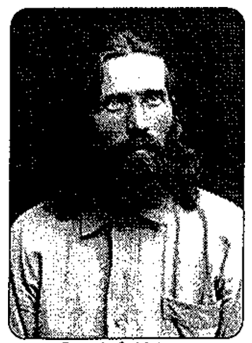
Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Francis Schlatter

Par Philippe Dugerey

Aujourd'hui encore, Francis Schlatter, le célèbre guérisseur du Colorado, fait des émules. Et pourtant nul ne sait, plus d'un siècle après sa mort mystérieuse, s'il fut thaumaturge ou imposteur. La légende reste tenace.

Dans une conversation sur les trois fameux personnages extraordinaires gouvernant la Terre, et se référant à la *Réincarnation* de Papus, André Savoret répondait en parlant de M. Philippe[1] et de M. Chapas.[2] L'interrogeant alors sur l'identité du troisième personnage, à cela il répondait inlassablement :
« il y a Francis Schlatter ».



Francis Schlatter

André Savoret,[3] d'une culture immense, est une pointure de l'ésotérisme et il avait sûrement tenté de démontrer son raisonnement sans ménagement. Il en parle dans l'un de ses ouvrages, en des termes qui font échos aux paroles de Monsieur Philippe :

« *Francis Schlatter, qui fit au siècle dernier tant de cures étonnantes aux États Unis, était un chrétien à la foi ardente et agissante. Un certain jour, soignant publiquement des malades de toutes catégories dont quelques-uns étaient étiquetés « incurables », il eut cette simple phrase :* « Le Père remplace aussi facilement une paire de poumons malades qu'il nous guérit du rhumatisme ou de l'enrouement. »

Et encore :

« Vous me demandez ce qu'est « ma » force. Elle n'est rien. C'est la volonté du Père qui fait tout ! ».

1 « Un éveilleur : M. Philippe », Ph. Collin, Univers Spirale, n°36 et 37, 2004.
2 « M. Jean Chapas, héritier de M. Philippe », Ph. Dugerey, L'Initiation, n°3, n°4, 2002 ; n°1, 2003.
3 « In memoriam : André Savoret », G. Alonso-Mier, L'Initiation, n°2, 2001.

Ce serviteur conscient des Puissances spirituelles, qui lisait dans les consciences aussi aisément qu'il commandait à la douleur, poursuivit sa mission cinq années durant, à travers la fiévreuse et matérialiste Amérique. Il mourut seul, en 1897, à l'heure prédite par lui, laissant à son ami Fox cette lettre laconique : « Ma mission est terminée et le Père me rappelle. Au revoir. » *Son squelette fut retrouvé six mois après, non loin de Mexico.*

Le caractère commun de ce genre de guérisseurs est de faire appel au secours d'En-Haut, de déclarer qu'ils ne peuvent rien, mais « *qu'il y a un Dieu dans le Ciel et que, lorsque l'homme doit s'avouer impuissant à soulager, la Providence peut encore intervenir.* »[4]

Mais revenons un peu sur son histoire pour tenter de comprendre ce que fut Schlatter. Nous empruntons[5] les éléments biographiques nécessaires au témoignage en anglais de Harry B. Magill paru en 1896.[6]

Né à Ebersheim (Alsace) le 26 avril 1856, François - son réel prénom - Schlatter arriva en Amérique en 1891. Il y fit tous les métiers et se réveilla un beau matin saint homme. Tête découverte, pieds nus, il parcourait les vastes États américains et se disait envoyé du Ciel. Il prêchait l'amour de Dieu et la paix des âmes. On le met en prison, où il continue à prêcher. Les prisonniers le raillent d'abord et finissent par être troublés.

Francis Schlatter n'a qu'à mettre sa main sur la tête des malades pour les guérir. Sorti de la prison, il s'en va au Texas. Son costume extravagant, ses pieds nus, ses cheveux longs qui encadraient d'une façon étrange son visage rayonnant de véritable illuminé, attirent des foules autour de lui. Les exaltés le tiennent pour un Élie ressuscité. Schlatter, sans se soucier de ses contemporains, ne faisait cependant que prêcher : « Prêtez l'oreille et venez à moi. Je ne suis qu'un simple envoyé de mon *Père céleste.* »

4 Médecins, guérisseurs et Charlatans, éditions A. Baticle, 1940, pp.10-11.
5 Voir l'excellent Saints, initiés et possédés modernes, chapitre II : « Schlatter, l'homme aux miracles », de Jean Finot, 1917, pp. 255-277.
6 Francis Schlatter, the healer, Harry B.Magill, Denver Co., 1896.

Et tous venaient à lui et il guérit les inguérissables et console les inconsolables. A Throckmorton, on l'enferme dans une maison de fous, mais il en sort plus imposant que jamais. Il s'en va alors vers la Californie. Objet de culte et d'admiration, il traverse les villages mexicains et répand la croyance en son «Père» parmi les falsificateurs de denrées et les impies américains. Il fait en même temps pleuvoir des miracles sur la tête des malades, bénit les enfants et arrive ainsi à San Francisco, en décembre 1894. De là, toujours à pied, tête nue, il parcourt les déserts de Mohave et arrive au mois de mars 1895 à Flagstaft. Après y avoir passé quelques semaines, comme simple pâtre, il continue sa course pénible à travers les tribus indiennes. Et il y « faisait connaître le nom de sa sainteté, comme disait Ezéchiel, et les habitants du pays allaient à sa rencontre et admiraient la puissance du Seigneur ». Cinq jours de suite, il passa en compagnie du chef de la tribu des Navajos, en semant des miracles et remplissant d'enthousiasme les âmes simples qui accouraient pour toucher ses mains.

Le 15 août 1895, Schlatter arrive à Albuquerque et, un mois après, nous le voyons à Denver, devenu sa résidence favorite. C'est dans ce paradis du nouveau monde que Schlatter accomplit ses miracles les plus éclatants. Denver devint sa ville, et de toutes parts les incrédules et les croyants, les bons et les méchants, accouraient vers l'envoyé du Ciel.

Des femmes, touchées par les grâces du « *Fils du Père* », lui faisaient cortège, les hommes l'admiraient, les reporters américains eux-mêmes, tout en interviewant le saint homme, s'inclinaient respectueusement devant la simplicité de sa personne et racontaient, en termes enflammés, les miracles accomplis par le «*prophète de Denver* ».

Les reporters et les journaux américains se mettant au service du « prophète » jettent du reste une lumière étrange sur ce saint fin de siècle. Car Schlatter, le «*saint taciturne* » comme l'appelaient les foules, ne devenait éloquent que dans l'intimité des envoyés des journaux. Le thaumaturge « *prenait garde à ses voies* » comme chante le psalmiste, afin de ne pas pêcher par sa langue, et il « *gardait sa bouche avec un frein* » tant que les méchants étaient devant lui ; mais aussitôt en présence des reporters, le feu de sa méditation se répandait dans des confessions touchantes et ingénieuses. Ce n'est, en somme, que grâce à eux que son « *évangile* » si simple parvint jusqu'à nous.

> *« Je ne suis rien, leur disait-il, mais c'est mon Père qui est tout. Ayez foi en lui et tout ira bien. »*

Ou :

> *« Mon Père remplace aussi aisément une paire de poumons malades, qu'il nous guérit des rhumatismes ou de l'enrouement. Il n'a qu'à vouloir et le malade devient bien portant et l'homme sain devient malade. »*

> *« Vous me demandez en quoi consiste ma force. Elle n'est rien, c'est sa volonté qui est tout. »*

Un jour qu'une foule de quelques milliers de personnes se presse sur ses pas, Schlatter s'adresse à un homme qui se trouve à sa proximité : « *Sortez !* Lui dit-il avec un ton de violence qui frappe l'assistance. *Sortez et quittez Denver, car vous êtes un assassin !* »

Et l'inconnu s'en alla et la foule émerveillée salua le saint homme disant qu'il n'est pas en son pouvoir de guérir les gens méchants.

La foi descendait jusqu'aux chemins de fer du Nouveau-Mexique. Un jour, la direction de l'Union Pacific Railway fit placarder dans le pays un avis disant que tous ceux parmi ses employés de même que leurs familles, qui désireraient consulter Schlatter, recevraient leurs permis et leur congé régulier.

Le Omaha World Herald raconte à cette occasion le spectacle grandiose des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant à tous les degrés de l'administration du chemin de fer, qui allaient demander le pardon de leurs péchés et la guérison de leurs maladies au saint homme de Denver... Et c'est ainsi que les chemins de fer, joints au reportage moderne, faisaient cortège aux exploits miraculeux du prophète...

Et le saint homme continuait à faire des miracles. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient et les culs-de-jatte marchaient. La foi s'allumait dans le Nouveau-Mexique et jetait ses rayons célestes sur toute l'Amérique. Le charme infini qui se dégageait de la personne de Francis Schlatter descendait comme une suggestion grandiose sur les consciences les plus incrédules.

L'écho de ses exploits arriva même en Europe et certains journaux anglais racontaient des cures de Schlatter tellement invraisemblables que le Nouveau-Mexique a failli devenir le refuge de tous les incurables de l'univers.

Le général E. F. Test a publié, dans l'Omaha World Herald, un long article où il est dit entre autres :

> « *Tous ceux qui l'approchent sont soulagés dans leurs souffrances. Le Dr Keithhey a été guéri de la surdité... Je me suis servi de lunettes pendant nombre d'années... Un geste de sa main a suffi pour que je n'en eusse plus besoin...* »

Un des hauts fonctionnaires de l'Union Pacific, M. Sutherland, fortement éprouvé par un accident de chemin de fer, ne pouvait plus ni marcher ni mouvoir ses membres. On l'a transporté à Denver et il en est revenu complètement guéri. Non seulement il a recouvré la faculté de marcher, mais, sourd depuis une quinzaine d'années, il s'est débarrassé par la même occasion de sa maladie et a regagné la faculté de l'ouïe.

M. Stewart, sourd depuis vingt ans, a été complètement guéri par le saint de Denver (*Rocky Mountain Daily News*, 12 novembre 1895). Rien ne peut résister à la grâce et à la puissance miraculeuse de Schlatter. La cécité, la diphtérie, la phtisie s'évanouissent devant sa main et surtout devant ses gants, comme de simples migraines sous l'influence de l'antipyrine.

Mme V. V. Snook était atteinte d'un cancer depuis de longs mois. Epuisée de souffrances, elle envoie chez le saint homme demander un de ses gants. Le « Fils du Père » lui en envoya deux en disant qu'elle sera guérie, et elle était guérie... Il en fut de même de John Davidson (1217, 17th Street Denver), du colonel Powers de Georgetown et d'une douzaine d'autres, tous atteints depuis de longues années de maladies plus ou moins incurables.

L'ingénieur Norris (Albuquerque), souffrant de la cataracte, fut guéri en un clin d'œil... Un bûcheron complètement aveugle distingue les couleurs après avoir été touché par la grâce de Schlatter.

Mme M.-C. Holmes de Havelock, Nébraska, souffrait de tumeurs au-dessous des yeux. Elle y a posé le gant que lui a donné Schlatter et les tumeurs disparurent (*Denver News*, 12 novembre 1895).

Des montagnes de gants[7] qui arrivaient de toutes parts, gisaient sur le sol de la maison où habitait Schlatter. Le thaumaturge les touchait de sa main et les distribuait à la foule. La foi étant la seule raison des guérisons, « *il est inutile*, disait Schlatter, *de toucher les malades de sa main* ». Et s'il le faisait, ce n'était que pour impressionner les âmes ayant besoin de cet effet palpable pour jouir des bienfaits que « *son Père* » faisait descendre par son intermédiaire sur la terre.

C'est ce qui nous explique aussi comment Schlatter a pu soigner de 3 à 5.000 personnes par jour. Adossé contre un pupitre, il étendait ses mains sur la foule qui s'en allait, la paix dans l'âme.

Et la perle du Colorado jubilait en constatant comment les muets parlaient, les culs-de-jatte marchaient, les aveugles voyaient, et tous glorifiaient le « *Fils de son Père* ».

Son désintéressement était au-dessus de tout soupçon, et le mépris qu'il professait pour le « roi dollar » remplissait d'étonnement et d'admiration ses fidèles.

> « *L'argent, que voulez-vous que j'en fasse ? disait Schlatter. Mon Père ne me donne-t-il pas tout ce dont j'ai besoin ?... Il n'y a pas de plus grande richesse que la foi ; or, je crois à mon Père de toute ma foi ardente* ».

7 « Guérison par les gants », L'Initiation, 2ème volume, 1896, p. 92. Au XVIIe siècle, Greatrak l'Irlandais guérissait *par ses propres gants ou en imposant les mains au malade. Voir Goerres : Mystique, V. 399, d'après Stuble* (Miraculous Conformist).

Les dons affluaient de toutes parts et Schlatter les renvoyait avec sa douceur habituelle. On finit par ne plus lui envoyer que des gants que le saint homme, après les avoir touchés de ses mains, donnait aux malades et infortunés.

Or, le 13 novembre 1896, Schlatter disparut tout à coup en laissant ce simple mot : « *M. Fox. Ma mission est finie et le Père me rappelle. Je vous salue.* »

Car voilà, Schlatter le guérisseur, le pauvre cordonnier du Colorado, dont les merveilleuses cures attiraient vers Denver tout un peuple de boiteux, d'estropiés et d'aveugles, a passé par où passe tout ce qui est mortel.

Le 29 juin 1897, un jeune vacher mormon, passant à peu près à vingt-cinq miles de Casa Grande, vit pendus aux branches d'un vieux chêne stérile et solitaire une selle, une bride et un chapeau. S'attendant à trouver un campement, il quitta le sentier et courut à l'arbre. Là s'offrit à sa vue le squelette blanchi d'un homme couché sur une couverture, dans une pose tout à fait naturelle. Sur les os, aucune trace ni de vêtements ni de chair. Le crâne brillait au soleil. Le squelette était couché sur le dos, la main droite reposant sur la poitrine, la gauche étendue le long du corps. Le genou droit était plié ; la jambe gauche étendue. Aucune trace de lutte ; tout indiquait que l'homme était mort tranquillement pendant son sommeil. A ses côtés gisait une petite baguette de cuivre longue de trois pieds et demi environ. Auprès de l'arbre, une pile de vêtements ; le vacher vit une Bible et deux agendas. Le nom de François Schlatter était écrit à l'intérieur de la couverture de la Bible ; au-dessous, deux versets d'une prière et une adresse : Clarence S. Clark, Denver, Colorado.

Le jeune homme tourna ensuite son attention sur les objets pendant à l'arbre. Il trouva une selle faite à Denver, une bride, une corde, un chapeau de feutre blanc et une gourde contenant un peu d'eau. Sur tout cela une sorte de charpente, aucun ustensile de cuisine, aucune provision. Rien ! L'homme était évidemment mort de faim !

Et il ne pouvait y avoir de doute sur l'identité du guérisseur. C'est à Lordsburg (New-Mexico) qu'il a été vu pour la dernière fois, monté sur un cheval gris. Comme on lui demandait où il allait, il leva sa baguette de cuivre et l'étendit dans la direction de Mexico[8]

8 « La mort de Schlatter », Phaneg, L'Initiation, Juillet 1897.

Tout homme étant fils de Dieu, lorsque Schlatter dit être le Christ, il ne fait qu'énoncer une vérité en terme religieux au lieu d'employer le langage ordinaire. L'homme qui pourrait penser et agir toujours avec amour, personnifierait la pensée du Christ sur cette terre. Journellement, nous rencontrons l'amour sans le reconnaître, car nous n'avons pas assez d'amour en nous. Le monde est rempli *d'hommes et de femmes qui font paisiblement ce que fait Schlatter ; si l'attention* n'est pas attirée sur eux, c'est qu'ils ne possèdent pas les éléments de singularité, de folie, si l'on veut, qui les distinguent. Schlatter a le même pouvoir qui est latent en nous ; il le dit lui-même. Toutes les cures qu'on peut accomplir ont pour base un changement d'idées dans le mental du malade, quelle que soit la méthode. Pour résumer, les guérisons sont obtenues surtout en transformant les pensées haineuses en pensées d'amour. Tout homme, qu'il le sache ou non, est sur cette voie.[9]

Il est aussi facile de dire que Schlatter était fou et qu'il aurait fallu le protéger contre le suicide, mais sa voie n'était pas *celle des autres hommes. Il dédaignait* l'argent ; souvent les personnes guéries lui offrirent de fortes sommes ; il n'accepta jamais rien. Beaucoup verront dans ce fait une preuve de sa folie.

Il y a eu certes dans les siècles écoulés des thaumaturges, mais à notre époque, presque tous les guérisseurs n'ont en vue que leur intérêt. Cet étranger toujours errant et misérablement vêtu, mendiant son pain de ville en ville, fait exception ; de plus, sa foi en lui-même et ses guérisons sont hors de doute.

Nous avons dépassé le XX[e] siècle et nous savons ou croyons savoir que Schlatter soignait surtout l'esprit. Ceci n'est pas nouveau, mais il y a certainement plusieurs milliers de citoyens à qui cette explication semblerait aussi absurde qu'à nous l'idée de miracle.

Schlatter a vécu trop tard. Il y a seulement deux ou trois siècles, il aurait suscité une croisade ou bouleversé le monde par une renaissance religieuse. Admettons *qu'après cela (il fût mort de faim dans un désert)*, on lui aurait certes bâti une cathédrale pour une railleuse postérité.

9 « Le guérisseur Francis Schlatter », G. D., L'Initiation, 3[ème] volume, juin 1897, p. 284. Lignes parues dans Le *Light* du 27 mars 1897 sur le guérisseur Francis Schlatter.

Schlatter était un véritable Ermite du Moyen Âge. Il suivait la règle d'un prêtre laïque. Il observait les vœux de pauvreté, d'humilité et de chasteté, et il est mort martyr de sa foi. Était-ce un imposteur ? Si l'on veut, mais il a toujours été sa propre dupe. Il n'a jamais fait de mal. Il était honnête et dévoué, et ce ne sont pas des qualités assez communes aujourd'hui pour en rire. On devrait élever un monument à Schlatter et garder sa mémoire.

Francis Schlatter était *un illuminé*, et nous dirons seulement pour ceux qui savent, que cet homme, obscur par sa naissance et sa position sociale, était cependant un des onze qui ont passé par le soleil en 1855. Cette affirmation de Gérard Encausse (Papus), qui la tenait semble-t-il de son Maître Philippe, nous laissera à réfléchir…



Suite à l'hommage rendu dans notre précédent numéro (page 208) à Gilram, récemment disparu, un abonné fidèle nous a fait très judicieusement observer que celui-ci n'avait pas, contrairement à ce qui a été écrit dans cet hommage, publié un seul ouvrage mais qu'il publia aussi, en 1993, un livre de 302 pages intitulé Introduction à la Sagesse Traditionnelle. Dont acte.

Catharisme et néo-catharisme - Déodat Roché (1877-1978)
Le Quêteur de l'Absolu

Par Dominique Dubois



Déodat Roché

Le catharisme, *un mouvement chrétien* parmi tant d'autres, un courant gnostique aux ardentes aspirations spirituelles qui affecta toute l'Europe, des Balkans aux côtes de la Manche et même une partie de l'Asie Mineure, s'implanta également dans les Pyrénées, notamment en Occitanie, pour y être déraciné monstrueusement par le fer des armées catholiques et les procédures abjectes de Rome. Au quinzième siècle, le catharisme avait, selon l'histoire officielle, disparu, sans pourtant exclure qu'une survivance catharisante ait pu clandestinement s'intégrer ou se mélanger dans d'autres courants spirituels. A la fin du 19e siècle et dans le courant du 20e siècle, quelques cherchants avides de cette spiritualité d'antan ou de ce particularisme ontologique du catharisme *moyenâgeux tentèrent d'en revivifier en* Languedoc sa gnose, sous une forme inévitablement novatrice et moderne et au grand dam, peut-être, d'une historiographie scientifique du catharisme. D'ailleurs, Anne Brenon, archiviste *paléographe et directrice du centre national d'études cathares* René-Nelli et historiographe naturellement attitrée du catharisme, dénonçait vertement dans son utile et érudit ouvrage *Le vrai visage du catharisme* (1991) les dérives grand-guignolesques de certains auteurs qui se glosaient

> « *d'un catharisme mythologique et, hélas, commercialisable, à petits renforts de trésors cachés, de Graals pyrénéens, d'inédits de Platon, de rêves bouddhistes et hyperboréens ou d'ésotérisme platement occultiste*[1] ».

Tout en nous demandant si Anne Brenon est tout de même clairement habilitée à causer d'occultisme ou d'ésotérisme et surtout d'épingler en bloc les gens et les idées de l'ésotérisme, on peut notamment se référer à sa remarque en vrac

1 Anne Brenon in *Le vrai visage du catharisme*, p. 9, Editions Loubatières, novembre 1991.

contenue dans son petit livre pourtant instructif :

> « *Le pentagramme, une figure géométrique dont l'ésotérisme du 20e siècle a cherché, sans aucune justification, à attribuer le symbolisme aux cathares* »;[2]

reconnaissons néanmoins qu'il y a dans ses propos pamphlétaires une bonne part de vérité ; principalement dans un contexte de sauvetage officiel et scientifique de l'histoire du catharisme et des cathares ou, selon le qualificatif médiéval donné aux religieux et religieuses cathares, des « Bons Hommes » et des « Bonnes Femmes ». D'autant plus qu'il est désormais avéré que des liens réels avec les Bogomiles[3], un mouvement hérétique issu de la Bulgarie, éclairent factuellement l'origine et les cheminements de la religion des cathares[4]. D'ailleurs il est aussi attesté, après maintes vérifications, que les rituels entre bogomiles et cathares occidentaux sont analogues. Anne Brenon, bien évidemment, ne pouvait à juste raison faire autrement que de dénoncer et vilipender « *les fantaisies catharophiles ou ce marché des artefacts, impersonnels et dérisoires*»[5].

D'autres chercheurs avaient aussi grandement contribué, surtout en France, à dégager l'histoire du catharisme, selon le ton radical d'Anne Brenon, « de la gangue irisée du mythe[6]». Parmi les historiens reconnus dans l'étude de l'hérésie, évoquons brièvement quelques noms mentionnés dans les célèbres *Cahiers de Fanjeaux*, principalement dans le Cahier numéro 14 dévolu à l'historiographie du catharisme, une collection consacrée à l'histoire religieuse du Languedoc et placée sous le patronage de l'institut d'études méridionales de la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université et de l'Institut Catholique de Toulouse[7].

2 Le symbolisme du pentagramme, une figure géométrique notoire des francs-maçons et des mouvements hermétiques et magiques, ne peut, bien évidemment, être attribué aux cathares. C'est une ineptie de vouloir, comme le fait l'auteur de cette remarque, généraliser. Pour la citation d'Anne Brenon, voir son pratique petit ouvrage *Le Dico des Cathares*, Éditions Milan, mai 2000. *Le vrai visage du catharisme.*

3 Nom slave signifiant « aimé de Dieu », équivalent du grec « théophile ».

4 C'est-à-dire les bogomiles de la chrétienté grecque.

5 *Le vrai visage du catharisme.*

6 *Idem*, p. 315-316.

7 Dans cette mouvance, relevons que l'Audois de Sallèle-Cabardès, Mgr Elie Griffe (1899-1978), fut le premier président des colloques de Fanjeaux. *Cahiers de Fanjeaux*, Collection d'histoire religieuse du Languedoc, Cahier numéro 14, *Historiographie du catharisme*, Privat, Editeur, Fanjeaux, Toulouse, 1979.

Citons donc l'érudit théologien protestant Charles Schmidt (1812-1895), auteur en 1849 d'un ouvrage majeur en deux volumes de l'*Histoire et doctrine* de la secte des cathares ou albigeois; le légitimiste Léon Gauthier (1831-19 ?), maître à penser d'une austère *Revue des Questions historiques*[8] ; le médiéviste Henri de Buchère, comte de l'Épinois (1831-1890), collaborateur assidu de ladite revue *qui se chargea durant trente années des compte rendus bibliographiques* concernant les ouvrages du Moyen Âge ; le biterrois ecclésiastique Mgr Célestin Douais (1848-19 ?), un des ces personnages qui possédait un immense amour pour le Languedoc éternel, sa terre et ses hommes ; Jean-Marie Vidal (1872-1940) du diocèse de Pamiers, auteur également de plusieurs contes et poèmes en langue occitane ; le professeur Henri-Charles Puech (1902-1986) qui contribua à mesurer avec exactitude la différence profonde du catharisme et des manichéismes d'Iran, d'Asie centrale ou d'Afrique ; Adolphe Vaillant, traducteur et commentateur d'un Traité du Cosmas le *Prêtre contre les Bogomiles* ; le R. P. Antoine Dondaine, *historien sagace à qui l'on doit la découverte d'un manuscrit* inestimable *Liber de duobus principiis* ; Christine Thouzellier ; professeur J. Gouillard ; Jean Guiraud (1866-1953) ; sans omettre l'utile et bienveillante participation de quelques historiens balkaniques ...

Anne Brenon avait pour sa part rendu hommage à quatre écrivains : Jean Duvernoy, auteur notamment de *Guillaume de Puylaurens, chronique 1203-1275*[9] ou *Le Catharisme*[10], ainsi que de quelques articles dans les *Cahiers de Fanjeaux* et dans la *Revue d'hérésiologie médiévale* intitulée *Heresis* ; à Michel Roquebert, auteur surtout d'un imposant ouvrage en plusieurs tomes *L'épopée cathare* ; au poète et romaniste René Nelli (1906-1982), un traducteur chevronné des textes cathares et un commentateur averti qui s'est aussi penché solidement sur la civilisation médiévale méridionale ; enfin à Fernand Niel (1903-1985), un écrivain érudit au demeurant apprécié durant son temps par les ésotéristes qui n'ont pas oublié son grand classique *Les Cathares de Montségur* (1973) et surtout sa fameuse découverte sur l'orientation solaire du château de Montségur. Une «malchance » pour Fernand Niel, écrivait amèrement Anne Brenon, et « pour les théories du temple solaire que tant de ses commentateurs et glosateurs ultérieurs

8 Une revue catholique et royaliste.

9 Jean Duvernoy, *Guillaume de Puylaurens, chronique 1203-1275*, traduite et commentée. Toulouse, Ousset, 1958.

10 Jean Duvernoy , *Le Catharisme*, Toulouse Privat. Tome 1, *La Religion*, 1976. Tome 2, *L'Histoire*, 1979.

ont répandues à propos de Montségur oblitérant le sérieux des travaux, la sincérité et l'honnêteté de celui que l'on appelait en 1965 *l'homme qui connaît le mieux* Montségur[11] ».

Il n'est donc nullement ici question de discourir sur ce château ariégeois bien campé sur son éperon rocheux, le « pog », qui domine le pays d'Olmes, mais de signaler la remarque désabusée de quelques inconditionnels du Graal cathare :

> « *Montségur où les rayons du soleil levant, avec une précision millimétrique, viennent embraser le donjon du château, en passant à travers des archères étroites de 10 cm et distantes de plus de 5 mètres. L'architecture symbolique, l'orientation solsticiale, la relation aux étoiles, la vérité du nombre, tout à Montségur procède de la communication au Divin. Mais tout cela n'existe pas, il ne peut y avoir de vision ésotérique à Montségur. L'église cathare ne possède, en son sein, aucune source cachée, ni le Graal, ni la réalité de Jésus, ni... Rien n'existe pour les nouveaux inquisiteurs de l'Histoire, membres du CNRS, universitaires, historiens, pontifes de la morale, manitous de la science et du savoir, dévots bien pensants des causes entendues, rédacteurs de prospectus touristiques... Tout cela n'existe pas, puisqu'ils l'ont décrété*[12] ».

Encore conviendrait-il d'ajouter « pour ces charmants conteurs » qu'il est indiscutablement avéré que l'actuel château de Montségur a été en fait implanté à l'emplacement arasé de l'ancien village fortifié qui constituait, jusqu'au siège de 1244, le lieu de résistance essentiel des cathares et des faydits. En d'autres termes l'actuelle forteresse de Montségur a été bâtie à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe par la famille des Lévis, ses seigneurs par droit de conquête[13]. Ce que corrobore le médiéviste de renom, le professeur Marcel Durliat, auteur d'une somme d'écrits consacrés à l'art roman et qui déplore l'inexistence de mouvements artistiques cathares, à l'exception notable de l'art des troubadours :

11 *Op., cit.*
12 *Montségur, Al cap de sèt cents ans verdeja lo laurel* in la revue *Arcadia*, p. 55, juillet 2002.
13 *Le Dico des Cathares*, p. 138.

> « *Les Cathares n'ont laissé ni architecture, ni sculpture, ni peinture, car ils étaient contre toute représentation. On leur a prêté beaucoup les châteaux, par exemple mais la supercherie a été très rapidement démasquée : ces constructions dépendaient de Carcassonne, les maçons qui en venaient sont venus construire ces châteaux pour protéger la frontière du côté français*[14]».

Dans un article intitulé *Vulgarisation et récupération : Le catharisme à travers les mass-Média* et apparu dans la collection d'histoire religieuse du Languedoc, les *Cahiers de Fanjeaux*, Charles-Olivier Carbonnell se plaignait dans les années 1979-1980 des nombreux ouvrages a-historiques, c'est-à-dire mythographiques :

> « *Dès lors le catharisme comme objet s'éparpille, se dissout. L'encyclopédisme du kaléidoscope ésotérique en fait un néo-orphisme, un néo-pythagorisme, un néo-gnosticisme, etc. Dans le jeu si facile des analogies et des réincarnations, tous les coups sont permis... On arrive ainsi à une véritable négation du métier d'historien. Affabuler sur des fables, établir des corrélations entre phénomènes les plus discontinus, citer en bibliographie, aux côtés de Charles Schmidt et Henri Marrou, l'alchimiste Fulcanelli, le néo-gnostique René Guénon (1886-1951) et le croisé wagnérien-nazi Otto Rahn, recourir à la symbolique comme à une science auxiliaire et à l'imagination comme à une vertu historienne, voilà quelques-unes de leurs méthodes*[15] ».

Admettons sans ambages que l'ésotérisme (un marché juteux pour certains) catalyse bien des fantasmes, mais reconnaissons aussi que l'auteur précité ne semble peut-être pas habilité à s'étayer sur Fulcanelli ou René Guénon (1886-1951), pas plus que son parti pris ne lui donne la possibilité de plancher sur la symbologie et d'en comprendre sa portée. L'ésotérisme ou l'occultisme, deux termes encore fantaisistes et épidermiques pour les penseurs cartésiens :

14 Magazine Pyrénées cathares, *Marcel Durliat pour les siècles des siècles*, p. 101, été 2004.
15 *Op. cit., p. 377, Cahiers de Fanjeaux n° 14, Privat, Editeur, Toulouse, 1979.*

> *« C'est le verdict et c'est l'aveu des instituteurs mêmes ! L'occultisme, jadis banni, naguère ignoré, court aujourd'hui le risque d'être acculturé. Symptôme fatal : le mépris du terme, son synonyme ésotérisme*[16]... »

Malgré les attrayantes définitions, entre autres, du reporter de l'occultisme Jules Bois (1868-1943)[17] et plus récemment les précisions acérées de Robert Amadou proposées dans son érudit ouvrage *L'Occultisme, Esquisse d'un monde vivant*[18], qui voulait avec cette bienveillante et louable audace, autant que faire se peut, rendre à partir des années 1950 (avec René Alleau) l'Occulte à la culture, il n'en demeure pas moins que les deux qualificatifs « occultisme » et « ésotérisme » sont non seulement, comme nous l'avons constaté, rejetés par la science officielle mais utilisés ou cités à l'emporte-pièce par un public non averti. Peu importe, même si surtout le terme « ésotérisme » est devenu populaire et que le grand public en altère ou en bafoue encore aujourd'hui son sens véritable, par ignorance et par un attrait démesuré et naïf du merveilleux, l'essentiel est de retenir qu'il exista dans le courant du 19e et 20e siècle une minorité d'hommes et de femmes qui furent réellement engagés dans une quête spirituelle. On peut parler là d'ésotérisme véritable, tel qu'il devrait être compris ou saisi car de nos jours le grand public l'assimile tous azimuts à l'astrologie, aux histoires fantastiques, au surnaturel, à la magie... et plus rarement à la mystique. Le mieux serait donc d'utiliser un terme plus approprié, celui par exemple de gnosticisme, d'hermétisme (qu'on ne doit pas confondre avec le gnosticisme), de mysticisme ou même d'ésotérisme religieux.

Dans le cadre qui nous intéresse ici, celui qui est au-delà d'un musée du catharisme ou d'une histoire séculairement révolue, nous aimerions évoquer l'homme ou, pour reprendre une partie du joli titre de l'article de Jean-Marie Constans, « le Quêteur d'Absolu[19] », celui qui joua un rôle prédominant dans la

16 Robert Amadou in *L'occultisme, Esquisse d'un monde vivant*, p. XVII, Éditions Chanteloup, Saint-Jean-de-la-Ruelle, 1987.

17 Dominique Dubois, *Jules Bois (1868-1943) Le reporter de l'occultisme, le poète et le féministe de la belle époque*, Arqa éditions, mai 2004.

18 Aux Éditions Chanteloup, Saint-Jean de la Ruelle, 1987.

19 Magazine Pyrénées cathares, *Déodat Roché, Quêteur d'Absolu* de Jean-Marie Constans, pp. 87-90, été 2004.

résurrection du souvenir cathare, un personnage que l'on disait à juste raison *modeste, désintéressé et humble. Celui encore qui s'est vu affublé, à tort et par* dérision, par certains journalistes à sensation du titre de « pape cathare[20] ».



Déodat Roché

Outre les quelques articles consacrés à Déodat Roché dans les diverses revues et les quelques lignes ou pages contenues dans certains *ouvrages du 20e siècle, la vie* de cette personnalité hors norme demeure de nos jours bien connue, grâce à deux livres récents : le premier datant de 1997 de Jean-Philippe Audouy intitulé *Le tisserand des catharismes* ; le second datant de 2001 de José Dupré, un disciple de Déodat Roché et auteur de *Un cathare au XXe siècle, Déodat Roché (1877-1978), Sa vie, son œuvre, sa pensée.* Ces deux auteurs ont fait œuvre utile, tout en déplorant humblement que José Dupré n'ait pas jugé utile de citer une seule fois l'ouvrage de son prédécesseur et que, d'autre part, pour le besoin de son travail hagiographique (hélas !), il ait livré de façon sardonique ses quelques méchantes prises de position à l'encontre des anthroposophes et d'Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), fondatrice en 1875 à New York et avec le colonel Henry Steel Olcott (1832-1907), de la Société Théosophique[21]. Mentionnons par ailleurs les surprenants comparatifs brossés par l'auteur, notamment sur Henri Bergson (1859-1941) que José Dupré considère comme (je cite) très supérieur à Rudolf

---

20 Contre la volonté de Déodat Roché.

21 Il est vrai que depuis des décennies la référence se porte sur René Guénon. Nous ne rentrerons pas dans de telles considérations, mais pour ceux qui désirent en toute impartialité étudier l'historique de la S.T., voici quelques ouvrages indispensables à lire : *Les Collected Writtings* en 16 volumes, *The Theosophist* en 2 volumes, *Theosophical articles* d'H.P.B. en 3 volumes, *H.P.B. Speaks* en 2 volumes, *contribution à l'Histoire de la Société Théosophique en France* de Charles Blech, *Dâmodar and the pioneers of the theosophical movement*, et surtout *In Search of Masters* de Paul Johnson, sans omettre *La Fraternité Hermétique de Louxor (H.B. of L.)* de Christian Chanel, John P. Deveney et Joscelyn Godwin, etc.
Notons pour informations que Ariège, occultiste renommé du temps de Papus et très déçu du groupe théosophique, livra à René Guénon des renseignements sur la Société Théosophique. Quant à la partialité de René Guénon, relevons pour la petite histoire qu'il affirma le plus sérieusement du monde que l'Orient ou *l'Inde n'avait jamais enseigné la réincarnation.*

Steiner ou Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955).[22] Nous pensons qu'il serait inutile de nous aventurer dans de telles comparaisons ou de pousser l'absurdité à mettre en balance ledit auteur et Steiner ou encore Blavatsky.

En parfait *compendium,* relevons que Déodat Roché, fils de Omer-Paul Roché (1848-1906), notaire de son état, et de Marie Delfour (1859-1946), vit le jour le 14 décembre 1877 à neuf heures du matin, au cœur des Corbières, dans la vallée de la Sals où se situe Arques, un village célèbre pour son château, une ancienne propriété de Pierre de Voisins, le fidèle compagnon du cruel et tristement célèbre Simon de Montfort.

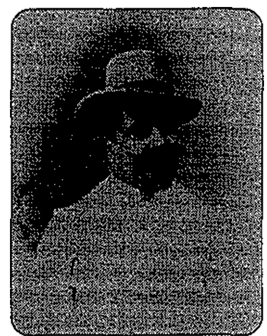
Humanisme et franc-maçonnerie

Au sein d'une famille solidement traditionaliste, l'enfance et l'adolescence de Déodat Roché furent heureuses, harmonieuses et équilibrées. Il y reçut ainsi une probe éducation, celle de son père, un libre penseur qui s'évertua de lui transmettre son rigorisme humanitaire et philosophique. Déodat en fut durablement imprégné, au point qu'il décida de suivre, sous la houlette de son paternel, une carrière de magistrat. Comme il se doit, il suivra dans la bonne vieille ville rose de Toulouse des études de Lettres et de Droit. En 1901, l'année même de son mariage avec Marie-Louise Lagriffoul (1878-1938), Déodat entre officiellement dans la magistrature, audoise naturellement, d'abord en tant qu'avocat et ensuite au siège du tribunal civil de Limoux, de Carcassonne, puis de Castelnaudary en tant que président.

En 1907, il se singularise par son refus irrévocable de condamner la révolte des viticulteurs, celle qui fut par ailleurs annoncée dans le journal *Le Tocsin* du 21 avril 1907 de Monsieur Marcellin Albert (1851-1921), un personnage reconnu dans l'histoire audoise d'aujourd'hui comme la grande figure locale de ces évènements passés. Ce qui a valu à Déodat Roché quelques anicroches avec le futur sous-secrétaire d'État aux Beaux-arts, l'Audois Dujardin-Beaumetz (1852-1913), pourtant radical-socialiste et franc-maçon, semble-t-il, du Grand Orient de France. L'engagement républicain de Déodat Roché, sous forme d'un radicalisme militant largement dominant dans le Midi de la France, demeure donc bien connu chez les Audois. À l'image d'Omer-Paul Roché, maire d'Arques de 1929 à 1935,

22 *Op. cit.*, p. 341.

Déodat Roché fut élu à trois reprises et siégea encore à l'âge de soixante-dix ans au conseil général de l'Aude de 1945 à 1949, date à laquelle il délaissa définitivement la politique pour se consacrer à la propagation du catharisme. En revanche, il resta toute sa vie durant fidèle à la franc-maçonnerie, à la loge *Les Vrais Amis réunis*, Orient de Carcassonne, à laquelle il fut initié dans sa jeunesse.[23] Toutefois son appartenance à la franc-maçonnerie ne fut pas ignorée par le régime de Vichy qui lui infligea en 1943 une révocation, celle de ne plus présider au tribunal civil de Béziers. Notons par ailleurs que Déodat s'abstint maintes fois de siéger en cours d'assises, principalement pour manifester son opposition au principe de la peine de mort, et qu'il fit d'autre part souvent acte de présence à la «*Société fraternelle de bienfaisance et d'éducation populaire*» de Carcassonne.[24]


Jules Doinel

Jules Doinel

La venue à Carcassonne du nouveau directeur des Archives départementales de l'Aude, Jules Doinel en personne, ne pouvait à l'évidence échapper à Déodat Roché qui fut toute sa vie durant habité d'un amour inconditionnel pour sa belle Occitanie montagneuse, sauvage et rude, avec son histoire du catharisme et son épilogue si tragique, un drame qui s'était opéré, comme nous le savons, sept siècles auparavant.

Il est vrai que les historiens de l'ésotérisme ou de l'occultisme nous apprendrons que dans une séance spirite, tenue en automne 1888 chez Lady Caïthness, duchesse de Pomar (1830-1895), l'esprit de *Guilhabert de Castres, ancien évêque de Montségur,[25] se manifesta à l'assemblée* et leur enjoignit de procéder à la résurgence de l'Église gnostique :

23 Voir pour Déodat Roché et Dujardin-Beaumetz le *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, p. 377 et 1034, Presses Universitaires de France, août 1987.

24 Déodat Roché in *Survivance et Immortalité de L'homme*, p. 219, Éditions des cahiers d'études cathares, Carcassonne, 1955.

25 Le plus célèbre des parfaits d'Occitanie. Vers 1222 Guilhabert décida de se retirer à Montségur. A partir de cette date, Montségur devint le centre religieux et politique de la secte. Guilhabert y mourut peu de temps avant le siège de 1244.

> *« Nous sommes venus à vous, nos bien-aimés. Toi Valentin, tu fonderas l'Assemblée de Paraclet, et tu l'appelleras l'Église Gnostique».*[26]

Valentin qui n'était autre que Jules Doinel (1842-1902) avait donc été choisi, selon lui, par les évêques désincarnés pour réveiller cette église. Toujours est-il qu'il écrivit dans la célèbre revue *L'Initiation* de Papus *alias* Docteur Gérard Encausse (1865-1916) et apposait désormais sa signature sous le nom de T. Jules, évêque de Montségur. Ainsi donc, l'Église Gnostique, première du nom, fut officialisée en 1890 par Papus, Fabre des Essarts (1848-1917) *alias* Synésius et Chamuel *alias* Lucien Mauchel (1867-1936). Ces derniers qui composaient au demeurant le saint-synode et qui furent les premiers bénéficiaires de cet épiscopat spirite nommèrent et promurent, comme il se devait, Jules Doinel, patriarche de l'Église Gnostique, sous le nom de Valentin II.

En dehors de cette singulière manifestation de l'esprit de Guilhabert, ce qui pourrait encore aujourd'hui en faire sourire plus d'un (d'ailleurs certains avancent que Doinel fut manipulé par la duchesse de Pomar), retenons l'authentique démarche spirituelle de Jules Doinel, celle que naguère résuma succinctement le reporter de l'occultisme Jules Bois (1868-1943) dans son livre à succès *Les Petites Religions de Paris* (1894) :

> *« Monsieur Jules Doinel, archiviste à Orléans, est le plus savant et le plus modeste des hommes. Nul n'approfondit davantage l'antiquité hellénique et albigeoise par l'intelligence et, ce qui est mieux,* ***par le cœur****. Seulement, j'ai voulu fixer en un trait net l'impression haute et candide tenant un peu de la légende, que laisse le patriarche gnostique, président du saint-synode des parfaits et des purs*[27]».

Relevons tout de même la crise mystique que traversa l'ancien archiviste d'Orléans, puisque Doinel abjura en décembre 1895 l'Église gnostique pour réintégrer l'Église romaine, période à laquelle il publia sous le nom de Jean Kotska de violents pamphlets à l'encontre de la franc-maçonnerie. Toutefois, un petit

26 Jean-Pierre Bonnerot in *Un aventurier de la gnose occultiste* ; pour la citation voir *Le Monde Inconnu*, p. 68, n°1 décembre 1979.

27 Cit., Jules Bois in *Les Petites Religions de Paris*, pp. 175-76, Léon Chailley, Éditeur, Paris, 1894.

doute se pose sur cette réelle abjuration, puisque Jean-Pierre Laurant fit part d'une note manuscrite d'une page glissée dans l'exemplaire pamphlétaire de Doinel, *Lucifer démasqué*, de la bibliothèque de la Congrégation du Saint-Esprit, dans laquelle fut signalée ce qui suit :

> « *que l'abjuration faite entre les mains de Mgr Stanislas Touchet (1848-1926) à Orléans n'était qu'une feinte, une manœuvre habile pour lui permettre de faire des dupes dans le monde ecclésiastique*[28] ».

Toujours est-il que Doinel demanda, en janvier 1896, semble-t-il, sa réincardination dans l'Église gnostique dont le patriarche était alors, depuis le 3 janvier 1896, l'évêque de Bordeaux, Léonce Fabre des Essarts. Néanmoins, il est reconnu, en dépit de cette abjuration préméditée, que Jules Doinel, « T. Jules, évêque d'Alet et de Mirepoix »[29] depuis sa réincardination, eut le projet, sincère, dira-t-il, de réconcilier la Gnose avec l'Église. Il en fut sans doute très désabusé. Terrible dilemme non résolu par les exégèses de l'ésotérisme qui se demandent encore de nos jours si Jules Stanislas Doinel - qui cela dit en passant mériterait une grande biographie - est mort catholique romain ou gnostique. Peut-être les deux finalement.

Déodat Roché « Tau Théoditos » et le Dr Fugairon « Tau Sophronius»

En contact suivi avec Jules Doinel et abonné depuis 1896 à la revue *L'Initiation*, Déodat Roché écrivit de Toulouse plusieurs lettres au fondateur de ladite revue, le docteur Papus.[30] L'année d'après, date à laquelle Déodat amorce sa première conférence à l'école publique d'Arques sur le catharisme, « la Croisade contre les albigeois et la destruction de la ville de Fontoise[31] », il est en relation épistolaire avec Sédir et s'enquiert auprès de lui, si l'on en croit José Dupré[32], des conditions

28 Jean-Pierre Laurant in *l'Ésotérisme chrétien en France au XIXe siècle*, P. 162, Éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 1992.

29 Titre accompagné parfois de « baron de Terride ».

30 Marie-Sophie André in *Papus biographie*, p. 225, Berg International, Paris, 1995. Pour les lettres de Roché, voir (selon M.S. André) le Fonds Papus de la Bibliothèque municipale de Lyon Part Dieu.

31 Fontoise était le nom de la cité d'Arques au XIIIe siècle. Pour une liste exhaustive des conférences de Déodat Roché, voir José Dupré, *op. cit.*, pp. 205-06.

32 *Op.cit.*, p. 295. Marie-Sophie André annonce en revanche que c'est grâce à Fugairon, vers 1898, que Déodat Roché entra dans l'Ordre Martiniste, *op. cit.*, p. 225.

d'entrée dans l'Ordre Martiniste. L'année suivante, après la missive de Déodat adressée à Fabre des Essarts, il est lié avec l'un des coadjuteurs de l'Église gnostique, le docteur Fugairon.

Consacrons quelques lignes utiles sur Louis-Sophrone Fugairon. Il est né le 21 décembre 1846 à Tenes (Algérie), là où ses parents habitaient, puisque son père Antoine Fugairon occupait un poste de capitaine et commandait l'atelier du boulet n° 7. Vers 1860, après que ses parents eurent quittés définitivement l'Algérie pour se retirer à Savignac dans la Haute Ariège, pays de sa mère, née Clémence de Savignac Castelet, Louis-Sophrone Fugairon fait de brillantes études littéraires au collège de Pamiers. A l'âge de vingt ans, il suit les cours de l'École des Mines de Mons en Belgique et se signale à l'attention de ses maîtres et condisciples par l'invention d'une machine destinée à descendre dans les puits de mines. En 1870, il se livre à l'étude des sciences naturelles et obtient avec succès ses grades de licencié et de docteur ès sciences à la Faculté de Toulouse. Membre de la société géologique et botanique de France, professeur de physique et de chimie, cet infatigable chercheur n'en continue pas moins de poursuivre à Paris des études de médecine, des cours d'histoire naturelle de la Sorbonne, du Collège de France, du Muséum, de l'École d'Anthropologie et de la Faculté de théologie de la Sorbonne. Il s'installe finalement près de Savignac, dans la petite station d'Ax-les-Thermes, comme médecin hydrologue, n'ayant pu auparavant obtenir à Toulouse la direction du Muséum d'Histoire Naturelle.

Auteur de plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle ou le darwinisme, érudit scientifique reconnu,[33] Fugairon se penche également, lors de son séjour parisien, sur les phénomènes occultes, principalement dans le magnétisme et le spiritisme, encore en vogue pendant la période de la Belle Époque. Il s'évertue donc, en tant qu'homme de science, à apporter et à donner quelques éclaircissements sur les phénomènes dûment constatés par les expérimentateurs. Il expose ainsi les résultats de ses premières observations dans *L'Initiation* de Papus et fait paraître en finalité un livre : « *Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants comprenant l'explication des phénomènes dits spirites* » (1894). Bien intégré dans la pléiade des occultistes

33 Pour de plus amples détails sur les remarquables études et professions du Docteur Fugairon, ainsi que la liste de ses ouvrages scientifiques, voir *Les Cahiers d'Études Cathares*, numéro spécial, 2e série n° 4 et 5, pp. 47-49.

parisiens, Fugairon se laisse séduire par la mouvance gnostique de Doinel et est initié, en janvier 1896, par Fabre des Essarts, le patriarche gnostique T. Synésius, celui là même qui avait hérité - depuis l'adbujation de Doinel - de la direction de l'Église Gnostique. Consacré dès lors Évêque Gnostique de Béziers sous le nom de T. Sophronius, il édite chez Chamuel le « *Catéchisme expliqué de l'Église Gnostique, approuvé par Sa Grâce Synésius, patriarche gnostique* » (1899) et le « *Petit catéchisme Gnostique* » (1902)[34]. Entre temps Sophronius fonde en juin 1900, à Toulouse, avec l'accord de Fabre des Essarts, une revue mensuelle *Le Réveil des Albigeois* (1900-1901)[35], et invite la nouvelle recrue Déodat Roché, le diacre « Théodotos », à collaborer. Au début de l'année 1903, Déodat est ordonné sous le nom de Tau Théodotos, évêque gnostique de Carcassonne. Cependant, des divergences ontologiques entre Fugairon et Déodat éclatèrent. Déodat Roché en fut le principal plaignant et adressa en mai 1903 une longue lettre au Patriarche T. Synésius, pour signaler notamment le triste état de l'Église Gnostique et les processus de régénération qu'il propose[36].

En fait, Déodat Roché reprochait à son aîné de trente et un ans son esprit dogmatique et rationaliste et déplorait surtout que le recueil de dogmes fût constitué sous la direction de Sophronius et soit référencé comme « le corpus doctrinal de l'Église gnostique ». Il n'en demeure pas moins vrai que Déodat pensait encore dans les années cinquante que le docteur Fugairon était très savant en sciences naturelles, mais méprisait trop la philosophie spiritualiste[37]. Quoi qu'il en soit de ce jugement, peut-être excessif, relevons de Déodat Roché le caractère confidentiel de son information donnée jadis à son disciple José Dupré :

> « *Lorsqu'avec mon père, nous avons vu qu'il fallait porter des robes, des mitres et des croix, nous avons dit : on ne peut plus faire cela à notre époque* »[38].

Quant à Fugairon, il poursuivit son activité d'évêque gnostique en organisant à Toulouse le Concile de l'Église Gnostique qui se tiendra le 26 août

34 Édité sous le nom de Sophronius. *Bibliotheca Esoterica*, Dorbon-Aîné, Paris, 1940, p. 483.
35 Son siège était fixé au 66 de la rue Gambetta.
36 José Dupré, *op. cit.*, p. 296.
37 Déodat Roché in *Survivance et Immortalité de l'homme*, p. 219, Éditions des Cahiers d'études cathares, Carcassonne, 1955.
38 José Dupré, *op. cit.*, p. 258.

1903. Toutefois, en 1907, il se sépara de Fabre des Essarts pour constituer avec Castelet une nouvelle église : « l'Église Catholique Gnostique », avec cette caractéristique habituelle de Fugairon, tant décriée par Déodat Roché, celle d'introduire, comme l'écrivait à juste raison Marie-France James,[39] la dogmatique chrétienne et l'ensemble des phénomènes religieux et occultes dans le cadre de la science et la raison. Jean Castelet (1881-1934) qui en fut le patriarche, sous le *nomen* de Jean II, avait allié par ailleurs le martinisme et rattaché la franc-maçonnerie (Memphis-Misraïm) à son « Église », nouvellement appelée depuis 1908 « Église Gnostique Universelle[40] ». À la mort de Fugairon, survenue à Ax-les-Thermes dans la nuit du 30 au 31 août 1922, Jean Castelet lui consacra quelques pages dans sa revue *Les Annales Initiatiques* :

« Une des plus grandes lumières de l'Occultisme occidental vient de s'éteindre. Mon Vénérable Maître et ami le Docteur Fugairon, membre fondateur de la Société Occultiste, membre du Sup. Cons. Martiniste, Évêque Gnostique et haut dignitaire de la Maçonnerie occulte est mort. C'est une perte immense pour la haute Science spiritualiste, à laquelle il s'était consacré depuis longtemps... Il avait entrepris, ces dernières années, une série de conférences sur le néo-spiritualisme et les problèmes de la mort et de la survivance. Trois de ces conférences furent faites à la Société de Culture Morale et de recherches psychiques de Carcassonne, en 1920, et les deux premières ont été publiées dans le *Voile d'Isis*.

> *« Depuis plusieurs années, il travaillait à un gros ouvrage dans lequel il traitait à fond la question de la survivance. Il venait de terminer cet important travail lorsque la mort l'a frappé. Le manuscrit qui est en ma possession porte le titre : La Survivance de l'Homme et des êtres vivants selon l'histoire naturelle. Pour résoudre la question de la survivance de l'homme et de la pluralité des vies successives, le Docteur Fugairon n'a employé des arguments tirés ni de la morale ni de la théodicée. La solution de la question étant purement du ressort de la science biologique, il s'est appuyé uniquement sur les sciences*

39 Marie-France James in *Ésotérisme Occultisme Franc-Maçonnerie et Christianisme aux XIX et XXe siècles*, p. 55, Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1981.

40 Afin d'éviter, selon Serge Caillet, une possible confusion sur le qualificatif « catholique ». Serge Caillet in *La Franc-Maçonnerie égyptienne de Memphis-Misraïm*, p. 58, Cariscript, Paris, 1988.

naturelles. Un petit opuscule de quelques pages contenant seulement un résumé des conclusions du Docteur Fugairon a été publié récemment par la librairie Durville, sous le titre : Le Problème de la Survivance de l'homme. Il est à souhaiter que le traité de la Survivance de l'Homme, soit un jour publié intégralement. Il est, selon moi, d'une importance capitale pour les spiritualistes scientifiques et les occultistes, car il est de nature à jeter un jour nouveau sur la question de la Survivance et à rénover la Science spiritualiste[41] ».

Rudolf Steiner. Manichéisme et néo-catharisme

Rudolf Steiner

Rudolf Steiner (1861-1925), personnage haut en couleur du début du 20e siècle, que l'on ne présente plus désormais, marqua de son empreinte la vie spirituelle de Déodat Roché. Il est tout aussi notable de mentionner la venue de Déodat Roché à Dornach en Suisse, pour y retrouver dans la menuiserie du Gœtheanum celui qui allait éclairer d'un jour nouveau et durable le courant d'une pensée gnostique et christique. Ce fut sans nul doute, en ce jour particulier du 14 septembre 1922, un tournant décisif pour Déodat Roché qui, à l'instar du prolixe écrivain Édouard Schuré (1841-1926), œuvra avec foi et conviction pour le développement en France de l'école anthroposophique de Steiner. Son premier biographe, Jean-Philippe Audouy, nous en donna d'ailleurs un cliché révélateur :

« *Il perçut l'anthroposophie comme la fin ultime de toutes ses pérégrinations occultistes. Il trouva un maître puissant, une école libre sans rites et sans dogmes et une science spirituelle lui permettant de sublimer sa vie christique*[42] ».

41 Extrait tiré des *Annales Initiatiques* de Dieu Voir pp. 125-131, troisième année, n°11, Juillet-Août-Septembre 1922.

42 *Le Tisserand des catharismes, op. cit.*

Toutefois, ne perdons pas de vue que la vocation fondamentale de Déodat Roché fut le catharisme et que sa quête du manichéisme antique à travers le catharisme s'abreuva dans la pensée et les écrits de Steiner. Une révélation pour Déodat qui tint désormais pour acquis certaine thèse relative au manichéisme. Des conférences et des écrits sur Manès et le manichéisme, sur la résurgence du manichéisme dans le catharisme, sur la mission cosmique du manichéisme ou encore le manichéisme : Christianisme de la Liberté, illustrent ce regain d'intérêt ambigu pour le catharisme, que Déodat interpréta dorénavant par la clef de l'anthroposophie de Steiner. En ce sens, on peut parler d'un renouveau spiritualiste cathare ou, par néologisme, de néo-manichéisme. En marge d'une investigation scientifique, Déodat Roché s'efforça ainsi de propager à l'usage du monde contemporain ses nouvelles conceptions mystiques du catharisme. On pense surtout à sa célèbre revue trimestrielle les *Cahiers d'études cathares* fondée en janvier 1949, devenue assez rapidement l'organe de sa nouvelle «Société du souvenir et des études cathares » qui avait pris officiellement corps le 30 avril 1950 à Montségur. Sans pour autant renier l'antériorité de ses autres écrits, tels notamment son ouvrage à compte d'auteur *Le Catharisme, son développement dans le Midi de la France et les croisades contre les albigeois* (1937) et ses articles dans la revue de Jean Ballard *Les Cahiers du Sud*[43] ou *La Science Spirituelle*, une revue anthroposophique française dirigée à partir des années trente par Madame Simone Rihouët-Coroze (1892-1982), les *Cahiers d'études cathares* deviendront sans peine et durant des décennies le modèle représentatif des nouvelles spéculations métaphysiques et symboliques de Déodat Roché.

Peter Deunov

Avant de nous étendre davantage sur certains congressistes catharisants, notons brièvement l'impact spirituel qu'eut le mystique bulgare sur Déodat Roché, puisqu'il était élogieusement référencé dans les *Cahiers d'études cathares*, tout comme le fut, dans un tout autre registre, le philosophe russe Vladimir Soloviev (1831-1900). Il s'agissait en fait de Peter Deunov (1864-1944), personnage charismatique et adepte d'une doctrine ésotérique toute imprégnée d'une solide connaissance et qui sut en France gagner sa notoriété avec sans doute les faveurs

[43] Simone Weil (1909-1943) s'était enthousiasmée des écrits de Déodat Roché et lui écrivit en janvier et juin 1941 deux longues lettres. José Dupré, *op. cit.*, pp. 218-222.

ébruitées du milieu anthroposophique et, fait moins connu, du théosophe C. W. Leadbeater (1854-1934), inspirateur d'Annie Besant (1847-1933) et évêque de l'Église Catholique libérale. En dépit des pensées élevées contenues dans son enseignement et sa dite « Fraternité Blanche de Bulgarie », voire inspirantes pour une certaine génération, l'image de Peter Deunov reste de nos jours terni, imputable aux exactions malsaines que draina son pitoyable successeur. Toutefois le regard scrutateur et critique d'Anne Brenon avait retenu, toujours dans le cadre d'une authentique historicité du catharisme, l'image mythique de «maître bogomile » que Peter Deunov s'arrogea peut-être et que certains en tout cas avaient sûrement propagée, tel Déodat Roché qui voyait, parmi les «instructeurs de l'humanité », Steiner dans la lignée de Christian Rozenkreutz et Peter Deunov dans celle de Manès.

> « *Il faut pourtant remarquer que, malgré toute cette considération officielle, l'image historique des bogomiles n'est pas épargnée davantage que celle de leurs frères cathares par la mythologie ésotériste moderne : parfait pendant des sociétés néognostiques et anthroposophiques occidentales du début du 20ᵉ siècle, la « Confrérie blanche de Peter Deunov n'en finit pas d'élucubrer autour des bogomiles ses mystères initiatiques sur fond de réincarnations. Rien de bien original dans tout cela. Des mages mystérieux ou des révolutionnaires précurseurs, les bogomiles ? Ne doutons pas que tôt ou tard la recherche médiévale bulgare suscitera son Jean Duvernoy, qui fera école pour inscrire enfin, sans complexe ni artifice, l'histoire du bogomilisme dans le contexte humain (c'est-à-dire social, économique et politique, bien sûr, mais aussi religieux) des hérésies médiévales européennes - et reprendra toutes les sources d'un regard neuf* ».



44 *Cathares de l'Est, les Bogomiles* d'Anne Brenon in *Pyrénées magazine, spécial cathares*, été 2004, p. 38.

Surréalisme et hermétisme

Par Marie-Dominique Massoni

Il suffit de lire certains titres d'œuvres surréalistes : *Lettre aux* voyantes, Arcane *17*, *L'Art magique*, pour André Breton, par exemple, ou voir comment le peintre Jorge Camacho unit dans son itinéraire créateur l'alchimie, à laquelle il a consacré quelques livres, et la peinture (René Alleau ou Bernard Roger ont préfacé certaines de ses expositions) pour voir comment au fil des ans les liens du surréalisme et de l'hermétisme n'ont cessé de se confirmer. Une galerie dédiée au surréalisme et animée par André Breton s'appelle « A l'étoile scellée ». Une revue paraissant dans les années cinquante s'appela *Médium* (1952). Une faillit s'appeler *Supérieur Inconnu*, et Sarane Alexandrian, ancien surréaliste a retrouvé son ancienne idée pour la revue qu'il dirige aujourd'hui. Il ne s'agit pas là de caprice d'artiste, pas plus que de saupoudrer d'un peu de poudre de perlimpinpin, une création que la critique qualifie le plus souvent, avec mépris, de brocante. La constante dans le mouvement surréaliste est de contribuer à ce que l'homme se libère de ses carcans afin de libérer les pouvoirs de son esprit.

Un point de départ : l'automatisme

Cette exigence intérieure s'affirme dès les premières expériences d'écriture automatique. Elle va aussi bien les mener à des choix politiques radicaux, à un vif intérêt pour les découvertes de Freud, qu'aux créations d'artistes spontanés ou de civilisations dites « primitives ». C'est elle aussi qui mène leur approche des textes de la tradition hermétiste ; certains d'entre eux en viennent à une pratique passagère ou continue dans certains de ces domaines. Astrologie, tarots, alchimie, mais aussi géographie sidérale sont liés à une approche analogique du monde qui est le fondement de l'image poétique.

Chirico disait qu'il ne pouvait peindre que « surpris » par certaines dispositions des choses. Là tenait selon lui l'énigme. Ainsi opère le rêve « c'est, en même temps ce n'est pas, la même personne ». Dans cet infime décalage, pour peu qu'on ait quelque vigilance, s'engouffre parfois l'univers.

L'époque dite des « sommeils » (débutant en 1922), plus de trois ans après les premières expériences d'écriture automatique, voit Robert Desnos « emprunter » ou transmettre les propos de Rrose Sélavy, c'est-à-dire de Marcel Duchamp qu'il ne connaît pas. Ces expériences sont liées à la vogue de la métapsychique, mais

selon Picabia l'intérêt des expériences spirites serait d'aller non du côté de la communication avec les morts, « mais dans l'autre sens, (vers le) début de la matière ». Jamais les surréalistes n'adoptent le point de vue spirite. De cette époque naît le sens profond du « surréalisme » défini dans le premier manifeste comme « automatisme psychique» et qui n'est pas lié à une quelconque pratique littéraire. « *Dictée* magique » qu'il faut savoir capter quand elle monte et qui peut connaître de longues périodes de tarissement.


Cercle des Surrealistes

« Rappelons que l'idée du surréalisme tend simplement à la récupération totale de notre force psychique ».

De la réalisation du désir dans le rêve naît le courage d'assumer la pensée magique dans la vie humaine » lit-on des années plus tard dans la « Plate-forme de Prague » (1968).

« La Lettre aux voyantes » (1925) de André Breton vient après des expériences menées par des scientifiques qui prouvèrent que ces voyances étaient non probantes. Il ne s'agit pas pour lui de vérifier les preuves de la validité de ce que disent les voyantes, mais de saluer la magie qu'elles détiennent « de nous faire confondre le fait accomplissable et le fait accompli ». Ainsi deux d'entre elles lui ayant prédit qu'il irait en Chine en 1931, André Breton note « on dirait que des portes s'ouvrent en Orient, que l'écho d'une agitation enveloppante me parvient, qu'un souffle qui pourrait bien être celui de la Liberté, fait tout à coup résonner la vieille caisse de l'Europe sur laquelle je m'étais endormi ». En 1926 Antonin Artaud publie « Lettre à la voyante », celle dont il attend le salut (voir RS n°8). Il dit qu'il veut conserver « les relations magiques avec tous les degrés du magnétisme universel » et cela passe pour lui par la parole, le langage, « révélateur de la matière ». Nous voyons bien ici se dessiner fortement la quête de la materia prima et de l'acrostiche VITRIOL que nous connaissons si bien.


Antonin Artaud



« **Qui suis-je ?** Si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je « hante » ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être *qui* je suis. » Ainsi commence *Nadja* publié en 1928. A partir du double sens du mot « hanter » André Breton met en abîme la question de l'être dans la dialectique subjectivité, objectivité.

Cette sensibilité extrême aux liens de l'homme avec ce que d'ordinaire il ne sait pas voir permet aux surréalistes de mettre en doute ce que le rationalisme mécaniste impose comme vrai. Découvrant dans leur vie l'importance des prémonitions, des hasards objectifs, ils vont tout naturellement se retrouver sur les chemins foulés avant eux par les romantiques allemands, Novalis et Achim d'Arnim entre autres, par Hugo ou par Nerval.

> « *Nous sommes en relation avec toutes les parties de l'univers ainsi qu'avec l'avenir et le passé. Il dépend de la direction et de la durée de notre attention que nous établissions tel rapport prédominant qui nous paraît particulièrement important et efficace* ». Novalis

L'objet surréaliste est tout entier création d'art magique car il « tend à introduire une conception augurale de l'existence chez ceux qui la créent ». Hasard objectif, voyance, prémonition (l'accident où Brauner perdit son œil et qu'il peignit des années plus tôt par exemple), intersigne : le poète est porteur de feu.
Dans la « Lettre aux voyantes » nous lisons ainsi :

> « *Il y a des gens qui prétendent que la guerre leur a appris quelque chose ; ils sont tout de même moins avancés que moi, qui sais ce que me réserve l'année 1939* ».

Cette « parcelle de voyance » que détiennent les poètes est selon lui sensiblement de la même nature que la leur. « Ce qui est dit *sera* par la seule vertu du langage »

dit-il encore

« *Nous sommes à la recherche, nous sommes sur la trace d'une vérité morale dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elle nous interdit d'agir avec circonspection* ».

André Breton



André Breton

Sous le signe de l'Arcane 17

Contraints à l'exil par la guerre, plusieurs surréalistes vont aller à la rencontre d'autres civilisations. André Breton assiste à des rites vaudou grâce à Pierre Mabille, à des rites hopis quand il est aux États-Unis, tout en demandant au peintre Seligmann féru d'héraldique et d'alchimie de multiples renseignements sur ceux de l'Egypte ancienne. Il écrit alors *Arcane 17*, croisement de ses réflexions et de sa vie après sa rencontre avec Elsa. « Ma seule étoile vit » écrit-il en opposition au Desdichado de Nerval. Mélusine devient la figure mythique majeure de cette œuvre où d'autres grandes images féminines sont convoquées face à l'horreur de la guerre. Le poète reprend ici ce qu'il tient d'Eliphas Levi à propos de ce qui se disait à Eleusis au nouvel initié, à savoir « Osiris est un Dieu noir ».

La femme

Si pour les surréalistes, la femme n'est pas « l'avenir de l'homme » comme le prétendit Aragon, qui n'était pas à une affirmation démagogique près, la femme est la suprême initiatrice, car dans l'amour c'est elle qui guide l'homme dans la forêt des signes.

De la beauté, André Breton dit qu'elle est « érotique voilée ». On ne peut que penser à Isis, comme on pense à Elsa (Canseliet en fit remarquer l'anagramme : sel y a), à Mélusine. Nadja se représentait comme une sirène, Jacqueline est l'ondine de *l'Amour fou.* Chaque femme essentielle va être une sorte de Mercure, comme la Béatrice de Dante, mais c'est à échelle de la vie de chacun qu'elle intervient comme révélatrice de la magie du monde. L'intuition qu'il eut de son devenir dans le poème écrit en 1923 « Tournesol » se découvre une nuit de promenade avec celle qu'il appelle l'ondine, onze ans plus tard, quand il traverse

les Halles, passe devant la Tour Saint-Jacques, dont il avait dit

> « *A Paris la tour Saint-Jacques chancelante*
> *Pareille à un tournesol* ».

Fleur et réactif coloré, le tournesol révèle au poète (entre autres) l'importance en lui des cycles solaires.
Dans la Nuit du Tournesol (fin mai 1934) dans sa promenade avec Jacqueline Lamba, il part du cimetière nord (Montmartre). Ils descendent par la rue du Faubourg Poissonnière jusqu'aux Halles, passent vers l'ancien cimetière des innocents où Flamel avait fait peindre une fresque représentant le massacre des Innocents. De là ils vont à la Tour Saint-Jacques et finiront leur périple à la Maternité (vers Port Royal). Cet itinéraire amoureux est en tout point marqué au sceau de l'initiation amoureuse en son lien avec l'hermétisme, et le passage par deux fois en des lieux liés à la mort, étapes que nous concevons aisément. André Breton note ce qu'il vit chemin faisant et comment il se dépouille du vieil homme. « Que ce rideau d'ombres s'écarte et que je me laisse conduire sans crainte vers la lumière ! Tourne, sol, et toi grande nuit, chasse de mon cœur tout ce qui n'est pas la foi en mon étoile nouvelle ! »

Ils appellent leur fille « AUBE », et ce prénom fort en associations poétiques et symboliques lui a été désigné par « une main merveilleuse et intrahissable », lui montrant une plaque bleu ciel où il lit « les aubes », à l'époque de Nadja. Dans « la nuit du Tournesol », il évoque « l'ambassadrice du salpêtre ». On pourrait ainsi multiplier les exemples où les images du sel et du mercure, comme celle du soufre sont intimement liées à l'expression de ce qui est vécu.

Dans son *Anthologie de l'amour sublime* Benjamin Péret évoque bien entendu Novalis et aussi Juliette Drouet. Évoquant le « sens suprême » de la notion de «proportion », André Breton évoque une promenade quotidienne de Hugo et Juliette Drouet, âgés. Chaque jour, passant devant la même port il lui disait «porte cavalière, madame » et elle lui répondait « porte piétonne, monsieur » ; puis devant deux arbres entrelaçant leurs branches il disait « Philémon et Baucis » et elle ne répondait pas. Miroir double de sa force et de sa faiblesse, et du double foyer, où selon André Breton la merveille vient de la magnifique réponse de Juliette. Il attire l'attention de chacun sur ce qui dans la ténuité, a minima pourrait-on dire va porter une œuvre.

La puissance du féminin se lit dans toutes les créations surréalistes, car il s'agit d'œuvrer à un double objectif : d'une part espérer que la femme puisse prendre tout l'espace de cette parole que le patriarcat lui a si longtemps interdite (et Benjamin Péret le dit avant les féministes), d'autre part libérer le féminin chez l'homme, c'est-à-dire sa sensibilité, et ce que Durand qualifie de régime nocturne de l'imaginaire. En cela aussi le surréalisme est le continuateur de l'ésotérisme romantique.

Masson fait un portrait de son ami : bicéphale, à la jointure des deux têtes un sexe de femme contenant des visages, au-dessus, l'étoile à cinq branches.

> « *L'étoile ici retrouvée est celle du grand matin, qui tendait à éclipser les autres astres de la fenêtre. Elle me livre le secret de sa structure, m'explique pourquoi elle compte deux fois plus de branches qu'eux, pourquoi ces branches sont de feu rouge et jaune, comme s'il s'agissait de deux étoiles conjointes aux rayons alternés. Elle est faite de l'unité même de ces deux mystères : l'amour appelé à renaître de la perte de l'objet de l'amour et ne s'élevant qu'alors à sa pleine conscience, à sa totale dignité ; la liberté vouée à ne se bien connaître et à ne s'exalter qu'au prix de sa privation même* ».
> (Arcane 17 est écrit à l'automne 1944).

Et l'acacia est trois fois nommé dans Arcane 17 jusqu'en fin d'ouvrage (p.102).

> « *L'acacia reverdi a réintégré la figure primitive tandis qu'en moi le mythe splendide démêle peu à peu les courbes de sa signification d'abord si complexe sur les différents plans* ».
>
> « *Une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu* » *avait écrit André Breton dans Nadja (p. 647). Ce champ véritable, ce champ d'étoiles se dégage au fil des ans dans une relation au temps qu'il signifiera jusque dans le* « *Je cherche l'or du temps* » inscrit sur sa tombe.

« Alchimie du verbe » et imagination


Paul Éluard et André Breton

Attirant l'attention sur l'analogie de but entre les recherches surréalistes et celles de l'alchimie, les surréalistes font le lien entre pierre philosophale et cette «revanche éclatante » que peut prendre l'imagination. La poétique comme l'érotique de l'alchimie ne peuvent que séduire les surréalistes.

Quand André Breton et Paul Éluard sont allés à Prague la première fois (dans les années 30) ils ont été fascinés par « le château étoilé », « construit à flanc de précipice en pierre philosophale ». Des origines jusqu'à nos jours le surréalisme tchèque est tout imprégné de cette ville où l'hermétisme a laissé trace dans de multiples rues de la vieille ville (Staromeska), de Malastrana (chère à Apollinaire) ou du quartier du Château. On dit même que Faust y habita. Mozart s'y trouvait mieux qu'à Vienne. Les surréalistes y furent et y sont fascinés par l'époque de Rodolphe II et l'effervescence intellectuelle qui y régnait (Arcimboldo, Kepler, Fludd, Tyho Brahé y passèrent). Parmi les œuvres récemment présentées par les surréalistes tchèques actuels, notons ainsi une interprétation picturale du *Mutus Liber* par Eva Švankmajerova, un travail sur la kabbale hébraïque par le peintre slovaque Karol Baron. Dans la fin des années 90, ils participent à une exposition intitulée *Opus Magnum* que l'un d'entre eux, Martin Stejskal, organise et qui vise à montrer les trésors de l'hermétisme dans le patrimoine tchèque et pas seulement à l'époque de Rodolphe II. Des décors de films de Jan Švankmajer sont au sous sol, voisinant un laboratoire alchimique reconstitué par celui-ci tandis qu'au deuxième étage on peut en voir un autre, une interprétation en céramique de l'œuvre en ses phases, revue par l'humour mystificateur du plasticien dans une installation où sont pourtant analogiquement respectées les diverses phases. Des traductions en tchèque de textes d'Alleau ou de Fulcanelli sont aussi l'œuvre de surréalistes tchèques ou à l'initiative de membres de la petite société Universalia qui fut liée à ses origines au courant martiniste.

« Alchimie du verbe », André Breton rappelle que ces mots « demandent à être pris au pied de la lettre ». Si l'alchimiste est pour les surréalistes d'abord un contestataire de l'ordre religieux et social quelques fois, il lui faut de toute façon

une révolte ontologique pugnace pour se colleter à une autre attitude de pensée que celle imposée par les divers milieux où il gravite. Révolte contre les limites de l'homme, refus de se satisfaire d'un horizon où le merveilleux est hors jeu, les poètes ont évidemment partie liée avec ce qu'on appelle la pensée traditionnelle qui peut alors se révéler dans ses liens consubstantiels avec l'insoumission. Un numéro de la revue *Analogon* met en valeur cette dimension que René Alleau soulignait lors de son allocution autour d'Hermès Trismégiste lors d'une table ronde à laquelle participait Eugène Canseliet.

Défier le rationalisme n'est refuser ni le réel, ni le rationnel, c'est mettre à jour dans la dialectique raison/imagination ce que Bachelard appela le « surrationnel », en utilisant les outils de la dialectique selon Hegel, et selon Lupasco. Au-delà de l'immédiateté des sens (qu'ils soient physiologiques ou mentaux), le poète ou le peintre sont des révélateurs d'images. « Chaque artiste doit reprendre seul la poursuite de la Toison d'or. »

Signe ascendant et éthique

Toujours à la recherche de « ce point de l'esprit où le haut et le bas (...) cessent d'être perçus contradictoirement », André Breton met l'accent sur ce qu'une image poétique doit avoir d'ascendant pour n'être pas qu'une plate métaphore. Ascendante, elle doit être comme ce signe qui marque l'orient de notre naissance, cet instant où l'air envahit nos poumons, où nous changeons de plan d'existence. C'est toute l'exigence de cette force de vie qui doit s'engouffrer dans l'image, le poète ne doit jamais démériter de la poésie qui est voyance, prophétie, et que l'on peut rencontrer dans tous les plans de la vie humaine, et pas seulement dans le poème qui n'est souvent que versification « aboli bibelot d'inanité sonore » comme l'écrivit Mallarmé.

> « *Les moyens mis par le surréalisme à la disposition de l'activité imaginaire exigent en contrepartie un engagement moral exemplaire (...) il s'agit là d'un véritable pacte avec l'inconnu et le non mesuré, pacte dont les modalités peuvent varier d'un esprit à l'autre, mais qui n'est pas moins largement comparable au serment des initiés.* » André Breton, *L'Art magique.*

« L'art magique » L'expression en est reprise à Novalis.

Surréalistes et hermétistes

Si l'on remarque très tôt l'attirance des surréalistes pour les connaissances traditionnelles, et si leurs lectures le confirment, les échanges ne s'établissent pas tout de suite. Dès les années 20, ils lisent Guénon, et probablement Ossendovski et Saint-Yves d'Alveydre. Mais Guénon ne les juge guère sérieux, et sans doute les options politiques de celui-ci, comme son rejet de la psychanalyse, vont-elles empêcher toute relation. Dans la série d'Entretiens qu'il donne pour diverses émissions de radio dans les années cinquante, André Breton note

> « *Parmi les collaborations souhaitées, je n'en vois qu'une qui nous manqua, ce fut celle de René Guénon* ».

A la différence du groupe du Grand Jeu, le mouvement surréaliste se défie de tout ce qui risque de l'attirer du côté de la religion donc de la soumission. Mais il salue les mystiques Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix, aussi bien que Flamel, Paracelse, Boehme ou Fabre d'Olivet.

Pierre Mabille qui donne des textes à la revue *Minotaure*, à la fin des années 30, est lié à Allendy. René Alleau bien que non membre du groupe reste un collaborateur régulier des revues surréalistes où l'on note au hasard de leur participation ou de leur citation les noms de Saint-Yves d'Alveydre, magnifié à l'occasion de l'exposition de 1947 (comme le second Faust de Goethe, comme l'apocalypse de Jean), Abellio, Amadou, Fulcanelli, Canseliet, Barbault, Jean Richer, Schwaller de Lubicz et quelques autres. André Breton fut aussi très lié à Zeller *(qui fut l'un des grands Maîtres du GO)*.

Bernard Roger, arrivé dans le groupe dans les années 50, époque où plusieurs d'entre eux suivent les conférences de René Alleau, va s'en éloigner à la fin des années soixante, pour se mieux consacrer à la franc-maçonnerie et à l'alchimie, mais il reste lié au mouvement. Son ami Doumayrou va, lui, se consacrer à la «géographie sidérale » et à « l'Esprit des lieux » poursuivant les voies ouvertes par Richer, en étudiant les orientations sacrées du sud de la France. Alain Gruger et Jorge Camacho vont publier une héraldique alchimique, et la peinture de Camacho est tout entière ou presque liée à sa démarche alchimique.

De la philosophie ésotérique :

> « *ils retiennent avant tout qu'elle offre à ce même esprit les clés à l'interprétation analogique des règnes de la nature dans leurs rapports réciproques et dans leur développement. Dialectique et analogie fondent une nouvelle théorie de la connaissance qui doit affranchir l'homme, non de ce qu'il y a de vital dans la raison, mais de ce qui paralyse celle-ci dans des systèmes aliénants : le principe de non-contradiction et le principe d'identité* ». Plate-forme de Prague (1968).

Longtemps avant sa mort, André Breton demande qu'on évite de lui mette une croix sur sa tombe mais que sa dépouille soit orientée de manière à ce que sa tête soit orientée vers « l'étoile du nord ». L'avertissement qu'il eut de sa mort au mi-point de sa vie est fort bien analysé par Jean Richer dans *Aspects ésotériques de l'œuvre littéraire.*

> « *Pour moi je continuerai d'habiter ma maison de verre (...) où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où qui je suis m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant* » (Nadja p.18).

> « *Nul plus haut enseignement artistique ne me paraît pouvoir être reçu que du cri*stal » (Amour fou p. 14).

S'émerveillant de la beauté du cristal, fasciné par les murs de quartz de la Grotte des fées, par les sels de rosée des alchimistes. André Breton rêve d'habiter une maison de verre. Que dirai-je de mon émotion lorsque je sus que mon atelier allait s'appeler, s'appelle « la Chambre de cristal » ?



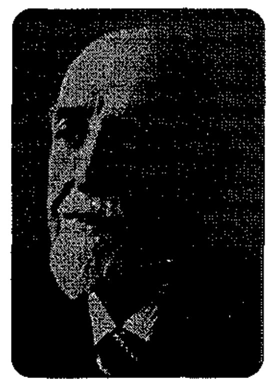
La mort et l'au delà d'après la Tradition Occidentale

Edition *l'Initiation*, Tours, 1905

Par Phaneg

I - Introduction

A l'aurore du vingtième siècle et malgré les clartés éblouissantes que projette, on ne peut le nier, la science moderne dans l'obscurité de la pensée, le problème de la mort reste aussi insoluble, plus peut-être qu'il ne le fut jamais. Le savant, attelé à son labeur opiniâtre, cherche à surprendre les secrets de la vie. Le bien-être matériel de l'humanité, la diminution de la souffrance, c'est là son seul but. Aussi, faute d'étudier les principes, plus il analyse le corps humain, moins il comprend la mort. Ce problème est rangé par lui dans l'Inconnaissable et il passe outre. Le philosophe se perd dans les espaces illimités du plan mental, rejette orgueilleusement les déductions de ses prédécesseurs, affirme que lui seul a percé les mystères de l'insondable nature et ses travaux se bornent en réalité à des exercices intellectuels de peu de portée. Ecrasés par le poids terrible de leurs dogmes matérialisés, les prêtres des diverses religions occidentales ne profèrent plus que des paroles vides, ont perdu la vie du cœur et ne peuvent donner aux âmes inquiètes que des consolations banales, des indications fausses sur ce qui attend l'homme après la mort. Aussi, bien que la mort soit peut-être le problème qui devrait le plus nous passionner, puisque nul au monde ne peut l'éviter, son nom seul est banni de nos conversations et il est de mauvais goût d'en parler.



*Georges Descormiers, **Phaneg***

C'est une chose dont on n'aime pas à se souvenir au milieu des fêtes et de l'ardente recherche du plaisir. Le mal a fait de nos jours tant de progrès que non seulement le satisfait, celui qu'on est convenu d'appeler – oh ironie ! – l'heureux de ce monde, fait montre de cette crainte superstitieuse, mais même le pauvre, écrasé par le poids des infortunes, étale un désolant scepticisme en ce qui concerne la radieuse espérance d'une vie meilleure. Nulle part, l'homme ne considère *réellement* la mort comme une délivrance. Les plus religieux d'entre les êtres, à part quelques exceptions, n'envisagent la mort qu'avec trouble, avec effroi : ils tremblent à l'idée du Juge terrible qu'on leur a tant de fois décrit et

cherchent vainement dans leurs dogmes un renseignement logique sur ce qui les attend après cette vie. Il est donc incontestable que, actuellement, le savant, le philosophe et le prêtre sont dans l'incapacité absolue de nous donner la moindre lumière sur ce sujet. L'obscurité reste entière.

En admettant que la masse de l'humanité cesse un moment de courir à ses plaisirs et à ses affaires pour se demander d'où elle vient, où elle va et pourquoi la vie, ceux qui sont chargés de l'instruire resteraient muets ! Le prêtre lui dirait bien de se préparer à une bonne mort par une bonne vie, lui enseignerait qu'aussitôt après la mort nous devons comparaître devant Dieu pour être jugés ; après quoi le purgatoire, le ciel ou l'enfer nous attendent. Le théologien envelopperait cela de beaucoup de métaphysique, et ce serait tout. Le savant ne répondrait même pas. Quant au philosophe, il ferait de la philosophie, et c'est tout dire. Voilà la situation actuelle ; elle n'a rien d'exagéré, et les plus belles découvertes de la science ne l'amélioreront pas si elles continuent dans la même voie. Est-ce à dire que tout espoir est perdu et que le voile ne s'est jamais écarté, qui écarte ce que nous *appelons la Vie de ce que nous appelons la Mort* ? Bien loin de là, et de tous temps les âmes, que ne satisfaisaient pas les enseignements officiels, ont cherché à percer le mystère ; beaucoup y ont réussi en partie. J'ai aujourd'hui le désir de vous donner une idée de ce que les hommes on pu connaître sur notre future destinée. La tâche est ardue, et je ne me fais pas l'illusion que je l'accomplirai en entier.

II - La Tradition Occidentale

Nous disions tout à l'heure que la science actuelle a tout à fait délaissé l'étude de l'homme spirituel ; le tangible, le matériel seuls l'intéressent, et elle ne peut résoudre des questions qui sont cependant autrement importantes que l'invention du téléphone et de la télégraphie sans fil. Je ne puis ignorer l'existence de certaines sociétés qui étudient les problèmes de la constitution humaine et de l'existence après la mort avec les mêmes moyens dont elles se servent pour approfondir les différentes manifestations matérielles. Qu'on me pardonne une opinion un peu trop arrêtée, mais je ne crois pas qu'elles puissent jamais arriver à une conviction en suivant la voie qu'elles se sont tracée. Ce n'est pas, en effet, par une conception du cerveau que nous pouvons avoir la preuve de la vie après la mort ; c'est par la partie de nous-même, qui, justement, est immortelle. Ce sont les sens développés de l'homme-esprit qui nous permettent d'avoir une certitude

à ce sujet et non les yeux de notre corps. C'est dans notre interne, en un mot, que les morts doivent nous apparaître et non nos sens extérieurs qu'ils doivent frapper. Donc bien que tout effort soit digne de louange et qu'il ait fallu aux hommes qui ont constitué les sociétés dont je parle un vrai courage et une rare abnégation, ce n'est pas à eux qu'il faut nous adresser. Ils font fausse route et arriveront tout juste à redécouvrir à grand'peine quelques-unes des facultés les plus inférieures de l'homme régénéré. Mais si notre science humaine est bien jeune, si notre race blanche atteint à peine l'adolescence, il ne faut pas oublier, et je puis malheureusement en donner la preuve ici, qu'une civilisation et une science prodigieuse ont existé sur la terre dans un passé extrêmement lointain. Cette science mystérieuse ne s'est pas perdue avec la disparition de la race où elle avait pris naissance. Elle a été recueillie dans des documents sur lesquels le temps n'a aucune action et, d'âge en âge, elle s'est transmise à un certain nombre de sages dont les descendants vivent encore aujourd'hui parmi nous. Peu à peu, avec prudence, dans le cours de l'évolution de notre race, des bribes de cette science prodigieuse ont été mises à la disposition de l'humanité grandissante. Tour à tour écoutés et méprisés, les dépositaires de la science sacrée ont poursuivi leur divine mission. Depuis quatre siècles surtout, leurs enseignements sont dédaignés, et aujourd'hui, quelques rares adeptes seuls les comprennent et essaient de les répandre le plus possible. Eh bien, c'est à ce savoir caché, occulte, comme on l'appelle, que tous ceux qui veulent comprendre doivent s'adresser. Plus de cent fois séculaire, n'ayant jamais varié dans ses renseignements, il mérite tout notre respect. C'est cette vénérable tradition que je vais suivre pour tenter d'éclairer un peu le sombre problème de la mort.

J'ai tenté ici même de vous expliquer, il y a quelques mois, les théories de la tradition occidentale sur l'univers. Je craindrais donc de faire double emploi en les répétant aujourd'hui. Je voudrais vous rappeler seulement en quelques mots que la science antique a divisé l'univers en trois mondes ou plans correspondant respectivement aux faits (monde physique), aux lois (monde astral), et aux principes (monde divin). Ces trois mondes s'interpénètrent étroitement sans se confondre. Ce ne sont pas des lieux, mais des états d'être. Même à travers notre organisme physique, leur influence se fait sentir, nous pouvons être momentanément en harmonie, à l'état de veille, avec le monde astral et même ressentir parfois l'influence du monde divin. Qu'il me soit permis de répéter ici l'analogie du sculpteur pour mieux faire comprendre ce que peut bien signifier cette division de la science antique : un sculpteur veut faire une statue ; il en

cherche d'abord l'idée qui, bien que douée d'une vie réelle, n'est pas perceptible pour nos sens ordinaires. Grâce aux entraînements qu'il a subis, l'artiste en devient plus ou moins conscient ; il a de plus devant lui une matière plastique quelconque sur laquelle il veut agir, de façon à rendre visible pour tous son idée invisible. Mais, un intermédiaire est nécessaire et ce sont ses mains qui vont servir de lien entre sa pensée et la matière inerte qu'il veut faire vivre.

De même, le monde physique est une pensée de ce grand artiste qu'on appelle Dieu, pensée qui a d'abord existé en principe comme l'idée de la statue et qui a été réalisée matériellement à l'aide d'un intermédiaire. Et bien, cet intermédiaire a été appelé par les anciens : plan astral. C'est le lien permanent entre l'esprit créateur et la matière perpétuellement créée. Nous allons l'étudier maintenant ou tout au moins essayer de nous en faire une légère idée.

A ce sujet, permettez-moi d'insister encore sur un côté spécial de la science secrète. L'occultiste ne peut qu'enseigner, non discuter ou démontrer ; il faut que l'étudiant fasse crédit, admette un moment comme certain ce qu'on lui dit. Je puis affirmer que les preuves viendront à leur heure, absolues, indiscutables, mais il faut attendre. Retenons donc les distances de ces trois mondes et surtout celle d'un plan dit astral, car c'est de lui dont nous aurons surtout à nous occuper pour l'étude de ce qui se passe à la mort.

Je vous ai dit en quelques mots ce qu'est la tradition occidentale et quels sont ses enseignements principaux sur l'univers ; nous allons maintenant, avant d'étudier la mort proprement dite, voir un peu en détail ce qu'est ce plan astral dont je viens de vous parler.

Nous étudierons ensuite la constitution humaine et les principes qui survivent au corps physique.

III - Le plan astral

Parmi les conceptions présentées aux débutants en l'étude de la science antique, il n'en existe peut-être pas de plus compliquée que celle du plan astral. En effet, dans cet état subtil, la matière présente de grands changements, elle acquiert des propriétés totalement inconnues à la matière physique. Le temps et l'espace n'ont pas dans ce plan la même action que dans l'état physique.

En somme, bien que les objets terrestres y aient leur double, bien que les paysages astraux rappellent de très près ceux de la terre, tout y est en mouvement tellement rapide, certains êtres qui vivent dans ce plan peuvent changer leur forme avec tant de vitesse *que l'observateur novice en est entièrement dérouté*.

Cependant, si seules la vision et l'étude personnelles du plan astral peuvent être réellement intenses et vivantes, quelques raisonnements peuvent aider à la compréhension mentale des plans invisibles de la nature. Un de nos maîtres a dit que le visible sur notre terre était toujours une manifestation de quelque chose d'invisible. Les caractères visibles d'un livre manifestent l'idée invisible d'un auteur ; la forme extérieure d'une plante dévoile ses propriétés, etc., etc. De même la nature visible tout entière doit être la preuve d'une nature plus subtile qui ne tombe pas sous nos sens et que nous ne connaîtrions pas plus, si elle n'était pas manifestée, que nous ne pourrions sans le livre, avoir notions des idées de son auteur. Les découvertes modernes de la science peuvent servir à nous faire admettre la possibilité de l'astral : les rayons Roentgen, les ondes hertziennes sont certainement des modalités de la force unique se rapprochant beaucoup de la forme astrale. Mais, ce qui peut servir surtout à nous faire comprendre l'astral, *c'est ce qu'on appelle l'état de rêve. Nous nous souvenons tous en effet, que, dans* cet état, nous n'éprouvons aucun étonnement à nous trouver en même temps à Paris et à Marseille, par exemple. Nous causons avec les morts de la façon la plus naturelle, et les choses les plus extraordinaires ne nous font même pas sourciller. Nous commençons même souvent, dès cette vie, des exercices dans l'état de rêve qui nous faciliteront nos pas de l'autre côté. Nous volons, nous glissons sur la terre et sur l'eau avec une rapidité qui exclut l'idée de temps et d'espace. L'étude de nos rêves est donc excessivement intéressante et nécessiterait un long travail. Si donc vous voulez faire un aperçu de ce plan astral qui revient dans les écrits traditionnels, souvenez-vous de vos rêves, étudiez-les et cela vous aidera beaucoup. En rêve, nous passons, en effet, dans un des appartements de notre grande maison invisible, nous sommes tous plus ou moins en plan astral.

Ces quelques idées émises, nous allons étudier d'une façon très résumée ce qu'on peut connaître de ce plan : c'est important, car, pour comprendre les enseignements sur la mort que je puiserai tout à l'heure dans les travaux des maîtres et aussi dans ce qu'il m'a été personnellement permis de voir, il est indispensable d'avoir la notion nette de ce pays si loin et en même temps si près de nous où nous commencerons une nouvelle existence.

Nous savons déjà trois choses :

1° que le plan astral n'est pas un *endroit* mais un état de la matière, une matière invisible pour nous et qui pénètre étroitement celle que nous voyons ;
2° que le temps et l'espace ne s'y manifestent pas comme dans l'état physique ;
3° que la matière, à cet état, est éminemment subtile et plastique et reçoit facilement l'impression de forces diverses en action sur elle. Mais cette connaissance ne suffit pas. Lorsqu'on veut avoir une idée d'un pays, on ne l'étudie pas seulement au point de vue physique, on recherche aussi quels sont ses habitants principaux. C'est ce que nous allons faire maintenant, d'une manière très succincte.

Pour plus de clarté, nous pouvons diviser les habitants de l'astral en deux grandes classes :
1° *les êtres artificiels, c'est-à-dire formés par une action quelconque* humaine ;
2° les êtres réels, c'est-à-dire ceux dont l'existence ne dépend pas de l'homme. Pour la première classe, je vais vous dire un mot des images astrales et des élémentaux artificiels, ou formes-pensées.

Nous avons vu qu'une des propriétés du plan astral était de conserver les types des formes physiques et de les reproduire à volonté. Une image astrale est le reflet projeté par les êtres ou les choses sur le plan astral. C'est ainsi que, lorsqu'un homme meurt, il laisse derrière lui une image de son corps ; cette image peut avoir une durée variable, elle disparaît ensuite. Il en est de même pour tout ce qui n'a jamais eu d'existence. Ainsi, un événement historique, l'histoire d'une civilisation disparue peuvent être perçus en astral par un voyant développé. Toutes ces images, toutes ces formes qui flottent devant le regard de l'artiste, tous ces moules ayant déjà servi plusieurs fois, sont aussi des images astrales. On peut dire, selon une belle expression d'un Maître, que l'astral fait réellement fonction de la mémoire pour notre terre en enregistrant toutes nos manifestations vitales.

La grande caractéristique de l'image astrale c'est qu'elle ne donne aucune marque de conscience, à moins d'être vitalisée ; lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un reflet laissé en astral par un homme après son décès, cette image ne parlera pas, agira

en tout comme un reflet dans une glace. Les êtres artificiels que l'on rencontre encore en astral et que l'on nomme formes-pensées diffèrent de l'image astrale, en ce sens qu'ils sont plus ou moins vitalisés par la volonté humaine. Cette possibilité créatrice de la pensée est très importante, surtout par ces résultats. Nous allons étudier maintenant l'aspect de ces différentes formes-pensées en astral.

Formes-pensées ou éléments artificiels

Nous avons établi que la principale faculté de la matière astrale est d'être très plastique, c'est-à-dire de se modeler avec beaucoup de facilité sous l'influence des différentes forces qui agissent sur elle.

Parmi ces forces, la pensée humaine est une des plus importante, surtout pour l'astral inférieur ; qui se rapproche beaucoup de la matière à l'état physique. Des expériences modernes de photographie de l'invisible prouvent bien cette action de la volonté sur l'éther et ensuite sur les fluides astraux. Si on est bien entraîné, on peut, en effet, en pensant fortement à l'image d'un mot, par exemple, impressionner une plaque, qui, une fois révélée, montre écrit le mot pensé.

Les différents états de notre âme s'inscrivent aussi fidèlement sur les plaques sensibles (expériences du Docteur Baraduc).

La vision astrale permet de vérifier encore plus nettement ces faits. Une pensée nette, constante, détermine donc sûrement une forme astrale, dont l'esprit sera en harmonie avec cette pensée. Une pensée bonne créera une forme lumineuse qui sera attirée vers l'être humain auquel on aura pensé et qui pourra être utilisée pour lui apporter de la chance et du bonheur ; une pensée haineuse jouera le même rôle, mais en mal. Cependant elle ne fera réellement du tort que si la personne contre laquelle elle est dirigée est mauvaise et mal défendue. Les bénédictions et les malédictions sont aussi un exemple de formes-pensées créées par une volonté dynamisée, par l'amour ou la colère. Heureusement, tous ces êtres artificiels sont d'habitude peu actifs, car la force de leur créateur est presque toujours peu développée.

> « *Le plus souvent, dit Charles Barlet, ils n'ont qu'une impulsion indéfinie qui les laisse errant à l'aventure dans la foule astrale, capables seulement d'être attirés par les désirs qui leur sont harmoniques.* »

Néanmoins, la grande quantité de ces êtres leur donne, au point de vue collectif, une grande importance. Ainsi les « idées en l'air », les préjugés de famille, de race, de nation, sont dus en partie à leur agglomération dans l'atmosphère des villes.

On voit aussi, par ce qui précède, que nos pensées, surtout si elles sont répétées, étant de véritables forces bonnes ou mauvaises, nous devons y faire autant attention qu'à nos paroles ou à nos actions.

Lorsque ces êtres artificiels, au lieu de recevoir leur vie d'une façon inconsciente, la doivent à la volonté exercée d'un magicien qui s'en sert pour le mal, ils peuvent naturellement atteindre une force énorme et une longue durée. Avant de passer à l'étude des êtres astraux ne dépendant pas de l'homme, il est nécessaire d'indiquer que tout est hiérarchisé par le plan astral et que tous ces êtres sont dirigés par des entités supérieures, esprits humains réintégrés. Une pensée bonne crée bien un élémental artificiel bon, mais cet élémental n'a pas grande action par lui-même. Il ne peut agir qu'avec la permission et la direction de ses supérieurs, il n'est qu'un ouvrier.

Après la mort, nous aurons beaucoup à compter avec ces forces élémentaires, ces images astrales, c'est pourquoi je me suis un peu étendu sur ce sujet.

Etres réels ne devant pas leur existence à l'homme

Parmi les habitants de ce monde invisible où nous devons tous passer plus ou moins longtemps, et qui sont si nombreux que je ne peux en citer qu'une toute petite partie, on trouve d'abord des hommes vivants ou morts, puis des êtres n'appartenant pas à la même ligne d'évolution que nous.

Nous verrons au paragraphe où je parlerai de la constitution humaine, que nous possédons pour agir dans ce plan astral que nous étudions, un organisme spécial. Une fois évolué, cet organisme peut se glisser consciemment hors du corps matériel, pendant le sommeil ou un état analogue provoqué. La conscience

s'exerce alors dans le plan fluidique, et il existe des êtres assez avancés pour pouvoir, même vivant sur terre, y pénétrer et aider les hommes en proie au trouble qui suit la mort physique. Cette sortie astrale présente bien des dangers, mais je n'ai pas à en parler ici.

La grande majorité des hommes que l'on peut voir dans le plan invisible ont perdu leurs organes physiques. Il y en a, naturellement, dans des états bien différents. Quelques uns sont sur le point de revenir sur la terre. D'autres sont en pleine évolution, subissant le sort qu'ils se sont préparé eux-mêmes.

Dans cette catégorie, le voyant entraîné et évolué peut quelquefois percevoir les entités directrices venant des plans supérieurs. Elles sont strictement analogues aux cellules nerveuses dans le corps humain.

Mais il n'y a pas que des hommes dans les régions invisibles de la nature. Il est impossible de vous énumérer seulement les Etres divers qui évoluent dans des *directions différentes. Cependant, il est nécessaire que je vous parle de certains* êtres auxquels nous aurons affaire après la mort, et dont nous subissons même quelquefois l'influence pendant la vie. « Il existe dans la nature, dit Papus, une *hiérarchie* d'Etres psychiques qui peuplent la région inférieure de l'Astral. Ce sont des êtres instinctifs et mortels qui jouent, dans le fluide astral, le même rôle que les globules sanguins dans l'homme. On les a appelés « Elémentals ». Il y a parmi eux tous les degrés de force, d'intelligence, de conscience. Certains nous donnent l'impression de géants, d'autres nous semblent aussi petits que les légers corpuscules flottant dans un rayon de soleil. Ce sont les ouvriers de l'astral. Ils peuvent faire le bien ou le mal, d'après l'impulsion qu'ils reçoivent, mais leur responsabilité, bien que très limitée, existe cependant d'une façon indirecte. C'est grâce à eux que la plupart des phénomènes magiques sont possibles et se servir d'eux équivaut à l'acte de dompteur dans la cage aux lions ; tant que le magicien les domine, ils le servent, mais qu'une haine ou un amour vienne détruire son équanimité, il est perdu. Je faisais allusion tout à l'heure aux dangers que peut présenter la sortie consciente en astral, une grande partie de ces dangers vient des Elémentals.

Dans une ligne différente se présentent d'autres êtres plus éloignés de nous. Ce *sont les Esprits de la Nature, ceux que le moyen âge a nommés sylphes, ondins*, gnômes et salamandres. Les intelligences directrices se servent de ces esprits

pour opérer dans les divers éléments ou états de la matière, synthétisés sous les noms d'air, eau, terre et feu. L'action de ces êtres sur notre plan physique est moins grande qu'elle ne l'a été. Le moyen âge a beaucoup écrit sur ce sujet, mais il faut prendre au figuré ce qu'on a raconté des gnômes et des ondins, des sylphes et des salamandres.

Parmi les habitants non humains de l'astral, il y a encore bien des catégories, entre autres les Esprits des mondes supérieurs en mission, mais je ne puis m'y arrêter.

IV - Constitution de l'homme

Vous avez maintenant une idée très suffisante de la tradition à laquelle sont empruntées les théories que nous allons résumer au sujet de la mort. Vous connaissez aussi, en ses lignes les plus importantes, le monde des Esprits, c'est-à-dire ce plan astral où nous devons tous passer après avoir quitté notre corps *matériel. Il ne me reste plus, avant de voir avec vous ce qu'est la mort, qu'à étudier* la façon dont nous sommes réellement constitués, car si nous ne possédions que notre corps physique dont nous connaissons tous le sort futur, le problème de la mort serait bien facile à résoudre.

L'homme est un esprit qui peut se manifester à l'aide de plusieurs organismes, un ouvrier auquel on a confié plusieurs outils pour son travail. Disons d'abord quelques mots de son Esprit. Une âme humaine, c'est quelque chose d'extrêmement vaste et compliqué. C'est le siège de notre moi réel, de notre unique conscience. Notre corps physique n'est qu'un de ses modes de manifestation. Comme nous l'avons vu, il existe dans l'univers plusieurs régions ou états : l'état physique, l'état astral et le plan spirituel. L'homme possède des organismes propres à manifester son unique conscience dans l'un ou l'autre de ces états, soit l'un après l'autre, soit quelquefois simultanément. Lorsque la clairvoyance se produit, par exemple, notre conscience agit en même temps sur deux plans. De même tout en ayant conscience du monde physique, nous pouvons ressentir la douce influence du monde divin.

Permettez-moi, pour vous donner une légère idée d'un esprit humain, de vous faire une petite analogie. Représentez-vous une maison à trois étages. Au grenier, se trouve un homme tenant entre ses mains trois fils qui correspondent

respectivement à trois pantins agissant à chacun des étages. L'homme peut les faire manœuvrer ensemble et à leur insu, puisqu'ils sont séparés par un plafond. Eh bien, celui qui fait fonctionner les pantins, c'est l'Esprit, et ces pantins eux-mêmes représentent les différents corps qui peuvent lui être confiés.

Vous voyez maintenant bien nettement que notre Esprit peut avoir en même temps des manifestations sur plusieurs plans. La mort correspond simplement à la brisure de la ficelle qui retenait le pantin du troisième étage. C'est un outil de moins pour notre Esprit, mais il lui en reste d'autres.

Cela dit, nous allons étudier l'organisme astral, l'outil qui va servir à notre conscience sitôt qu'elle aura perdu son instrument physique. C'est ce corps astral, en effet, qui est surtout très important pour la compréhension de ce qui se passe à la mort.

Le Corps astral

Le corps astral est une machine infiniment compliquée ; c'est lui qui anime tout notre corps matériel ; il en est le double exact et il possède les mêmes centres d'action.

Il peut être considéré comme l'âme du corps physique. Mais avant de l'étudier, demandons-nous si ce fameux médiateur plastique est une théorie ou un fait. Existe-t-il des preuves de sa réalité ? Oui, et de nombreuses. Je vous ai déjà parlé de la façon dont on doit apprendre la science antique.
La seule preuve certaine qui existe d'une chose c'est de la voir. Si un aveugle n'a que les discours des divers philosophes pour lui prouver l'existence des couleurs, il n'en aura jamais la certitude, mais, si un habile médecin lui rend subitement la vue, il n'aura plus besoin de discussion et de théorie.

Il en est de même en ce qui concerne les affirmations de notre science. Tout ce que je vous dis, je ne peux vous en donner la preuve, et il faut que vous tous, qui voulez étudier, me fassiez crédit jusqu'au moment où vous verrez par vous-mêmes. Cependant, en ce qui concerne le corps astral, il existe certaines preuves indiscutables. Les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et sur la photographie du double, sont autre chose que de la physiologie ; de plus, la théorie du corps astral n'est pas mystique, mais basée sur

l'étude du corps physique lui-même. Deux faits surtout viennent prouver l'existence dans l'homme d'un principe non soumis aux lois de la matière grossière : Flourens a constaté par des expériences restées célèbres que les cellules les plus dures, c'est-à-dire les cellules osseuses mettent à peine dix mois ou un an à se renouveler. Ainsi, lorsque nous voyons une personne que nous avons perdu de vue pendant un an, il n'y a plus en elle aucune cellule matérielle semblable à celle de l'année précédente et cependant *sa forme extérieure* n'est pas changée. Il existe donc dans l'homme un principe conservateur de la forme, qui n'obéit pas aux lois de changement de la matière physique.

Le deuxième fait, dû à une expérience de Claude Bernard, prouve que les cellules cérébrales sont peut être *l'instrument* de la mémoire, mais qu'elles n'en sont pas l'*agent producteur*. Plus un homme pense, plus ses cellules cérébrales enregistrent de vibrations, plus on remarque, à l'analyse, de cristaux d'urée qui sont de véritables cellules mortes. Il suit de là que lorsque nous nous rappelons un fait qui s'est passé il y a dix ans, la cellule nerveuse qui avait enregistré ce fait est morte et a été remplacée des centaines de fois depuis. La mémoire a donc son siège ailleurs que dans le cerveau. La Science secrète nous apprend que c'est dans l'atmosphère invisible de chacun de nous (Papus). Si donc la meilleure des preuves de l'existence du corps astral est de le *voir*, vous pouvez constater déjà que certains raisonnements basés sur des faits scientifiques en rendent cependant la réalité très probable et très logique. Maintenant, quel est le rôle de ce corps astral dans notre organisme ? Ce rôle est double : c'est lui qui dirige, à l'aide du système nerveux inconscient, toutes les activités du corps qui se font en-dehors de notre volonté et de notre conscience, comme la respiration, la digestion, les battements du coeur, etc. C'est lui aussi qui agit dans les phénomènes de l'habitude permettant, par exemple, au télégraphiste de transmettre sans erreur une dépêche sans qu'un seul mot parvienne à sa conscience. C'est encore au corps astral qu'est due la réparation des dommages causés à l'organisme par une blessure légère. Tout le travail de guérison s'est accompli à notre insu, grâce à la force mystérieuse que le savant appelle « la vie » et que nous nommons le corps astral. L'organisme fluidique, avons-nous dit, a une double action : si par en bas il est le maître, par en haut il devient l'esclave de l'esprit et sert à produire à l'aide du système nerveux conscient, tous les phénomènes volontaires, les mouvements de nos membres, la mise en action de nos sens, etc.

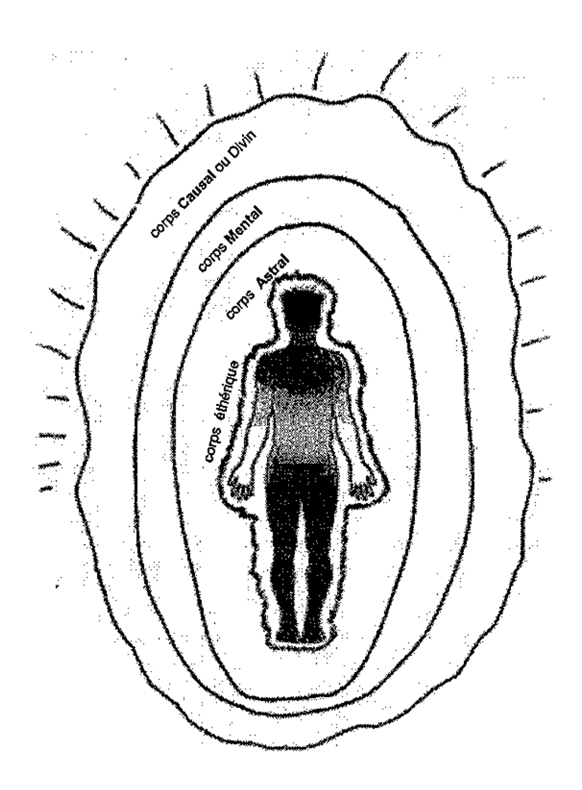
La fonction la plus importante du corps astral est de maintenir unies les cellules matérielles de notre corps physique, qui ont une grande tendance à se dissocier. Notons bien cette double action du corps astral, cette scission en deux parties bien distinctes, qui sera complète à la mort, comme nous le verrons bientôt. Le double apparaît aux voyants sous la forme d'une masse sombre, aux contours mal définis, quand il s'agit d'un homme peu évolué, d'une très belle couleur et d'une forme parfaite pour les êtres élevés. Tous les degrés de lumière, d'activité, de force, peuvent être observés. Chez certaines personnes, le corps astral a une très grande liberté ; chez d'autres, il peut à peine s'élever, pendant le sommeil, au-dessus du corps physique. La connaissance des propriétés du double est très importante pour la compréhension des phénomènes de télépathie, de magnétisme et de clairvoyance ; mais je n'ai pas à m'en occuper dans cette causerie. Le corps astral possède les mêmes sens que le corps physique, mais leur portée est bien plus considérable et ils semblent se réduire tous en un seul : la sensation par toute sa surface, un peu comme le sens du toucher dans le corps matériel.

Il y a cependant une différence : physiquement, le sens du toucher se localise, pour ainsi dire, à l'extrémité des doigts et ne produit pas une sensation si vive que celle de la vue. Astralement, au contraire, la sensation est aussi nette à n'importe quel point où elle se produit. Voir, entendre, toucher, sentir, goûter quelque chose, signifie seulement *être en harmonie* avec ce quelque chose. Dans le plan astral, ce qui est *harmonique* est analogue à ce qui est loin physiquement.

Lorsqu'un être sensitif, par exemple, touche une photographie, il se met momentanément en harmonie avec les fluides qui sont concentrés dans ce morceau de matière, et aussi avec ceux de la personne qu'elle représente. Le voyant peut alors lire plus ou moins couramment les pensées, les actions et les tendances de cette personne. S'orienter, s'harmoniser, tout est là en ce qui concerne les sens astraux. Ceci est vrai, non seulement pour nos sens fluidiques fonctionnant dans leur propre plan, débarrassés de la matière physique, mais aussi lorsqu'ils fonctionnement à travers cette dernière, alors que notre conscience est dans le plan matériel. Retenons aussi que, le temps et l'espace ne se faisant pas sentir dans le plan où agit notre double, il n'a pas à se déplacer pour aller d'un point à un autre.

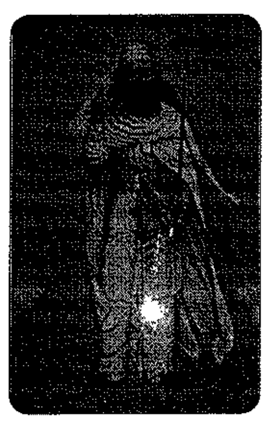
En terminant ces brèves indications sur le corps astral, permettez-moi d'insister sur le fait qu'il est aussi réel que le corps matériel, et que, lorsqu'il agit dans son plan, ses sensations aux contacts extérieurs sont aussi tangibles que celles que nous pouvons éprouver physiquement.

(à suivre)...



L'héritage spirituel de Zoroastre

Par Christian Lochon


Zarathoustra

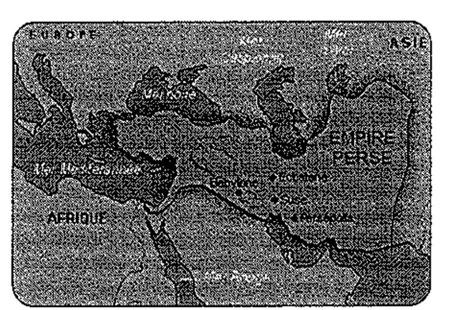
Le personnage de Zoroastre est connu dans le monde entier. Pourtant la religion mazdéenne qu'il a réformée ne compte plus que 200.000 fidèles dont 100.000 en Inde. C'est que persécutés après la conquête musulmane de leur pays, les zoroastriens iraniens s'enfuirent, en partie, en Inde, au Gujrat, particulièrement à Bombay, où ils constituent encore aujourd'hui une communauté riche et éduquée, détenant une partie de la grande industrie indienne (les camions Tata par exemple). C'est pourquoi leur littérature ancienne écrite en vieux-perse fut découverte en Inde dans une version sanskrite par un chercheur français, Anquetil-Duperron qui, en 1771, traduisit «l'Avesta ». C'était la première approche d'un texte asiatique si l'on excepte bien sûr la Bible et le Coran. Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805), afin de se rendre en Inde en quête de ce manuscrit, s'était engagé comme simple soldat pour servir dans les possessions franco-indiennes. D'ailleurs, comme Salomon récemment, l'existence même de Zoroastre est contestée. Néanmoins, Friedrich Nietzsche, en 1883, dans « Ainsi parlait Zarathoustra », rappela le mythe zoroastrien aux Européens du XXe siècle, et son influence dans les domaines culturel, philosophique et religieux.

I - La Religion Mazdéenne

A - Espace et Société Indo-Européens

Zoroastre aurait prêché d'abord sa réforme de la religion traditionnelle dans l'espace iranien ou « aryen » (même mot), qui comprenait au nord les vallées de l'Amou Darya (Oxus) et du Syr Darya (Iaxartes), actuellement en Ouzbékistan, à l'ouest les territoires couvrant le Kurdistan, l'Arménie, l'Azerbaïdjan actuels, à l'est l'Afghanistan, le Cachemire et le Bélouchistan (Pakistan). En fait, un plateau entre 800 et 1.200 mètres, moins désertique il y a quatre mille ans, habité dès le

néolithique, parcouru par des tribus indo-iraniennes (« arya » en sanskrit). Ces tribus pénètrent au Nord-ouest de l'Inde au début du 2ᵉ millénaire avant J.-C. Leurs chefs militaires sont appelés « raja » et elles sont divisées en castes professionnelles (« varna », soit « couleur »). Les Aryens vont conquérir l'Iran au cours de dix siècles, puis les royaumes hittite, kassite, hourrite, mittanien (vers -1500), empruntant leurs dieux Mithra, Varouna, Indra. Leurs ancêtres seront descendus de l'Aral au IIIᵉ millénaire avant J.-C. et auront créé la civilisation indienne connue sous les noms de Mohenjodara et Haradda. Une de leurs tribus, installée dans la région de Rey (Téhéran actuel), va devenir célèbre, les Mages.



Empire Perse à l'époque de Zoroastre

En Iran, précisément, Hérodote décrit l'empire mède auquel succèdent les Perses avec la dynastie achménide. Cyrus conquiert la Babylonie, Darius le Nord de l'Inde et la Scythie. Puis Alexandre, au IVᵉ siècle avant J.-C., venge les Grecs et s'empare de cet immense empire iranien. La dynastie hellène qui lui succédera disparaîtra avec l'Empire Sassanide (224-642), moment d'épanouissement culturel pour la civilisation perse et la religion mazdéenne. En 641, cette société s'efface avec les envahisseurs arabes.

Auparavant, elle aura donné le modèle d'une société trifonctionnelle, englobant les classes des prêtres, des guerriers et des éleveurs, dont le grand Georges Dumezil a montré la correspondance avec la société romaine, également indo-européenne, et qui a perduré jusqu'à aujourd'hui dans les castes hindoues, les brahmanes (caste sacerdotale), les kshatriya (militaire), les vaisiya (marchande et productrice de biens agricoles et d'élevage). En amont de cette conception socio-culturelle, se trouve l'enseignement de la tradition indienne du « Rig-Veda»: l'univers est l'union des contraires ; il est également illusion dans la mesure où les ténèbres sont de la lumière non manifestée, que les dieux sont en l'homme, puisque le brahmane symbolise le principe spirituel incarné dans la matière mais toujours actif.

B - Vie de Zoroastre

Zardoucht (660-583 avant J.-C.) que les Grecs ont transcrit en Zoroastre, serait né en Bactriane (Afghanistan actuel), aurait été un prêtre réformateur de la religion mazdéenne. A l'âge de 30 ans, il eut une vision qui le poussa à prêcher dans une grande partie de l'Iran, critiquant les pratiques sacrificielles d'animaux, traditionnelles chez les Indo-Européens, ce qui lui attira l'hostilité de la classe sacerdotale. Il dût fuir jusqu'à ce qu'un souverain bactrien, Vichtapa, accepte son message. Le prophète développera son enseignement dans des passages recueillis dans l'Avesta sous la forme d'une conception humaniste unificatrice à terme de l'Iran ancien. C'est dans son temple qu'il sera tué par un nomade touranien (turc).



Zoroastre

Voilà ce qui est dit de sa vie. Des traditions grecques le font vivre 5.000 ans avant la Guerre de Troie, voire 6.000 ans avant la mort de Platon. Aussi s'est-on demandé si Zoroastre ne représentait pas une légende mythique introduite dans la formation des « mages ». En tout cas, dans les « Gathas », recueillies dans l'Avesta, et que les prêtres lisent aux fidèles durant les cérémonies cultuelles, Zoroastre apparaît avec ses trois fils, également « sauveurs du monde », comme conduit au Ciel pour y entendre les révélations mêmes d'Ahoura Mazda. Cette ascension sera reproduite dans l'hagiographie du prophète de l'Islam.

C - La religion mazdéenne

Le rôle de la société régie par la religion mazdéenne est d'ordre religieux, social et cosmique. C'est à dire que depuis l'Etre Suprême jusqu'au « diable » lui-même, chacun a un rôle eschatologique à jouer : le roi, le prêtre, et même le plus simple des sujets. Dieu, le Dieu du Bien, crée le monde par la pensée. Un certain nombre d'entités l'assistent, trois masculines et trois féminines ; Mithra le dieu du soleil, Anahita la déesse de la fécondité ont été adoptés dans le panthéon mazdéen. Pourtant le mazdéisme est un monothéisme. Ahoura-Mazda créa le monde physique pour attirer l'esprit du mal, Ahriman, hors du monde spirituel, et ainsi pouvoir le détruire avec l'aide de l'humanité. Chez les mazdéens, Ahoura-Mazda

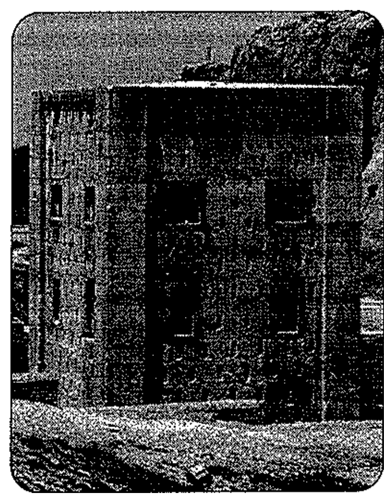
n'est donc pas directement responsable du mal dans le monde puisque le mal est la condition de l'évolution des humains et de leur libération. Ce que sait Ahura («Seigneur ») Mazda (« Omniscient »).

Le roi est le délégué sur terre du Dieu du Bien, il est le protecteur des récoltes, du bien-être, de la paix. Le roi doit être fidèle à la Révélation, et les sujets des rois achménides et sassanides leur devront une obéissance quasi-religieuse. Les rites du sacre sont évocateurs de cette souveraineté spirituelle ; lorsque le roi lève le bras, il symbolise l'élévation de l'axe du monde ; quand il reçoit l'onction, debout sur le trône, les bras levés, il incarne le trône centre du monde relié au Ciel, et l'aspersion l'identifie aux eaux fécondantes de la terre. Par la suite, il fera un pas vers les quatre points cardinaux, exprimant sa domination du monde. La mise en place d'un clergé spécialisé dans la conduite des rites susceptibles d'aider le souverain dans ses responsabilités et la bonne marche du cosmos, s'est effectuée sous les Achménides. C'est à une tribu azérie (turcomane) que, tels les lévites dans le judaïsme, ces « Mages » se virent confier la prêtrise héréditaire. Après une formation à la pratique des prières, des hymnes, des exorcismes, des lois même, les « mobad » vont se répartir hiérarchiquement de hautes fonctions, comme entretenir le feu sacré du roi ou des grands temples ou des fonctions plus proches des classes populaires en assurant les prières avant les repas ou le droit coutumier. Sous les Sassanides, les mobad gagnèrent une grande influence sur la Cour et les Affaires de l'Etat, et exigèrent la persécution des « hétérodoxes » chrétiens ou manichéens.

Les ouvrages rituels auxquels ils ont recours sont l'Avesta (« La Loi »), dont le quart seulement nous est parvenu, environ mille pages. Les plus anciens passages rédigés en vieux perse datent du Ier millénaire avant J.-C. tandis que la plus grande partie est une compilation écrite en pahlevi (moyen perse) du IIIe siècle après J.-C. L'Avesta, qu'on appelle parfois à tort Zend-Avesta (Zend signifie « l'interprétation »), contient cinq parties. Le Yasna est composé de 72 chapitres dont les 17 « Ghatas », qui ont été composés par Zoroastre lui-même. Ces « Ghatas » sont des hymnes que l'on psalmodie pendant l'office, ce sont des souvenirs biographiques transformés en fonction d'une réalité liturgique et mythique. On y parle aussi des « fravashi », doubles spirituels des hommes et de la mission des fidèles. Un deuxième tome, le « Vispered » (« Tous les Chefs ») énumère les 24 dieux entourant Ahoura-Mazda. Le troisième est le « Videvdat », ou loi contre les démons ; la naissance miraculeuse de Zoroastre, est évoquée,

car il dut avant sa naissance juguler les actions des mauvais esprits par des formules conjoncturelles. Le 4e tome, Yashi, est au contraire une invocation aux anges du Bien. Le 5e tome, « Khordan Avesta » (« Petit » Avesta) est un manuel de dévotion quotidienne.

Les célébrations publiques ou familiales sont également organisées par les prêtres. Ainsi le « No Rouz » (« Nouveau Jour » ou « Nouvel An ») a lieu le 21 mars et est le commencement de l'année iranienne. Remarquons que l'année romaine, de tradition indo-européenne, commençait également en mars ; d'où l'utilisation de « septembre » (en fait le 9e mois), « octobre » (le 10e mois), « novembre » (le 11e mois), « décembre » (le 12e mois), à contre-emploi. Nous verrons combien les Iraniens, comme les Kurdes, les Afghans, voire les Alevis de Turquie, sont toujours attachés à cette célébration. Le Mazdéisme recommande à tous de se marier (l'Islam en fera de même) puisqu'il s'agit de prolonger par ses descendants la lutte contre le Mal. Le mariage se déroule au coucher du soleil pour signifier que le couple doit rester uni dans l'adversité comme dans la joie. Tout au long de la cérémonie, un prêtre se tient sur l'estrade des mariés tenant le feu sacré dans une coupe. C'est ainsi que se marient encore les Parsis de l'Inde. Quant à l'enterrement, les corps, afin d'éviter de souiller l'eau, le ciel, la terre, sont placés dans une Tour du Silence à ciel ouvert. Les vautours qui planent au-dessus de l'édifice dévorent rapidement la chair des cadavres. Cette pratique est toujours visible à Bombay, mais elle fut interdite par le gouvernement iranien en 1951, et les mazdéens doivent enterrer désormais leurs défunts dans des cimetières. On a relevé, en Anatolie, à Qatal Hüyük, les mêmes rites funéraires de l'époque paléolithique, les cadavres étaient livrés aux oiseaux de proie, puis les squelettes enterrés sous les maisons.



Kaabah-e Zardusht, ou "Cube de Zoroastre"

La vénération du feu, symbole de pureté, est un rite essentiel du mazdéisme. Le feu sacré est entretenu jour et nuit, parfois depuis des siècles, comme dans le temple de Yazd (Iran), placé dans de grandes urnes disposées dans une pièce séparée de la grande salle du temple par une vitre, il reçoit constamment du bois très sec pour que la flamme demeure toujours bien claire. Seuls, les prêtres peuvent pénétrer dans cette petite salle. Dans le sanctuaire de Carthage, brûlait un feu perpétuel desservi par des prêtres aux pieds nus, vêtus de lin blanc. Il est présent au moment des rites d'initiation correspondant à la naissance, à la puberté : après un grand bain rituel, l'initié sera autorisé à porter le « Koshti », vêtement tissé dans 30 fils de laine blanche (Zoroastre commence sa prédication à 30 ans) ; il doit boire le « haoma », décoction de plantes et mâcher des feuilles de grenadier, la grenade étant associée à la fertilité. On peut voir au musée d'Achkabad (Turkménistan) des rhytons en or en forme de corne, provenant de Nysa, haut lieu mazdéen, où ils servaient à prendre ce haoma.

Tout homme, également, sert le grand dessein cosmique. Il doit penser bien, parler bien (ne pas mentir) et faire le bien, ne pas polluer les quatre éléments sacralisés, l'eau, le feu, la terre et l'air. L'homme, dans sa vie quotidienne, aide Dieu à vaincre le mal et à créer le bonheur et la prospérité.

Même l'esprit du Mal, Ahriman, est associé à cette évolution cosmique, car étant en lutte avec l'esprit du Bien, il permet à l'ensemble des humains de prendre part, en toute connaissance, et selon un mode volontaire, à l'évolution de l'univers. Avant le mazdéisme, les dieux ou Dieu étaient responsables du bien et du mal, et les pauvres humains soumis à leur caprice n'étaient pas en mesure de réagir (cf. le mythe mésopotamien de Gilgamesh) ; mais une fois le mythe de la lutte dualiste mis en place, le Dieu du Bien fut innocenté, et l'homme responsabilisé pour lutter contre le Mal. Certains commentateurs ont d'ailleurs imputé aux Iraniens l'invention et le rôle du Diable. Toujours est-il que dans le Coran même, Iblis a un rôle important dans l'évolution de l'homme qui lui est attribué par Dieu ; pour ne pas s'être incliné devant le nouveau créé, l'homme, comme il l'était demandé à tous les anges, Iblis est condamné par Dieu, mais il obtient que la sentence soit exécutée à la fin des temps ; d'ici-là, il essaiera d'influencer négativement les créatures humaines, permettant de distinguer les justes des pécheurs.

II - Influence de Zoroastre

A - Mouvements religieux proches


Zoroastre

A part des mouvements religieux, certes, mais proche du spiritualisme, la philosophie classique grecque a pu être influencée par Zoroastre dans sa version dualiste. Ainsi, Eudoxe de Cnide compare son maître Platon à Zoroastre. En tout cas, les philosophes voient en ce dernier le fondateur de la plus ancienne religion du salut.

Concurrent régional du christianisme à ses débuts, le mithraïsme adopta le culte des anciens Perses, qui croyaient que Mithra protégeait effectivement l'âme des justes contre les démons ; il détenait une position importante dans le calendrier, le seizième jour mensuel lui étant consacré, tandis que le septième mois portait son nom. Il était censé être né un 25 décembre, et le repas convivial de ses adeptes comportait le partage du pain et du vin.

Mani (216-277) que Mircea Eliade a appelé le « Paraclet martyrisé » était né à Ctésiphon, capitale sassanide, d'une mère de sang royal arsacide et d'un père mandéen, membre d'une secte gnostique judéo-chrétienne fondée en Irak en 100. Mani reçut deux révélations du « Roi du Paradis des Lumières » à 12 et à 24 ans qui le conduisirent à aller prêcher en Inde (240 à 243). Rappelé à Gondishapour, autre capitale sassanide située au sud-ouest de l'Iran, par le roi Chahpour I^{e}, il y prêcha un enseignement en contradiction avec celui des « mages ». Tombé en disgrâce et victime de l'inquisition sacerdotale, il meurt en prison, à la suite de sévices. C'est dans sept traités ou « Kephalias », rédigés en araméen, et dont il reste des fragments, qu'il exprime ses conceptions influencées par l'hindouisme. Conçu comme rassembleur, le manichéisme reconnaît à Jésus un rôle éminent, emprunte à l'Inde la notion de réincarnation, conservant du mazdéisme son concept dualiste et son mythe eschatologique de la remontée de l'homme vers Dieu. Néanmoins, il y ajoute une note personnelle qui change tout. Dieu a créé deux mondes distincts de la lumière et des ténèbres ; puis les ténèbres envahissent la lumière et Dieu envoie son fils, l'Homme Primordial, les combattre. Ce dernier succombe et le « Grand Architecte » autre émanation divine parvient à sortir le corps de l'Homme Primordial de l'abîme, mais pas son âme. Dieu crée alors la terre pour sauvegarder

cette âme et y faire naître les hommes. A la fin des temps, les ténèbres seront vaincues, séparées de la lumière ; l'homme sera alors vainqueur s'il a su faire triompher la part de divin qu'il a en lui. Le Manichéisme se répandit en Asie, la doctrine en fut traduite en turc, en sogdien (Asie Centrale) et en chinois. Ainsi, en Chine, on la connaît comme « culte du dieu céleste du feu » depuis 516. Elle y demeurera présente jusqu'au XIV[e] siècle, et un peu plus tard chez les Ouighours (Turkhestan chinois).

La secte paulicienne d'Arménie l'adopta. En Iran, la doctrine de Mazdak, au V[e] siècle, la prolonge par une forme de communisme prônant le partage des biens et des femmes. Malgré les réactions des mages, le roi sassanide Kavadh l'adopta. Mais à sa mort, on revint au mazdéisme orthodoxe.

En Europe, les Bogomils de Bulgarie le répandirent en insistant sur le fait que, comme le Diable a créé le monde visible, il convient de renoncer à ce monde. C'est aux mêmes conclusions qu'aboutirent les Cathares ; pour eux, l'existence humaine étant née d'une défaite divine, la cosmogonie est un geste désespéré de Dieu pour sauver une partie de Soi-même, l'âme incarnée dans le corps. Ce corps démoniaque doit être supprimé, d'où rejet du mariage, de la procréation. Et l'on aboutit ainsi à un retournement complet de la doctrine mazdéenne.

B - Le Judaïsme

C'est au retour de l'exil en Babylonie (597-538 avant J.C.), que les Juifs adoptèrent un certain nombre de concepts mazdéens. La plupart des textes judaïques traitant de la vie après la mort (répartition des âmes au Purgatoire et en Enfer), la résurrection à la fin des temps et le rétablissement de la justice, l'angélologie, et même les statues de Chérubins gardant le « devir » (Saint des Saints) du temple de Jérusalem dans une société prohibant pourtant la reproduction des êtres animés, en constituent la preuve.

C - Le Christianisme

Un certain nombre de légendes originaires du mazdéisme ou de Zoroastre ont été adoptées par le Christianisme. Pour ce qui concerne la biographie de Jésus, on rappellera bien sûr la venue des trois rois mages, mais aussi le fait que Zoroastre soit né d'une mère vierge, qu'il confondra les docteurs de la Loi, qu'il abandonnera

sa famille en allant prêcher à l'âge de 30 ans, que son visage était «resplendissant» et qu'on l'a surnommé le « Bouvier » au sens de « Pasteur » du troupeau et même de « Sauveur ». L'Evangile de Saint Jean a des correspondances avec le mazdéisme, comme

> « *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue* » (I, 5)

et

> « *La lumière était dans le monde et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue* (I, 10) ».

Est-ce pour cela que dans certaines églises de Corrèze, on voit sur le porche la reproduction de Zoroastre doté d'ailes de papillon ?

Quant aux feux de la Saint-Jean, qu'on retrouve dans les pardons bretons, la tradition ancestrale voulait que les amoureux sautent par-dessus le feu afin de rendre leur union heureuse. A Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, chaque veille de Pâques, le patriarche grec orthodoxe pénètre seul dans le tombeau du Christ et ressort avec une torche enflammée dont le feu va être communiqué à l'assemblée toute entière et à toutes les églises de Palestine, pour ne pas mentionner celles de l'étranger.

D - L'Islam

On vient de parler de la tradition des feux de la Saint-Jean ; la communauté kurde au sud-est de la Turquie fait de même encore aujourd'hui au moment de la célébration du No Rouz (Nouvel An). De nombreux mazdéens se convertirent à l'islam, la plupart pour échapper aux persécutions ; ils fourniront un contingent important de mystiques comme Al Hallaj et Abou Yazid Bastami, au VIIIe siècle, ou Thabit Ibn Qurra (826-904) ou Ibn Muqaffa, son contemporain, encyclopédistes et ayant contribué à l'essor intellectuel de l'époque abbasside. Les cinq prières quotidiennes musulmanes, le mihrab pour la direction de La Mecque et la redondance du concept de « lumière » dans le Coran (« Nour », lumière est d'ailleurs un des noms d'Allah), semblent bien être des emprunts au mazdéisme. A la manière des « mages » recrutés exclusivement dans une seule tribu, on constate aujourd'hui au Turkménistan que les « cheikhs » héréditaires de confréries proviennent de cinq tribus seulement.

La version chiite de l'Islam, née en Iran, est d'autant plus proche du mazdéisme que Chahbanou, fille du dernier roi sassanide Yezdeguird III, assassiné à Merv (651), aurait été mariée à Hussein, le petit-fils du Prophète Mohammed. En tout cas, les imams reçoivent l'appellation de « Sauveur », et s'approprient le concept de « Lumière », comme l'Imam Jaafar qui n'hésite pas à écrire « Dieu nous a créés de la lumière de Sa Sublimité, et de notre lumière, il a créé les esprits de nos chiites ». C'est également la notion de « justice » que l'islam chiite duodécimain veut s'approprier en portant à sept les « piliers de l'Islam », ajoutant la croyance à l'imamat et à la justice divine, rappelant les paroles attribuées à Zoroastre dans «Yasma » 31, 7-8 : « Celui qui le premier par la pensée remplit de lumière les espaces bienheureux, celui-là, par sa force mentale a créé la justice par laquelle il maintient la Meilleure Pensée ».

C'est dans la célébration de la fête du No Rouz que les Iraniens, sans en connaître les raisons premières, préparent dans leurs maisons, des tables d'offrandes avec sept soucoupes contenant sept plantes et plats commençant (en persan) par la *lettre « S ». Leurs ancêtres mazdéens les disposaient à l'intention de* Ahoura Mazda et des six dieux et déesses bienfaisants. Le mythe du feu sacré est conservé dans cette petite lumière qui va brûler toute la nuit devant la porte de la maison. Dans le calendrier de l'année solaire iranienne, toujours utilisé, le premier mois de l'année s'appelle « Farvardin ». Or, « Farvar », c'est l'ange qui s'incarne dans le monde physique pour aider les hommes à lutter contre Ahriman et les *démons*.

Dans le même ordre d'idées, la théologie chiite enseigne que l'histoire du monde est celle d'une lutte entre les forces de la connaissance et celles de l'ignorance. Les forces du bien sont défendues par les initiés, détenteurs de l'enseignement ésotérique, et celles du mal par la majorité ignorante. Une mosaïque dominant un portail *de la Municipalité de Chiraz montre le combat d'un cavalier du Bien contre* un démon pigmenté.

On a évoqué tout à l'heure l'angélologie. A Taq-i-Rustom, près de Persépolis, se trouvent des bas-reliefs achménides ; les souverains sont toujours entourés d'anges ailés qui veillent sur eux. Le mausolée d'un saint local d'Isfahan, très populaire, Haroun Velayat, laisse *voir au-dessus des fresques représentant le* Prophète (voilé) et le 7e Imam, des anges soufflant de la trompette, aux ailes déployées, et en habit de page médiéval.

Quant à la littérature iranienne classique, mystiques et poètes clament leur filiation avec leurs ancêtres mazdéens, notamment dans l'ouvrage de Farabi (X[e] siècle) « La Cité Parfaite », où l'auteur souligne la tradition de justice ; son œuvre influencera la philosophie médiévale occidentale. Le chantre des traditions préislamiques, Firdoussi écrit à son protecteur le Sultan Mahmoud de Ghazna de ne pas pourchasser les mazdéens :

> « *Ne dis pas qu'adorateurs du feu ils étaient, quand ils n'adoraient que Dieu en sa pureté* ».

La cosmogonie zoroastrienne a inspiré le courant mystique des Ishraquiyoun, qui se réclame de Sohrawardi (1155-1191), auteur d'un essai de syncrétisme islamo-mazdéen, tandis que plusieurs auteurs ont tenté d'intégrer Zoroastre dans la lignée prophétique abrahamique.

E - La Franc-Maçonnerie

Ce sont dans les grades supérieurs du Rite Ecossais Ancien et Accepté que les auteurs du XVIII[e] siècle de rituels maçonniques vont introduire, grâce à leurs sources bibliques, et sans doute par la fréquentation d'orientalistes (c'est l'époque de la première traduction de l'Avesta comme on l'a vu plus haut), des références à Cyrus et au retour d'exode de Babylonie du peuple juif. Le Président de Loge sera Cyrus, archétype de l'empereur juste. Le texte mentionne la lutte des puissances de lumière contre celles des ténèbres, le serpent « Agni » qui joue un rôle dans le mazdéisme comme dans l'hindouisme, d'autant plus qu'Agni représente le feu. On fait dire au Président de loge, qu'il désire

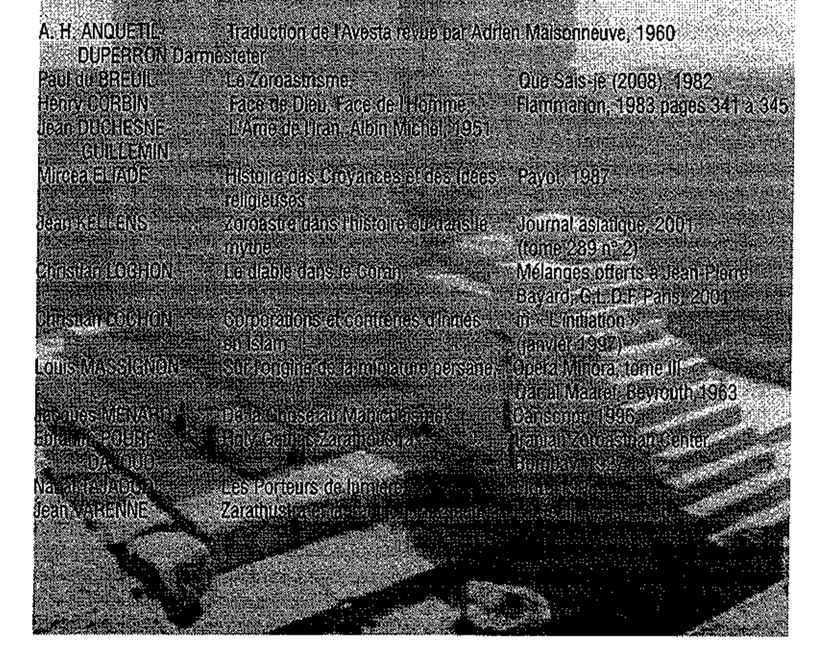
> « *se dégager des ténèbres de l'ignorance, de la superstition pour tourner les regards vers la lumière du soleil qui éclaire et féconde le monde* ».

Zoroastre comme Salomon aura inspiré les codes initiatiques.

Le mythe de Zoroastre aura été toujours instrumentalisé. Edouard Schuré dans « Les Grands Initiés » pense que Zoroastre a joué, réincarné, le rôle de Jésus, jusqu'à son baptême, préparant ainsi un corps matériel à recevoir le Christ pour les trois années qui lui restaient à vivre. Firdoussi dans son « Chahnamé » (XI[e] siècle) a introduit Vishtapa, protecteur de Zoroastre, comme monarque

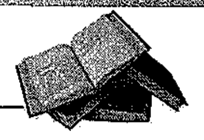
des temps préhistoriques. Nous avons essayé, dans un article précédent de notre revue (cf. bibliographie) d'examiner les relations de la chevalerie iranienne et européenne, de montrer comment Parzifal était l'émule de Khosrow. Au XXe siècle, les descendants indiens des mazdéens iraniens jouent un rôle important en Inde ; c'est une Parsie, Madame Cama, qui a dessiné le drapeau de ce pays. Les armoiries de l'Iran des Chahs Pahlévi comprenaient le soleil et le lion ; elles ont disparu, mais pas le symbole d'Ahoura Mazda au fronton de la Banque Nationale (Melli) d'Iran à Téhéran. Quant au grand chef d'orchestre, Zubin Mehta, il est zoroastrien.

Zoroastre n'a donc peut-être pas existé. On voit pourtant surgir partout ses concepts eschatologiques. Serait-il alors simplement l'archétype de l'homme dans sa traversée des mondes ?



Eléments de bibliographie 2004

A. H. ANQUETIL DUPERRON Darmesteter	Traduction de l'Avesta revue par Adrien Maisonneuve, 1960	
Paul du BREUIL	Le Zoroastrisme	Que Sais-je (2008), 1982
Henry CORBIN	Face de Dieu, Face de l'Homme	Flammarion, 1983 pages 341 à 345
Jean DUCHESNE-GUILLEMIN	L'Ame de l'Iran, Albin Michel, 1951	
Mircea ELIADE	Histoire des Croyances et des Idées religieuses	Payot, 1987
Jean KELLENS	Zoroastre dans l'histoire ou dans le mythe	Journal asiatique, 2001 (tome 289 n° 2)
Christian LOCHON	Le diable dans le Coran	Mélanges offerts à Jean-Pierre Bayard, G.L.D.F. Paris, 2001
Christian LOCHON	Corporations et confréries d'initiés en Islam	in « L'initiation » (janvier 1997)
Louis MASSIGNON	Sur l'origine de la miniature persane	Opera Minora, tome III, Dar al Maaref, Beyrouth 1963
Jacques MÉNARD	De la Gnose au Manichéisme	Cariscript, 1996
Ebrahim POUR-DAVOUD	Holy Gathas Zarathoustra	Iranian Zoroastrian Center, Bombay [illegible]
Nahal TAJADOD	Les Porteurs de lumière	[illegible]
Jean VARENNE	Zarathushtra [illegible]	[illegible]



Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Les éditions Albin Michel, dans la collection *Espaces libres*, ont réédité le merveilleux livre que **Marie-Madeleine Davy** avait publié *initialement en 1989*[1] *et qui se voulait être d'une certaine manière le* testament philosophique d'une femme, philosophe et spiritualiste, qui a ***traversé en solitaire*** une existence de quatre-vingt-quinze ans. Née en 1903, elle décède en 1998 après avoir laissé une œuvre considérable qui prend place au nombre des grands courants de pensée du 20e siècle. Nous avions lu ce livre lors de sa première édition et, le relisant aujourd'hui, nous y avons découvert de nouvelles pistes de réflexion. *Lire sous la plume d'un écrivain célèbre ce que l'on ressent au* fond de soi-même depuis de nombreuses années, à savoir que la véritable spiritualité est une affaire intimiste, intérieure, qui s'adresse bien davantage à l'émotion qu'à l'analyse, est d'un grand réconfort. Tout au long des pages de ce livre, on sent que l'auteur, même si elle n'emploie pas l'expression, est très proche de la « voie cardiaque » dont, sans la nommer, je le répète, elle a saisi le sens réel derrière lequel se développe « l'intelligence du cœur ». Un paragraphe, noyé dans l'ensemble du propos, résume en quelques mots simples cette pensée :

> *Triple solitude du désert : on ignore comment s'orienter. Aucune parole extérieure susceptible de servir de guide ne provient du dehors. Rien ne peut se dire. Alors, on pénètre involontairement dans le domaine du secret.*

N'y a-t-il pas dans ce paragraphe plus de vérité que dans tous les imposants traités philosophiques savants et trop souvent obscurs ? Car Marie-Madeleine Davy écrit en un style clair, abordable par tous ; pas de ces grandes envolées universitaires qui ne peuvent concerner qu'un lectorat réduit, pas de ces mots *semi-barbares* dont l'accumulation décourage les lecteurs non rompus à leur usage, pas de ces sinuosités littéraires qui égarent les « non-professionnels de la philosophie ».

Ayant traversé durant la Seconde Guerre mondiale et la double occupation des nazis et des vichystes les rudes épreuves de la résistance, son âme se forgea au fil de la vie une force peu commune qui transparaît au détour de chacun de ses propos.

1 Marie-Madeleine Davy, *Traversée en* solitaire, Albin Michel, 2004 280 pages (format livre de poche).

Ésotériste et mystique au sens le plus noble et le plus accompli de ces qualités si mal comprises de nos jours, Marie-Madeleine Davy a compris que la divinité est en nous car c'est, écrit-elle :

> « *dans l'homme que se déploient les énergies divines* »,

ajoutant, un peu plus loin et dans le même ordre d'idée :

> « *Qu'elle soit orientale ou occidentale, peu importe, la mystique permet de comprendre que le royaume est au-dedans* ».

Marie-Madeleine Davy, nous l'avons vu, a vécu presque un siècle. Elle en a avec acuité observé les multiples soubresauts et les mutations qui s'y sont opérées dans de nombreux domaines. Quand, en 1989, elle publie la première édition du livre que nous tenons entre nos mains, elle a 86 ans et la vieillesse est venue habiter avec elle comme elle le fait pour tous ceux qui vivent longtemps. La vieillesse ne se passe presque jamais sans les inconvénients de santé qui résultent de l'usure de l'organisme. Dans ce contexte, elle écrivait :

> « *À moins d'une maladie précise réclamant d'urgence des soins, il semble sage de se garder le plus longtemps possible de l'accès au cycle infernal des médicaments castrateurs. Mais, la tentation est grande, pour certains individus, de se consacrer uniquement au culte du corps en obéissant à ses exigences* ».

Bien sûr, tout le monde n'a pas la chance comme elle d'avoir pu se doter d'une vie intérieure intense et riche qui aide à mieux franchir les ultimes étapes de l'existence. Cependant, rien n'interdit à personne de cultiver son jardin secret, clé d'une vie harmonieuse. C'est à cette culture que Marie-Madeleine Davy nous invite en ce beau livre indispensable à qui veut retrouver en lui-même cette divinité.

> « *Ainsi l'homme n'est rien d'autre qu'un miroir. Lorsque l'Éternel le regarde, il se voit lui-même. Et lorsque l'homme s'observe, ce n'est pas son propre visage qu'il saisit, mais les reflets de la face divine. À cet instant, toute solitude est brisée définitivement, l'isolement est derrière soi. Attiré vers le dedans, l'homme habite en lui-même.* »

Les francs-maçons comme les non-maçons avertis de la véritable maçonnerie (celle qui n'intéresse pas les journalistes en mal de copie) savent qu'il existe dans l'Ordre une hiérarchie de grades qui s'acquièrent successivement et dont le nombre varie en fonction des rites pratiqués. Bien qu'il ne soit *champion* en la matière, le Rite Écossais Ancien et Accepté en compte trente-trois et c'est à leur exégèse que **Jean-Pierre Bayard** s'est attachée en publiant un gros volume au titre à la fois simple et évocateur ***Trente-trois***[2] et au sous-titre un peu plus explicite *Histoires des degrés du Rite Écossais Ancien et Accepté en France*. On ne manquera pas de noter le pluriel de *Histoires* qui n'est pas sans intérêt puisqu'il s'agit bien, pour l'auteur, de conter les nombreuses anecdotes qui présidèrent à l'édification de ce régime maçonnique. Après quelques spéculations sur le nombre 33 (choisi par les francs-maçons pour développer ce système particulier), nombre chargé de symbolisme encore qu'il faille se méfier des interprétations souvent confuses de la symbolique des nombres, l'auteur nous livre le résultat de ses recherches sur l'origine et l'enseignement de ces grades dont les titres parfois ronflants jusqu'à l'excessivité cachent une valeur initiatique qui permettent à celui qui les gravit un par un (par son seul mérite car la cooptation est l'unique règle qui commande à l'avancement des frères) de progresser dans la voie spirituelle de la franc-maçonnerie.

Bien que la franc-maçonnerie n'apparaisse en Angleterre qu'à la fin du 17e siècle et en France dans le premier quart du 18e, Jean-Pierre Bayard a composé en annexe de son livre un tableau chronologique de la franc-maçonnerie française et du compagnonnage, chronologie qui remonte à 967 avant J.-C., date retenue pour la construction du premier temple de Jérusalem par le roi Salomon. Pour ma modeste part, je ne vois pas très bien la relation *historique* avec cet événement, certes important quoique fort contesté actuellement, et la franc-maçonnerie française. Le fait que ce roi Salomon soit évoqué en plusieurs endroits du cursus maçonnique relève bien davantage du domaine symbolique que de l'histoire. Enfin, l'auteur dresse l'inventaire des rites et obédiences connus en France non sans rappeler (pages 308 et 309) que, en créant en 1917, avec des maçons martinistes, la loge « La France » qui existe toujours et travaille de nos jours sous les auspices de la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra, le docteur Édouard de Ribeaucourt envisageait la fusion du Régime Écossais Rectifié et du martinisme. En effet, il n'est pas un secret de rappeler les liens étroits qui unissent

2 Jean-Pierre Bayard, *Trente-trois*, Éditions Ivoire-Clair, octobre 2004, 400 pages, 21 €.

spirituellement ces deux organismes initiatiques qui se réfèrent l'un comme l'autre à la pensée de Martinez de Pasqually, de Louis-Claude de Saint-Martin et de Jean-Baptiste Willermoz.

Les éditions Dervy viennent de publier le « **Nouveau dictionnaire thématique illustré de la franc-maçonnerie**[3]». L'édition de ce volumineux ouvrage a été dirigé par **Jean Lhomme, Édouard Maisondieu** et **Jacob Tomaso.** Il s'agit en fait d'une seconde édition revue, corrigée et complétée, la première ayant paru en 1994.

Que dire d'un dictionnaire sinon qu'il représente un ouvrage de référence qu'il peut être utile de consulter à tout moment ? Mais, celui-ci offre en plus des articles très développés sur les principales expressions employées par les francs-maçons et il aide à préciser certaines idées qui peuvent parfois être quelque peu floues dans les esprits. Une large place est faite à l'origine et à l'histoire de chaque mot cité, ce qui peut gommer certaines idées reçues et infondées ou mal fondées. Dans leur avant-propos, les auteurs tiennent à rendre un élogieux et reconnaissant hommage à René Guilly qui, dès les années 50 et jusqu'à son départ pour l'orient éternel, en 1992, s'est investi dans la recherche maçonnique et sans lequel, disent-ils, ce dictionnaire thématique n'aurait sans doute pas pu voir le jour.

On remarquera également, au centre du livre, des planches en couleurs sur lesquelles on peut admirer des décors de loges, des tabliers, sautoirs et bijoux attachés à divers grades et à divers rites.



3 Dervy, septembre 2004, 666 pages, 45 €.

Patrick Burensteinas nous présente ***Le disciple ; Trois contes alchimiques***[4]. Ces trois contes ont pour titres respectifs : « Le disciple » (c'est celui-ci qui a donné son titre générique à l'ouvrage), « La Princesse à la courte mémoire », «Des poids et démesure ». Bien entendu, je ne vous ferai pas la mauvaise blague de vous livrer la trame de ces contes ; vous me le reprocheriez et vous auriez raison. Je ne saurais donc que vous encourager à les découvrir avec le même plaisir que j'ai eu moi-même à le faire.

Huit auteurs de renom se sont unis pour nous livrer le message universel du christianisme à travers les « **Célébrations chrétiennes**[5]» les plus courantes : la rencontre, la mère, la paternité, l'offrande, la lumière, l'amour, l'inespéré, la pauvreté. Ici, nous sommes loin de la théologie car c'est avec leurs cœurs et non avec leur tête que ces auteurs nous expriment leur vision de l'Amour. Chaque chapitre (écrit chacun par un auteur différent) nous invite à la méditation.

Dans un ordre d'idées très voisin, **Jacques Mandorla** nous propose 125 prières adressées à des saints illustres. Elles sont rassemblées en un ouvrage que son auteur a intitulé « **Comment dialoguer avec vos Saints protecteurs**[6]» . Classées par ordre alphabétique, les principales maladies peuvent faire l'objet d'une prière adressée au saint qui gouverne telle ou telle maladie dont nous pouvons être affectés un jour ou l'autre. Nul n'ignore le pouvoir de la prière quand elle est sincère, quand elle monte du cœur et non seulement des lèvres. À l'intention des non-croyants, Jacques Mandorla précise que la prière peut aussi avoir pour effet de *concentrer l'énergie mentale afin de mettre toutes les chances de victoire de leur côté*.



4 Le Disciple, trois contes alchimiques, Le Mercure Dauphinois, Grenoble, 2004, 80 pages,10€.
5 Comment dialoguer avec vos Saints protecteurs, éd. Trajectoire, octobre 2004, 422 pages, 19,95 €.
6 Célébrations chrétiennes, Albin Michel, novembre 2004, 236 pages, 12,90 €.

Nous avons reçu...

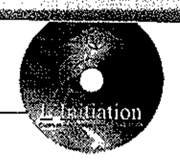
« LES AMITIÉS SPIRITUELLES », n° 220, octobre 2004 – BP 236, 75624 Paris Cedex 13. À noter, entre autres, un article de Sédir sur « l'utilisation des souffrances ». S'il est vrai que *rechercher la souffrance pour le plaisir de la vaincre appartient à l'orgueil*, Sédir nous rappelle que nous devons, à l'exemple du Christ, apprendre à la surmonter.

« ATLANTIS », n° 418, 3e trimestre 2004 – 30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes. « *De Cabale à Qabale* » forme l'ossature de ce numéro qui, vous l'aurez compris, nous parle de la Kabbale en ses diverses facettes. Nous avons également remarqué une étude fort intéressante sur le « Nouvel Âge, ses limites et ses perspectives ».

« ARIADNE'S WEB », volume 9, numéro 4, été 2004 – 4287-A Beltine Rd, #330, Addison, Texas 75001. Cette revue de langue anglaise éditée au États-Unis présente toujours des documents de valeur. Ainsi, dans le présent numéro, nous relevons une réflexion sur l'initiation par Onslow H. Wilson, un document sur les courants ésotériques considérés comme des écoles de pensée et la reproduction d'un article de Papus ayant pour titre « Une perspective martiniste Qu'est-ce qu'un initié ? ».

Aux amateurs de mystères et de phénomènes extraordinaires, nous nous devons de recommander deux revues éditées par l'association de « L'œil du Sphinx », 36/42, rue de la Villette, 75019 Paris. Ces deux revues ont pour nom : «**Murmures d'IREM** » dont nous avons déjà parlé dans notre précédent numéro et « **LA GAZETTE FORTÉENNE** ». La lecture conjuguée de ces deux publications promet des heures passionnantes propres à stimuler la curiosité.

Un malheureux oubli a privé nos lecteurs des références de la revue "Aries" que nous avons présentée dans le numéro 2 de 2004. Avec nos excuses, nous réparons cet oubli :
Aries. The Journal for the Study of Western Esotericism. Revue semestrielle. Articles et comptes rendus en français, anglais, allemand, italien. Roland Edighoffer, Antoine Faivre, Wouter J. Hanegraaff (éd.). E.J. Brill : Leyde/Boston. Depuis 2001. Souscription annuelle (notamment, par cs@brill.nl) : 85€. Pour renseignements complémentaires, cf. le site www.amsterdamhermetica.com. Cette revue a pris la suite de la revue ARIES, parue en France de 1985 à 1999, et dont des numéros sont encore disponibles chez EDIDIT, 76 rue Quincampoix, 75003 Paris (tél. / fax 01 48 87 42 98).



Par Pascal Riviere



Nagual "Eveil de conscience et guérison énergétique" volume 4 - Nagual, ... C'est à Christophe Martin de Montagu que nous devons la composition et l'interprétation.

1/ Nagual (25:33) morceau bien calme, avec en fond une basse continue ressemblant un peu au son Aum chanté par des voix graves. La dessus un merveilleux rythme venant du fond des âges, bien profond et grave, la dessus de belles phrases à la flûte basse. Fameux !

2/ Tonal (31:21) Alors là, nous voici partis dans un monde sonore de basses fabuleux, très lourdes et lentes, à raz du sol, avec des pulsations que le coeur a envie de suivre ; pour les personnes pratiquant la musicothérapie, ce morceaux doit être très puissant !
Extraits disponibles sur le site de Desarzens :
http://www.desarzens.com/cd_nagual.htm

C'est un album très profond qui emmène bien loin... La plage intitulée "Tonal" donne bien le temps de se pénétrer de ses sonorités et me mènent dans un état un peu de rêve conscient. Ecouter cet album doit se faire sur une bonne installation pour vraiment avoir toutes ses vibrations qui vous pénètrent. Elle est tellement riche en basses fréquences, que je dois lors de l'écoute de cd de Desarzens, toujours diminuer mon subwoofer qui lui est réglé pour les musiques"normales", parce que sinon, bonjour les vitres qui vibrent !

Idem pour Nagual qui lui est plus rythmé et vivant, mais de toute beauté, mène à la sérénité, à une relaxation profonde. J'ai pu observer à deux reprises sur deux personnes différentes que ce disque même écouté brièvement a pour effet de débloquer des souvenir refoulés et plus particulièrement traumatiques liés à la petite enfance. C'est pour le moins saisissant, je dirais même du jamais vu.

En travail psychanalytique, il faudrait des mois pour arriver au même résultat et qui plus est le plus souvent de manière seulement rationnelle alors qu'ici le mental et l'affectif se mêlent et permettent de résoudre le problème à tous les étages de la conscience.

Retrouvez mes chroniques musicales sur http://www.aecoute.org
Coordonnées disponibles sur http://www.pascal.riviere.net ou http://www.riviere.info
Les images peuvent être reprises sur http://aecouterelax.affinitiz.com

Le « **CERCLE PHANEG** »
5, rue de la Chapelle, 75018 Paris
(M° Marx-Dormoy)
organise des conférences
tous les 1er mercredis de chaque mois, à 19 h 30.
Entrée libre

Le programme des conférences
peut être demandé à la revue ou consulté sur notre site internet
www.papus.info

Tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 14 heures,
vous pouvez assister aux conférences du
« **GROUPE GALAAD** »
dans les locaux de la « Société Théosophique »,
4, square Rapp, 75007 Paris.

Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,
auront pour thème, cette année,
« Les mythologies et la sagesse divine ».

Tous livres anciens et rares peuvent être commandés
à la librairie du « **Grand Chêne** ».
Un catalogue actualisé peut être demandé
à l'adresse suivante :

Chemin de la Trévaresse – 13770 Venelles
04.42.54.23.45 ou 06.12.99.74.33

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 30 novembre 2004

1953 - 1 - 3 - 4 - 6	**1954** - 4	**1955** - 3
1958 - 2	**1960** - 3	**1961** - 2 - 3 - 4
1962 - 2 - 4	**1963** - 1 - 2 - 3 - 4	**1964** - 1 - 2 - 3 - 4
1965 - 2 - 3 - 4	**1966** - 1- 3	**1967** - 1 - 3/4
1968 - 3	**1969** - 4	**1970** - 2 - 3 - 4
1971 - 2 - 3 - 4	**1972** - 2 - 3 - 4	**1973** - 3 - 4
1974 - 3 - 4	**1975** - 2 - 3 - 4	**1976** - 1 - 3 - 4
1977 - 1 - 3 - 4	**1978** - 1 - 2 - 3 - 4	**1979** - 1 - 3 - 4
1980 - 3 - 4	**1981** - 1 - 3 - 4	**1982** - 1 - 2 - 3 - 4
1983 - 1 - 2 - 3 - 4	**1984** - 1 - 2 - 3 - 4	**1985** - 1 - 2 - 3 - 4
1986 - 1 - 2 - 3	**1987** - 1 - 2 - 3 - 4	**1988** - 1 - 2 - 3 - 4
1989 - 1 - 2 - 3 - 4	**1990** - 2 - 3 - 4	**1991** - 2 - 3 - 4
1992 - 1 - 2 - 3 - 4	**1993** - 1 - 2 - 4	**1994** - 1 - 2 - 3 - 4
1995 - 1 - 2 - 4	**1996** - 1 - 2 - 4	**1997** - 3
1998 - 1 - 2 - 3 - 4	**2000** - 1 - 2 - 3 - 4	**2001** - 2 - 3 - 4
2002 - 2 - 3 - 4	**2003** - 1 - 2 - 3 - 4	**2004** - 2 - 3 - 4

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5,00 € T.T.C. (port compris). À partir de 15 revues : 4,00 € ; à partir de 25 revues : 3,00 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible d'avoir des photocopies au même prix et dans les mêmes conditions.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2005

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2005)

Nom... Prénom.......................................
Adresse...
Code postal.....................Commune..
Date ____/____/2004   Signature______________________________

Tarifs 2005

France, pli fermé	28 euros
France, pli ouvert	25 euros
U. E. - DOM TOM	33 euros
Étranger (par avion)	40 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.